

GUERRE ET PAIX,

SCÈNES EN NORWÈGE ;

PAR

MADemoiselle FRÉDÉRIQUE BREMER ;

Traduit du Suédois,

PAR M. A. VILLENEUVE.



SECONDE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN.



PARIS.

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 64.

—

1849

**GUERRE ET PAIX,
SCÈNES EN NORWÈGE ;**

PAR

MADemoiselle FRÉDÉRIQUE BREMER,

Traduit Du Suédois

PAR M. A. VILLENEUVE.

**SECONDE ÉDITION
REVUE ET CORRIGÉE AVEC SOIN.**

PARIS.

**SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 64.**

1849

I. — La Vieille, Norwége.

Sur cette terre antique la nature n'a pas changé ; elle n'a pas vieilli depuis les temps les plus reculés ! Ses bois sombres se balancent, ses rivières suivent leur cours ; majestueux comme en sortant des mains du Créateur, ses terribles précipices sont creusés comme ils l'étaient jadis dans la nuit des âges ; ses cataractes précipitent leurs eaux avec orgueil maintenant comme aux époques primitives ; ses rocs gris combattent encore, comme toujours, contre la lame furieuse.

Avant qu'aucun chant joyeux ou triste eût retenti dans les montagnes de la Norwége, avant qu'aucun nuage de fumée se fût élevé de ses tranquilles vallées, avant qu'aucun arbre de ses sombres forêts eût été abattu par la main des hommes et que le roi Nor eût donné son nom à cette terre qu'il traversait en courant à la délivrance de sa sœur captive ; oui, avant qu'un Norwégien existât, le noble Dovre élevait son sommet couronné de neige devant la face du Créateur.

Cette gigantesque chaîne de montagnes s'étend à l'est jusqu'à Romsdahlshorn, dont les pieds sont baignés par la mer d'Occident. Au sud, elle forme cette immense région montagneuse, qui, sous des noms variés, occupe un espace de 150 milles carrés et renferme ce qu'il y a de plus grand, de plus terrible et de plus beau dans la nature. Là, tranquille comme aux premiers jours du monde, s'élève le Fjall Stuga, la Maison-Montagne, bâtie par une invisible main et dont cette seule main pourrait renverser les murailles et les tours de glace. Maintenant, comme alors, bouillonnent les torrents des montagnes en se précipitant dans leurs horribles profondeurs. Les miroirs de glace reflètent encore les mêmes images, tantôt enchanteresses, tantôt terribles. Les Alpes désertes, inaccessibles aux pieds de l'homme, gisent avec leurs rivières et leurs bois que les aigles seuls et le soleil de l'été viennent visiter.

Telle est la vieille quoique toujours jeune Norwège. Là le regard de l'observateur est circonscrit, mais son cœur se dilate, il oublie ses propres peines, ses propres joies ; il oublie ce qui est petit et mesquin, car une sainte frayeur pèse sur lui, et il sent que l'ombre de Dieu plane sur la nature.

Ton âme est-elle fatiguée du tumulte du monde, des frivolités de la vie ? es-tu oppressé par l'air raréfié de tes appartements, par la poussière de tes livres ? ou bien, es-tu agité par de profondes, de brûlantes passions ? vole ? vole alors au sein de la Norwège : seul avec ces scènes si grandes, si silencieuses et cependant si éloquentes, la nature te révélera ses grandeurs, et tu y puiseras de nouvelles forces et une nouvelle vie.

II. — Heimdale.

Nous donnerons le nom d'Heimdale à une branche de la grande vallée d'Hallingdale, que nous placerons dans le voisinage des Aals. Que les savants s'indignent de notre hardiesse, libre à eux. Heimdale, comme sa *mère-vallée*, ne possède aucune *association* historique. Peu de souvenirs nous restent des anciens rois d'Hallingdale ; quelques pierres, vestiges de bâtiments depuis longtemps disparus, quelques monticules de terre, sépultures de races éteintes, sont les seuls souvenirs des siècles écoulés. Il est vrai que dans des temps très reculés cette vallée a été habitée par un peuple non moins remarquable par son esprit guerrier que par ses mœurs simples et austères ; mais le repos et la guerre se sont succédé bien souvent dans ces contrées. L'homme, ou paisible ou jeté au milieu des luttes armées, y a versé le sang ou relevé sa demeure ruinée ; puis, tous sont allés se reposer dans le silence. Le bruit de leur mort n'a jamais dépassé ces montagnes élevées, n'a jamais dépassé ces forêts impénétrables.

Une rivière, l'Iokulen, coule à travers Heimdale, se précipite avec bruit dans un étroit passage de la montagne, reprend dans la vallée sa libre course, et s'épanche, claire et limpide, entre des bancs de verdure, jusqu'à ce que ses eaux soient de nouveau emprisonnées entre des collines de granit. Alors elle reprend sa marche tourmentée pour aller se perdre dans la grande rivière d'Hallingdale, à l'endroit même où cette rivière se déploie en nappe d'eau dans la vallée verdoyante, où existait jadis un château bien bâti, mais abandonné, dont les ailes dominaient les deux coteaux qui enserraient le vallon. De ce manoir, l'œil embrassait une vue magnifique. Des collines couvertes de bois se détachaient sur l'horizon bleu ; de petites huttes, entourées de haies basses et d'un superbe gazon, s'élevaient çà et là aux pieds des montagnes. De l'autre côté de la rivière, à un quart de mille du château, une petite chapelle élevait sa flèche dentelée.

Dans une froide soirée de septembre, des hôtes arrivèrent pour habiter la maison si longtemps déserte. C'était une dame d'un certain âge, qui paraissait en proie à une profonde mais noble douleur, et une jeune fille à la fleur de l'âge. Elles furent reçues par un jeune homme qui portait le titre d'intendant.

La porte se referma sur la triste dame, et pendant de longs mois nul ne l'aperçut dans la vallée. On lui donnait le titre d'œfwerstinna, femme d'un colonel. On disait que le sort de Fru Astrid-Hjelm avait été étrange, et bien nombreuses étaient les histoires qui se débitaient au sujet de sa vie passée.

Elle n'avait pas visité la terre de Semb, héritage de ses pères, depuis qu'elle l'avait quittée, jeune et heureuse épouse. Maintenant..... veuve, elle s'en revenait à la maison de son enfance. Quant à sa compagne, c'était une suédoise qui l'avait suivie lorsqu'elle était allée aux eaux en Suède, pour avoir la haute main dans sa maison, et on disait que Suzanna Bjork avait un pouvoir illimité dans l'économie domestique : dirigeant à son gré, à l'intérieur, Larina, la femme de chambre, Karina, Pétra, le cuisinier, et réglant non moins absolument tous les gens de la basse-cour, Matthea et Budeja, Goran, le berger, et toute la *tribu inférieure*, bipèdes on quadrupèdes.

III. — La Race emplumée. — Les Eaux troublées. — PREMIÈRE DISPUTE.

« Pour la Norwége. »

« Pour la Suède. »

La matinée était claire et fraîche. Le soleil de septembre brillait dans la vallée, la fumée s'élevait des habitations. L'argentine aux pétales jaunes et aux brillantes feuilles d'argent croissait dans un petit sentier qui entourait la base des monticules de gazon. Il conduisait à un ruisseau d'eau limpide dont le courant argenté, après avoir formé un petit étang, sautillait en murmurant jusqu'à la rivière. Ce jour-là Suzanna Bjork s'était dirigée vers le ruisseau, et à sa suite venaient des coqs, des poules et des petits poulets ; devant elle canetait une bande d'oies bruyantes, babillardes ; toutes étaient blanches, excepté une au gris plumage, qui marchait d'un air timide un peu en arrière des autres, condamnée qu'elle était à se tenir à l'écart par un tyran de la flotte blanche, lequel la repoussait en allongeant le cou et en poussant de grands cris dès qu'elle essayait de s'approcher de ses compagnes.

La pauvre oie grise battait toujours en retraite devant son blanc oppresseur ; mais les endroits dépouillés qu'on remarquait sur sa tête et son cou prouvaient qu'elle n'était tombée dans cette abjecte condition qu'après s'être convaincue, par les preuves les plus sévères, de l'inefficacité de toute résistance. Aucune des autres oies ne semblait s'inquiéter de leur sœur maltraitée ; c'est pourquoi Suzanna l'avait prise sous sa protection spéciale, et tâchait, par de friands morceaux et de bonnes paroles, de la consoler de l'injustice de ses semblables. Après les oies venaient les braves mais maladroits canards, le dindon aux allures pétulantes, suivi de ses femelles disgracieuses, les unes blanches, les autres noires. Là race turbulente des poulets, précédés par ses querelleurs et superbes coqs, fermait la marche. Ce qu'il y avait de joli, c'était une troupe de pigeons qui, timidement, mais avec confiance pourtant, tantôt volaient sur les épaules et sur les mains de Suzanna, tantôt s'enlevaient dans les airs en décrivant des cercles autour de sa tête, puis s'abaissaient sur la terre en agitant leurs jolis petits pieds frangés pour aller boire au ruisseau, tandis que les oies, avec de grands cris,

plongeaient en faisant jaillir l'eau qui tombait en perles sur le gazon. Là encore, aussi, à la grande tristesse de Suzanna, l'oie grise, toujours condamnée à la solitude, se baignait à une certaine distance des autres.

Suzanna jouissait avec bonheur du spectacle qu'elle avait devant les yeux ; en voyant toutes ces petites créatures s'ébattre autour d'elle, son visage était radieux, et elle murmura doucement : « Mon Dieu, que tout cela est beau ! » Mais elle s'arrêta soudainement, car en ce moment même, et tout près d'elle, une voix sonore et claire se mit à chanter :

« Salut à toi, Norwége de mes pères,
« Noble pays environné de flots ! »

et l'intendant Harold Bergman rejoignit, en riant, Suzanna, qui s'écria avec humeur : Vous criez si fort en chantant votre vieille Norwége que vous effrayez mes pigeons !

— Oui, continua Harold du même ton d'enthousiasme, oui, glorieuse est la terre de mes pères, vieux pays entouré par la mer, et dont les rochers de granit s'élèvent comme des forteresses et bravent la main du temps !

Salut, ô vieille Norwége ! »

— Vieille Norwége ! répéta Suzanna, je trouve que c'est un vrai scandale de vous entendre parler ainsi de votre Norwége, comme si elle était plus vieille et plus éternelle que Dieu lui-même.

— Et où trouvez-vous un peuple au cœur si noble et si élevé ; de si glorieux torrents et de si hautes, de si hautes montagnes ?.

— Nous avons des hommes et des montagnes en Suède aussi, dit Suzanna ; oh ! si vous pouviez seulement les voir ! hommes et montagnes sont tout autres !...

— Tout autres ! de quelle espèce donc ? Je parie qu'il n'existe pas une oie eh Suède qui puisse être comparée à nos excellentes oies de Norwége.

— Non, pas une, mais mille, et toutes plus grandes et plus grasses que celles-ci. Au reste, en Suède tout est plus grand et meilleur qu'en Norwége.

— Plus grands ! les hommes assurément sont plus petits et plus faibles ?

— Plus faibles ! plus, petits ! Je voudrais que vous vissiez le peuple d'Uddewalla, ma ville natale !

— Comment peut-on naître à Uddewalla ? Y a-t-il réellement quelqu'un qui habite (cet endroit ? C'est vraiment une honte d'y vivre ; c'en est même une d'y passer. Ah ! oui, parlez-moi d'Uddewalla ! Cette ville n'est-elle pas si misérablement petite que quand les roues de votre voiture sont à un bout de la

ville, les chevaux ont la tête à l'autre extrémité ?

— Vous n'êtes pas digne d'en parler, car n'ayant jamais vu dans votre vie autre chose que vos villages norwégiens, vous ne pouvez vous faire une idée d'une vraie ville suédoise.

— Je n'ai, certes, aucune envie de voir de telles villes, Dieu m'en préserve ! Et vos lacs suédois, ces mares véritables, les comparerez vous à notre grande mer de Norwège ?

— Nos mers sont des mares ? mais -elles sont bien assez grandes pour couvrir, et au delà, toute la surface de la Norwège

— Ha ! ha ! ha ! et toute la Suède qui n'est pas plus grande que mon chapeau, en la comparant à notre mer de Norwège, laquelle engloutirait infailliblement la Suède, si notre Norwège lie lui faisait un noble rempart de sa poitrine de granit !

— La Suède se défend d'elle-même et n'a besoin d'aucun secours. La Suède est une noble terre.

— Pas à beaucoup près aussi noble que là Norwège. La Norwège élève ses montagnes

jusqu'au ciel. La Norwège se tient plus près de Dieu.

— La Norwège peut être présomptueuse mais Dieu préfère la Suède.

— Non, la Norwège !

— Non, non, la Suède !

— La Norwège ! la Norwège pour jamais ! Voyons celui qui atteindra le plus haut en l'honneur de son pays. Pour la Norwège d'abord ; et Harold jeta une pierre en l'air.

— « Pour la Suède ! » cria Suzanna en jetant une pierre de toutes ses forces. Le sort ne donna la victoire à aucun parti ; les pierres se rencontrèrent en l'air et retombèrent bruyamment dans le ruisseau où les animaux étaient réunis. Les oies crièrent, les poules et les canards s'envolèrent épouvantés, les dindes s'enfuirent dans les bois, le dindon, oubliant sa dignité, les suivit ; les pigeons s'envolèrent, tandis que près des eaux troublées, Harold et Suzanna, les joues en feu, se querellaient pour savoir laquelle des pierres avait été lancée plus haut. Le moment n'est peut-

être pas le mieux choisi ; cependant nous en profiterons pour donner une idée rapide des deux parties belligérantes.

Harold Bergman avait les traits fortement caractérisés plutôt que durs. Sa physionomie était habituellement sérieuse ; mais elle s'animait souvent de l'expression de la plus maligne gaieté. Ses cheveux noirs retombaient sur son front, qui indiquait une intelligence claire et élevée. Sa taille était bien proportionnée et tous ses mouvements étaient libres et gracieux

Il avait été élevé dans une respectable famille et y avait reçu une éducation soignée ; ses amis le considéraient comme un jeune homme des plus hautes espérances. Il venait de quitter le séminaire et se préparait à voyager dans des pays lointains pour étendre ses connaissances en agriculture ; quand un accident l'introduisit près de l'œfwerstinna Hjelm, au moment où, veuve, elle revenait dans sa : terre natale. Cette circonstance changea tous les plans du jeune homme. Dans une lettre à sa sœur, il écrivait ce qui suit :

Je ne peux pas bien vous expliquer, Alette, l'impression qu'elle a produite sur moi. Je pourrais vous décrire sa haute stature. ; sa noble taille, ses traits qui, en dépit de plusieurs rides et d'une grande pâleur, conservent les traces d'une admirable beauté, son front élevé, entouré de cheveux noirs grisonnants et qui s'échappent en boucles de dessous un bonnet tout simple ; je pourrais vous parler de ses yeux pleins de feu, de sa voix si douce et si solennelle, et malgré cela vous ne pourriez vous faire une idée de ce qui fait qu'elle ne ressemble à aucune autre femme. J'ai ouï dire que sa vie, signalée par des actes éclatants de vertu, avait été traversée par de grandes infortunes. La vertu et la douleur ont imprimé sur ce visage un caractère de noblesse calme, que n'atteindront jamais les heureux du siècle. On dirait qu'elle n'a jamais entrevu toutes les petitesesses du monde. Je sens pour elle un respect involontaire que je n'ai jamais éprouvé pour personne, et, en même temps, un vif désir d'habiter près d'elle, de lui être utile, de la servir et de gagner son estime, fl me semble que par ce moyen je me grandirai moi-même. Elle désirait un intendant habile et expérimenté, pour prendre là charge de ses biens longtemps négligés, et je me suis offert, en toute modestie, pour remplir cet office. Quand je fus accepté, je ressentis une véritable joie d'enfant, et je partis immédiatement pour ses terres, afin de me mettre au courant de tout préparer pour la recevoir. »

Nous eh avons dit assez sur Harold. Maintenant nous allons parler de Suzanna.

Barbara Suzanna Bjork n'était pas belle, on ne pouvait même pas dire qu'elle fût jolie, car elle était trop grande et trop forte. Cependant son aspect n'était pas déplaisant ; ses yeux bleus avaient une expression de franchise et d'honnêteté sa figure, ronde et pleine, indiquait la santé, un cœur affectueux et beaucoup de gaieté ; et quand Suzanna entr'ouvrait sa bouche si fraîche pour laisser échapper un rire joyeux, oh ! alors, rien qu'en la regardant, on se sentait gai soi-même ; mais il est vrai de dire qu'elle était souvent de mauvaise humeur, et dans ces moments-là elle était loin d'avoir le même charme.. C'était une grande fille bien proportionnée et qui sentait trop vivement pour être aimable. Quant à ses manières, elles manquaient souvent de grâce et de Ce poli que donne le monde

Pauvre enfant ! comment l'aurait-elle acquis dans l'entourage de désordre, de paresse et de pauvreté où elle avait passé la plus grande partie de sa vie ? Elle avait perdu sa mère alors qu'elle était tout : enfant. A cette époque une tante vint s'établir chez elle. Cette tante passait son temps à recevoir du monde et à s'amuser tandis que son frère cherchait au club quelque délassement, laissant à l'enfant le soin de sa petite personne. L'éducation de Suzanna se borna à apprendre à lire passablement ; quand elle était méchante on lui disait ; « Quoi ! voilà Barbara qui vient ?, Fi, fi, Barbara ! » et quand elle redevenait bonne :Voyez, disait-on, voilà Sanna qui revient ! Soyez la bienvenue, bonne petite Sanna. » Cette méthode aurait eu, sans doute, quelques avantages si elle eût été plus judicieusement appliquée. Mais souvent on s'adressait à la petite fille comme à Barbara, quand cela n'était nullement nécessaire, et ceci avait pour effet immédiat de donner à l'enfant le caractère de ce personnage. De cette manière elle se forma de bonne heure une idée de la double nature qui existait en elle comme dans tous les hommes. Cette idée se développa plus tard dans l'instruction religieuse de Suzanna, la seule qu'elle était destinée à recevoir réellement Cependant, combien est précieuse cette instruction pour un Cœur ingénu, quand elle est donnée par un bon et judicieux instituteur ! Suzanna fut assez heureuse pour en trouver un de cette sorte ; elle apprit alors à connaître en Barbara le démon de la terre que nous devons subjuguier et en Sanna l'enfant dû ciel qui est libre et glorieux. A dater de ce moment une guerre ouverte se déclara entre Barbara et Sanna, guerre dans laquelle la dernière avait toujours le dessus quand Suzanna n'était pas trahie par son caractère naturellement vif et orgueilleux.

Lorsque Suzanna eut atteint sa douzième année ; son père se maria pour la seconde fois. Mais il devint veuf de nouveau après avoir eu une fille de sa seconde femme. Deux mois plus tard il mourut lui-même. De proches parents recueillirent les deux orphelines. Dans cette nouvelle maison, Suzanna apprit, à supporter bien des duretés ; car comme elle était grande et forte et surtout très-obligeante, on en fit bientôt la servante de chacun. Les filles de la maison disaient qu'elle n'était bonne à rien, qu'elle ne pouvait rien apprendre, qu'elle avait de mauvaises manières ; et comment en aurait-il été autrement ? N'avait-elle pas été recueillie par charité ? Ces reproches cruels, ce langage blessant éveillèrent sa sensibilité et lui firent verser bien des larmes sur son sort si triste. Pourtant il y avait des lèvres qui ne lui parlaient jamais qu'avec une profonde tendresse, les lèvres de sa petite sœur, Hilda aux cheveux dorés. Dans les bras de Suzanna elle trouvait son berceau. Les soins de Suzanna avaient toujours été ceux de la plus tendre des mères ; car depuis la naissance de sa sœur, elle s'était emparée de la pauvre petite abandonnée ; et, jamais jeune mère ne ressentit un plus tendre amour pour son premier né que n'en éprouva Suzanna pour sa petite Hilda, qui, grâce à ses soins, devint la plus belle et la plus aimable enfant. Malheur à celui qui aurait fait quelque mal à Hilda ! Il aurait appris à connaître la force du bras de Suzanna armé, par la colère maternelle ; Pour cette enfant, Suzanna supporta de longues et tristes années de servitude ; mais comme elle ne prévoyait aucune fin à cet état de choses, qu'elle pouvait à peine habiller convenablement sa petite sœur et s'entretenir elle-même, et que d'ailleurs les nombreuses occupations dont on la Surchargeait l'empêchaient de donner à Hilda tous les soins que réclamait son jeune âge, elle résolut, dans sa vingtième année, de quitter une situation si pleine de misères et de souffrances.

Des fenêtres de la demeure étroite où elle avait passé de si pénibles jours, Suzanna apercevait un arbre placé derrière un rempart, et dont les branches s'étendaient sur la rue. Durant plus d'une soirée de printemps et d'été, alors que les habitants de la maison étaient absents pour quelque partie de plaisir, la jeune fille s'était assise près de la petite Hilda endormie dans la chambrette qu'on lui avait laissée, et alors elle, regardait par la fenêtre avec une tristesse résignée l'arbre vert dont les feuilles et les branches se balançaient et semblaient lui adresser un appel affectueux. Graduellement les feuilles vertes se mêlèrent tellement à ses pensées qu'à la fia, l'idéal et le fugitif finirent, par se transformer en une sorte de réalité distincte dont la

possession devint le vœu le plus cher de son cœur. C'était la vision d'une petite ferme que Suzanna devait louer, cultiver et faire prospérer par son industrie et sa prudence. Elle plantait des pommes de terre ; elle allait traire les chèvres, elle faisait du beurre, elle semait, elle récoltait, et le travail était un plaisir pour elle. Là, sous les arbres, verts qui se balançaient en murmurant, la petite Hilda, venait s'asseoir ; elle jouait avec des fleurs ; ses yeux bleus rayonnaient de joie, car aucun soin ne lui manquait, et tous ses souhaits d'enfant étaient accomplis.

À partir de là, toutes les pensées, tous les efforts de Suzanna tendirent vers la réalisation de ce rêve. Le premier pas à faire c'était d'obtenir une bonne place, dans laquelle, en économisant sur ses gages elle pourrait réunir une somme suffisante pour l'exécution de ses plans. Suzanna se flattait que deux années lui suffiraient pour cela et elle se mit à la recherche d'une situation convenable.

Parmi les personnes qui cette année-là visitaient les bains de Gustafsberg, près d'Uddewalla, se trouvaient un officier norvégien, et sa femme. L'officier était frappé de paralysie, et il avait perdu la parole et l'usage de ses : mains. C'était un homme grand et fort, d'un aspect triste et sauvage, et quoiqu'il fût l'objet des soins constants de sa femme et qu'il n'en voulût point recevoir d'autres, cette préférence, évidemment, n'était pas l'effet de l'amour. En vain la dame se dévouait-elle complètement à son service, on voyait clairement que son dévouement n'était pas inspiré par une vive affection, mais qu'il était un effort de l'âme. La santé de cette femme était elle-même visiblement ébranlée ; elle éprouvait souvent à la poitrine des spasmes violents ; mais nuit et jour, quand son mari voulait se soulever, c'était elle qui lui servait de soutien. Elle s'asseyait à son côté et le soutenait dans ses bras quand il prenait les douches froides qui devaient redonner de la vie à ses membres affaiblis, mais qui, sur elle, produisaient : un effet fatal. Elle était toujours près de lui, calme et empressée, parlant rarement, ne se plaignant jamais. C'était seulement par les rides que la tristesse imprimait à son visage et par l'habitude qu'elle avait de porter la main sur son cœur, qu'on voyait qu'elle souffrait.

Suzanna avait souvent observé tout cela, et son âme se remplissait d'admiration et de pitié. Elle trouva bientôt une occasion d'être utile à la noble dame, en lui offrant l'assistance de son bras, jeune et plein de vigueur, et en veillant près de l'infirmes, quand les yeux de sa femme se fermaient de fatigue. Heureusement le malade supportait ses soins. Suzanna

fut présente à la scène terrible et dernière de la mort du Colonel. Il manifesta le désir de parier, il l'essaya en vain. Il fit signe qu'il voulait écrire, ses doigts ne pouvaient plus tenir la plume. Un profond désespoir se peignit alors sur les traits contractés du mourant. Sa femme, agenouillée près de lui, joignit ses mains avec l'expression de la plus vive anxiété, et elle murmura ces mots : « Répondez-moi seulement par un signe ; dites, dites, vit-il encore ? » Le moribond, fixant sur elle un regard glacé, fit un signe de tête. Était-ce la main de la mort qui le lui faisait faire ? Était-ce une réponse à une ardente prière ? — Sa tête ne se releva pas. Ce fut le dernier mouvement du colonel.

Après cet événement, la dame fut en proie à des convulsions qui se succédaient et semblaient menacer sa vie. Suzanna ne quitta pas l'infortunée ; elle se sentait heureuse de la servir et de pouvoir veiller sur elle. Elle éprouvait pour cette dame un dévouement passionné, ce qui n'est pas rare chez les jeunes filles à l'égard des femmes de haut rang, vers lesquelles elles sont attirées par je ne sais quel prestige. Lorsque la dame retourna en Norwége, Suzanna embrassa sa petite Hilda en pleurant, quoiqu'elle fût heureuse de l'idée de suivre une telle maîtresse et de la servir dans la solitude à laquelle elle s'était vouée.

IV. — Fru Astrid.

Quand Harold et Suzanna revinrent du ruisseau aux *eaux troublées*, Suzanna était très agitée et de fort mauvaise humeur. Mais aussitôt qu'elle approcha de la partie de la maison occupée par Fru Astrid, elle devint calme. Elle jeta les yeux vers la fenêtre de sa maîtresse, et aperçut ses tristes et nobles traits. Sa tête était inclinée sous le poids de sombres pensées. A cette vue Suzanna oublia toute sa mauvaise humeur. Oh ! murmura-t-elle, si je pouvais la rendre plus heureuse ! »,

Ceci était le sujet journalier des méditations de Suzanna ; mais cette tâche devenait de jour en jour plus difficile. Fru Astrid semblait indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle. Elle ne donnait jamais d'ordres, sur quoi que ce fût, dans la maison. C'était Suzanna qui gouvernait toute chose comme elle l'entendait. Elle faisait servir sur la table de sa maîtresse tout ce qu'elle pouvait trouver de plus délicat ; mais, à son grand désespoir, la veuve du colonel ne mangeait presque rien, et ne semblait jamais remarquer si Ce qu'on plaçait devant elle était bon ou mauvais.

Avant de rentrer dans la maison, Suzanna avait cueilli quelques-unes des plus belles fleurs d'automne ; elle en fit un bouquet et entra doucement dans l'appartement de Fru Astrid.

« Pliée sous le chagrin, » voilà la seule expression qui puisse donner une idée de Fru Astrid. La livide pâleur de ses traits, ses paupières gonflées de larmes, la molle langueur de ses mouvements, la sombre indifférence qui semblait appesantir son âme, aussi sombre que les vêtements qui la, couvraient pendant les longues heures qu'elle passait assise la tête inclinée sur sa poitrine, tout chez elle indiquait un cœur depuis longtemps bouleversé par de poignantes douleurs.

La souffrance a, dans le Nord, des caractères particuliers ; dans le Midi elle brûle et consume ; dans le Nord elle glace, engourdit et tue lentement. De tout, temps cette différence a été remarquée.

Quand nos ancêtres cherchèrent à donner un corps à tout ce qu'ils avaient connu de plus terrible dans leur vie, ils tracèrent les lugubres visions de la demeure souterraine d'Héla ¹ ; les terreurs du rivage des fantômes ² ; en un

mot, l'enfer du Nord avec ses solitudes sans fin, ses froids et sombres brouillards, ses rivières bourbeuses et ses poisons de glace.

Il y a de la vie et je ne sais quelle ardeur sauvage dans les danses furieuses du Tartare des Grecs ; il y a dans leurs délires une ivresse qui semble faire disparaître tout sentiment de grande souffrance. L'âme ne recule pas devant ces ardentes images de terreur, comme devant les froides horreurs auxquelles le Nord donne naissance. ³

Quand Suzanna entra dans, la chambre de l'œfwerstinna, celle-ci était assise comme d'habitude et plongée dans une profonde mélancolie. Devant elle, sur la table, : il y avait du papier, des plumes et un livre dans lequel elle paraissait avoir lu. C'était la Bible ; elle était ouverte au livre de Job, et le passage suivant avait été souligné :

« Mon âme est fatiguée de la vie, car mes jours sont vains. »

« L'homme est né pour la peine, comme l'étincelle pour disparaître. »

Les regards de Fru Astrid étaient fixés sur ce dernier passage, quand Suzanna ; s'approchant doucement, lui dit avec affection en lui offrant les fleurs : « Seriez-vous assez bonne ? » Fru Astrid regarda les fleurs, et une expression douloureuse passa sur ses traits ; elle détourna la tête et dit : « Elles sont bien belles, mais gardez-les, Suzanna : leur vue me fait souffrir. »

Elle reprit ensuite sa position première. Suzanna dés appointée se retira ; mais après un court silence, elle s'aventura encore à élever la voix et dit : « Nous avons pris une magnifique truite saumonée aujourd'hui, voulez vous l'avoir pour votre dîner, madame, avec une sauce aux œufs, et peut-être pourrai-je faire rôtir un canard ou un poulet ? » — « Faites comme vous voudrez, Suzanna, » dit la dame d'un ton d'indifférence. Mais il y avait dans cette indifférence quelque chose de si profondément triste que Suzanna ne put s'empêcher de tomber à ses pieds et de s'écrier en embrassant ses genoux : « Ah ! si je pouvais faire quelque chose qui vous fût agréable ! »

Mais les yeux si expressifs, si étincelants de Suzanna rencontrèrent un regard si sévère, que la pauvre fille recula involontairement. « Suzanna, dit Fru Astrid d'un ton lugubre, je vous en prie, ne vous attachez pas à moi, cela ne vous conduirait à rien de bon, car je n'ai pas d'affection à donner, — mon cœur est mort. »

« Allez, mon enfant, continua-t-elle avec plus de bonté, et ne vous inquiétez plus de moi : Mon désir, — le seul bien qui me soit laissé, — c'est d'être seule. »

Suzanna sortit le cœur plein de tristes pensées. « Né plus m'inquiéter de ma pauvre maîtresse, se dit-elle au fond du cœur, en essuyant ses larmes, ne plus m'en inquiéter ! — comme si cela m'était possible ! »

Quand Suzanna l'eut quittée, Fru Astrid jeta un regard mélancolique sur le papier qui était sur la table, prit une plume, la jeta de côté, comme si elle éprouvait de la honte à s'en servir ; et, surmontant enfin sa répugnance, écrivit la lettre suivante :

Vous voulez que je vous écrive. Je vous écris ; — mais que vous dirai-je ? Merci pour votre lettre, mon ami, mon père, l'instituteur de ma jeunesse, merci ; que ne pouvez-vous soutenir et élever mon âme ! Mais je suis vieille, courbée, fatiguée, aigrie Je n'ai plus de force, les paroles de vie n'habitent plus dans mon cœur, mon ami, c'est trop tard, — trop tard !

Vous voulez élever mes regards vers le ciel ; mais qu'est-ce que la splendeur du soleil pour celui qui ne voit plus ? Quel est le pouvoir de la mélodie pour celui qui n'entend plus ? Qu'est-ce que tout ce qui est beau, que tout ce qui est bon au cœur qui ne vit plus et qui, est devenu pierre, à la suite d'un long et dur emprisonnement ? Oh ! mon ami, je suis indigne de vos consolations, de vos paroles vivifiantes ; mon âme se révolte contre elles et les rejette loin d'elle, comme des mots, des mots, et puis des mots, lesquels ont résonné pendant mille ans, tandis que des milliers d'âmes ont gémi sans que leur misère en fût consolée.

L'espérance ? J'ai espéré si longtemps ! — je me suis dit si longtemps à moi-même qu'un meilleur jour viendrait ! — Le sentier du de voir conduit au ciel de paix et de lumière ; que le chemin en soit couvert d'épines, peu importe ; marches-y fermement pèlerin, marche, et tu atteindras la terre promise. — Et moi, j'ai passé par de longs jours de fatigue pendant plus de trente ans. Mais le chemin s'allonge toujours, toujours. L'une après l'autre, toute espérance s'est éteinte en moi. Il n'y a d'autre terme à mes maux que la tombé.

Aimez, aimez ? Oh ! si vous "saviez quels sentiments amers ce mot éveille en moi ! N'ai-je pas aimé ; profondément aimé ? Et quel fruit mon amour a-t-il porté ? Il a brisé mon cœur et a apporté le malheur à ceux que j'ai aimés. C'est en vain que Vous essayez d'arracher de mon âme une croyance qui y a pris si profondément racine. Je crois qu'il y a des êtres qui

naissent prédestinés pour le malheur ; tout ce qui approche d'eux doit partager leur misère ; et je crois que je suis un de ces êtres. Laissez-moi donc rompre avec toute l'humanité, m'éloigner de tout sentiment qui m'en rapprocherait. Peut-être causerais-je encore plus de peine que je n'en ai déjà causé.

Pourquoi me demandez-vous de vous écrire ? Je ne voudrais pas verser dans le cœur d'un autre l'amertume qui se trouve dans le mien ; je ne voudrais pas attrister un autre cœur. — Et que fais-je maintenant ?

Il y a dans le monde un combat silencieux qui exerce ses ravages dans le cœur des hommes ; — combien souvent il est à Craindre ! c'est le combat du bien et des pensées amères, — pensées qui quelquefois demandent une expression, et qui s'écrivent en caractères de feu et de sang. Alors elles sont lues et jugées devant le tribunal suprême. Mais dans quelques cœurs humains elles couvent en silence pendant de longues années, — alors tombent devant elles la santé, le caractère, l'amour, la foi, — la foi dans la vie et dans un Dieu bon, — avec ceci tout tombe.

Oh ! si je pouvais croire que mon véritable et constant dévouement à mon mari que j'avais tant aimé, pour la sûreté duquel j'ai enduré, dans la forteresse qu'il commandait, une vie auprès de laquelle la vie d'un condamné criminel serait heureuse, — que j'ai suivi quand je ne l'aimais plus, parce que je lui étais nécessaire, parce que sans moi il eût été seul, — abandonné aux mauvais esprits, — que j'ai suivi parce que le devoir me le commandait, parce que j'en avais fait le vœu devant Dieu. Oh ! si je pouvais croire que mon devoir, accompli fidèlement, eût valu quelque chose, que mes travaux eussent porté quelques fruits, je ne demanderais pas alors comme maintenant : — Pourquoi suis-je née ? pourquoi ai-je à vivre ? mais rien, — rien !

« Si je pouvais espérer que de l'autre côté de la tombe je rencontrerai le regard de ma sœur, regard doux et affectueux, alors je verrais avec joie l'approche de la mort. Mais comment lui répondrais-je quand elle me demandera où est son enfant ? comment me regardera-t-elle, moi, gardien infidèle du dépôt qu'elle m'avait confié ?

Oh ! mon ami, ma peine n'a rien de commun avec celle des romans : ce n'est pas l'ombre obscure qui sert à rehausser la brillante lumière, c'est l'éternel crépuscule qui ne devient pas la nuit — et qui ne renaît jamais à la lumière. Et moi seule suisse condamnée à ce sort effrayant ? Ouvrez les pages de l'histoire et vous y verrez une foule d'exemples de souffrances qui

ne sont pas, méritées et qui, supportées pendant de longues années, vous conduisent au désespoir. Mais une autre vie, une meilleure vie ! seule consolation, seul espoir, seul rayon de lumière qui perce la sombre obscurité de celle vie terrestre ! — Non, non, je ne veux pas renoncer à toi ! je croirai en toi, et avec cette foi tombera le murmure contre le Créateur, murmure toujours prêt à s'élever dans mon cœur. :

Je suis malade, et c'est à peine, je crois, si je pourrai traverser l'hiver ; je respire difficilement ; cela, tient peut-être au poids si lourd qui pèse sur moi. Quand, durant de longues nuits, je m'assieds sans sommeil et que je descends dans mon âme, de sombres, de terribles fantômes m'apparaissent et souvent j'ai peur que mon imagination en délire n'obscurcisse ma raison et n'égare mes sens.

Comment puis-je désirer de vivre ? Chaque heure est un fardeau et une torture pour moi.

Priez Dieu pour moi, mon ami, afin que je puisse mourir bientôt ! Adieu ! peut-être ne vous écrirai-je plus ; — mais ma dernière pensée sera pour vous. Oubliez, oubliez l'impatience, l'amertume de cette lettre. Priez pour moi, mon ami, mon maître, priez pour que je devienne calme. — Puissé-je prier avant de mourir ! »

V. — Nouvelles Disputes.

Avec de vives paroles et des gestes animés, ils se querellent pour la mère patrie.

Tandis que ces sombres pensées agitaient l'âme de Fru Astrid ; des sons discordants se faisaient entendre ; ils partaient de la brasserie où Harold s'était rendu pour goûter la nouvelle bière que Suzanna avait faite mais après en avoir bu une goutte, il s'écria en faisant une grimace : *Détestable ! imbuvable !* »

Suzanna, fort irritée, répliqua : « *Prétendriez-vous par hasard que la recette de la baronne Rosenhielm, pour brasser, est détestable ?* »

— Oui, certes, je le prétends. N'est-ce pas en effet, une vieille bavarde que cette dame ? Une bavarde est toujours une mauvaise maîtresse de maison, et la baronne Rosenhielm est une commère, donc.... »

— « Je dois vous dire, s'écria Suzanna, l'interrompant avec indignation, qu'il est très inconvenant et très-irrévérencieux à vous de parler ainsi d'une si excellente dame et d'une personne si haut placée ?

— Haut placée ? A quelle hauteur est-elle donc ?

— Plus haut que vous ne l'êtes et que vous ne le serez jamais, je puis vous l'assurer.

— Plus haut que moi ! alors il faut qu'elle monte sur des échasses, et dans ce cas je dirai que c'est, le comble de la recherche et le suprême de l'élégance. On peut pardonner à une femme de passer sa vie à prendre le café et de s'habiller d'une manière extravagante ; mais marcher sur des échasses pour être plus haut que le commun des hommes et pour voir par dessus les autres, vraiment c'est par trop fort ! Comment une personne si élevée condescend-elle à brasser de la bière ? Mais aucune femme : n' a jamais brassé que de la bière bonne pour.....

— Aucune femme suédoise n'en brassera jamais pour vous, horribles norvégiens ; car vous n'avez ni sens, ni jugement, ni goût, ni »

Suzanna s'enfuit de la brasserie dans une grande colère, et en s'en allant elle jeta un verre de bière qu'Harold, pendant la querelle, s'était versé, et

qu'il aurait reçu d'une manière tout autre que celle à laquelle il s'attendait, s'il ne s'était sauvé en se baissant promptement.

Vers le soir du même jour, les parties belligérantes se rencontrèrent dans l'office.

— Êtes-vous encore en Colère, Suzanna ? demanda Harold, en passant joyeusement la tête à travers la porte du grenier où Suzanna, avec toute l'importance et la dignité d'une vraie impératrice de l'office, était assise sur le coffre à farine comme sur un trône, portant dans sa main un sceptre de thym, de marjolaine et de basilic qu'elle divisait en petites bottes, pendant que ses yeux passaient l'inspection des richesses de son royaume si bien ordonné.

Les coffres regorgeaient de pain. Des saucissons et des jambons pendaient à la muraille en compagnie d'un grand nombre de poissons séchés. Des sacs de différentes espèces de légumes étaient disposés chacun à leur place.

Harold, lui aussi, jeta autour de lui un regard de connaisseur, et quoiqu'il n'eût reçu aucune réponse à sa question : — « Certainement, dit-il, je n'ai jamais vu d'office où régât un ordre mieux entendu. »,

Suzanna ne laissa paraître en rien le plaisir que cet éloge lui causait. — Mais, continua Harold, il faut avouer qu'il n'est pas bien difficile de tenir et office et cellier bien approvisionnés, dans un pays aussi riche en toutes sortes de bonnes choses que l'est notre Norwége !

Terre bien aimée ! avec tes montagnes qui touchent le ciel, tes fertiles vallées et tes rivages poissonneux !

— Nous ayons aussi du poisson en Suède, Dieu merci, répondit Suzanna. — Cela se peut, mais pas à comparer aux nôtres. Vraiment, pensez-vous sérieusement à mettre en comparaison vos perches et vos carpes avec nos maquereaux, nos harengs, nos églefins, nos carrelets et tous les innombrables hôtes de nos poissonneries ?

— « Je donnerais tous ces poissons norvégiens pour un de nos bons brochets suédois.

— *Des brochets ? Il n'y a donc réellement autre chose que des brochets en Suède ?*

— La Suède possède tous les poissons qu'on trouve en Norwége, et ils sont plus grands et plus gras.

— Alors donc ils sont pêchés sur nos côtes ; nous prenons ceux dont nous avons besoin, nous faisons notre choix et nous laissons les autres nager vers

la Suède. Mais j'oubliais qu'il faut que j'aille à la pêche moi-même pour prendre de grands poissons, de petits poissons, toutes sortes de poissons. Adieu ; mademoiselle Suzanna, je reviendrai bientôt avec le poisson.

— Vous feriez mieux de rester au fond de l'eau avec vos poissons norwégiens, cria Suzanna. » Mais Harold ne resta pas avec les poissons, car le lendemain matin il accompagnait Suzanna dans la laiterie.

— « Je vois que nous aurons du lait d'oignon à dîner aujourd'hui ; c'est un de nos plats nationaux les plus recherchés.

— « Ouf ! il y a de quoi devenir stupide seulement à vous entendre parler de vos mets nationaux. Et pourtant il y a encore un mets plus nauséabond que votre lait-d'oignon, c'est votre soupe d'orge avec de petits harengs. — De la soupe d'orge avec de petits harengs ! quoi ! le meilleur plat qui soit sur la terre ! Un plat qu'on peut réellement nommer un plat chrétien !

— « Et je l'appellerai moi un plat païen, tellement païen qu'aucun bon chrétien, ne petit en manger.

— Il a été mangé de temps immémorial par les libres Norwégiens, dans les magnifiques vallées de la Norvège.

— Cela prouve que vos libres Norwégiens ont toujours été païens.

— Je puis vous prouver que les Norwégiens étaient chrétiens longtemps avant les Suédois.

— « vous me prouverez cela tant que vous voudrez, mais je ne vous croirai pas.

— « Mais je vous le montrerais imprimé.

— Oh ! alors je suis certaine que c'est une faute d'impression. »

Harold se mit à rire et déclara que c'était chose impossible que de discuter avec une femme suédoise.

Veut-on savoir comment il se faisait qu'Harold se trouvât toujours en compagnie de Suzanna, à la brasserie, à l'office, à la laiterie ? tout ce que nous pouvons dire c'est que c'était un grand amateur de bière, de farine et de lait, et surtout d'un certain stimulant social qu'on appelle *taquinerie*.

Fru Astrid déjeûnait toujours dans sa chambre, mais elle dînait avec Harold et Suzanna, et elle les voyait aussi pendant un instant le soir. A dîner la querelle entre la Norvège et la Suède éclatait souvent, car la plus petite occasion suffisait pour que la fille du bourgmestre prît avec chaleur la défense de la terre natale, et souvent c'était d'une façon si originale que Fru Astrid, elle-même, prenait plaisir à envenimer la querelle par des questions comme celle-ci :

— Je voudrais savoir si les choux-fleurs viennent mieux en Suède qu'en Norwège ?

— Certainement en Norwège, disait Harold.

— « Non, non, en Suède, s'écriait Suzanna. »

Et les, légumes, et les poissons, les monnaies, et les poids et mesures, étaient le sujet des plus vives discussions entre eux.

— « De leur blé de Norwège, disait Suzanna, je n'ai pas vu une seule gerbe qui pût être comparée à celle de Suède.

— Parce que vous n'aviez pas vu de bon blé avant d'être venu ici.

— Et les poids norwégiens, ajoutait Suzanna, je ne sais jamais où j'en suis avec eux ; impossible de s'y reconnaître.

— Ils sont plus lourds que ceux des Suédois. »

Quand Suzanna était arrivée à un certain paroxysme de colère, alors, nous avons honte de le dire, Harold riait de tout son cœur, et souvent la pâle figure de Fru Astrid s'éclairait d'un faible sourire ; mais c'était comme un rayon de soleil dans un ciel noir de novembre, qui apparaît un instant, puis se cache ; der Mèreles nuages.

Il n'arrivait jamais à Suzanna, dans cette occasion, de retenir le mauvais esprit de Barbara. Elle considérait comme un saint devoir la défense de la terre de ses pères. Cependant la discorde ne régnait pas toujours entre Harold et Suzanna. De temps en temps l'esprit de paix se reposait sur eux, mais comme la timide colombe, toujours prête à s'envoler.

Quand Suzanna parlait de ce qui remuait le plus profondément son cœur, de son amour pour sa petite sœur, des jours qu'elles avaient passés ensemble, de son désir de revoir Hilda et de se dévouer à elle comme une mère à son enfant, alors Harold écoulait tranquillement ; nulle parole, nul regard moqueur ne venait troubler ces pures images dans l'âme de Suzanna. Et avec quelle admiration Suzanna décrivait la beauté de la petite Hilda : la douce, la blanche et délicate enfant ; ses doux bleus, ses petites dents si blanches, la clarté du soleil qui, quand elle riait, se jouait sur sa figure, et les boucles dorées qui se déroulaient si magnifiquement autour de son front et sur son col ; ses petites mains délicates, et ses charmants propos, et son âme si gaie, si bonne, si aimante ! Oh ! c'était, en vérité, un ange de Dieu ! Suzanna dépeignait à Harold la petite chambre dans laquelle elle avait habité avec son Hilda, qu'elle avait transformée, d'une vieille chambre qu'elle était, en une pièce fort jolie.

Elle lui décrivait le tapis, ouvrage de ses propres mains, le lit de la petite Hilda, orné de rideaux de mousseline blanche ; et comment le matin un rayon de soleil volait dans la chambre, se reposait sur l'oreiller et baisait sa petite tête ondoyante. Elle disait les malices de l'enfant, lorsque sa sœur rentrait tard le soir, et que son premier regard tombait sur le lit de sa fille chérie ; elle ne la voyait pas, — car Hilda cachait sa petite tête sous sa couverture Suzanna faisait semblant de la chercher ; mais elle n'avait seulement qu'à dire

VI. — Heures du Soir.

Et sur la hauteur reste toujours la
pierre antique où Saga vola pour
chanter, comme l'alouette, la
lumière du matin-.

VELHAVEN.

Harold racontait volontiers et racontait bien : heureux don qui se rencontre parmi toutes les classes en Norwege, les femmes aussi bien que les hommes, et qu'ils semblent avoir hérité de leurs aïeux, les *Scaldes* ; — il était, en outre, très-versé dans les merveilles et les légendes des régions montagneuses. Et c'est de ce pays de montagnes que sont tombées les plus belles fleurs, de poésie que là Norwége ait données, comme si elle les élançait de son cœur même.

Les temps *des Sagas* et du paganisme ont laissé sur cette terre leurs traces gigantesques. — Les rivières et les montagnes ont leurs traditions de fantômes et de transformations. Les grands Chaudrons ⁴s'élèvent sur la tombe des anciens champions qui ont combattu et qui ont succombé dans ce pays. D'Hallingdale nous vient la danse nationale d'Hallinger, et *l'Hardanger fela* (un violon d'Hardanger) peut seul rendre son rythme étrange et sauvage.

Elles sont belles les fleurs de poésie qui sont venues jusqu'à nous comme des souvenirs des temps primitifs du christianisme. Ces tendres roses, ne périront pas plus, tôt que les neiges éternelles du sommet de la plus haute montagne ; tant que durera le Gausta, dont les chants, de tonnerre lui sont renvoyés par le, Riukan, la mémoire de Mari-Stien vivra, et ses contes joyeux ou tristes seront racontés aussi longtemps que les mers de glace conserveront leurs secrets, aussi longtemps que seront vertes les petites îles dont le gazon a été arrosé des pleurs du plus fidèle amour.

Quand l'ouvrage de la journée était fini, et que Fru Astrid s'était retirée dans sa chambre, C'était un grand plaisir pour Harold de lire ou de raconter des histoires à Suzanna, tandis qu'elle s'asseyait, tricotant ou faisant tourner son rouet gaîment en rivalité avec Ceux de Karina et de Larina. La flamme du foyer dansait sur l'âtre et jetait de chauds et joyeux rayons sur le groupe.

Harold était ravi d'avoir Suzanna pour auditeur, d'entendre ses exclamations d'étonnement et de terreur enfantine, ou ses éclats de rire, et de voir ses pleurs couler, en écoutant ses récits tantôt tristes, tantôt gais.

Les sentiments de Suzanna furent profondément remués par l'histoire de *Mari-Stien*, ce sentier sur la montagne, à la chute du précipice de Riukan, que de nos jours encore les voyageurs redoutent, et qui fut découvert par une jeune fille, inspirée par le courage de l'amour. Ce fut par ce sentier que la charmante Marie de Westfiordale vint d'un pas léger, et sans crainte pour rejoindre l'ami de son enfance, Ejstein Halfoordsen. Mais l'avarice de son père les sépara, et les pleurs et les prières de Marie obtinrent de son amant qu'il prît la fuite pour échapper au complot formé contre sa vie par un rival félon. ;

Les années se passèrent, et Marie fut, ferme dans sa constance. Son père mourut ; Ejstein par sa valeur et sa noblesse avait fait de son ancien ennemi son ami. Après une longue séparation les amants devaient se rejoindre pour n'être jamais séparés : Ejstein prit à la hâte le plus court chemin sur le Mari-Stien ; pour joindre plus tôt sa bien-aimée. Elle l'avait longtemps, attendu, elle le vit venir, et son nom s'échappa de ses lèvres avec un cri joyeux. Il la vit, — étendit les bras ardemment vers elle, et son âme s'élança à sa rencontre ; — oubliant qu'il n'avait pas d'ailes, — il tomba, — et le Riukan l'entraîna dans ses mugissantes profondeurs.

Plusieurs années après, une forme pâle, dans les beaux yeux de laquelle se lisait une tranquille folie, errait tous les jours sur le Mari Stieh, et semblait parler avec quelqu'un dans l'abîme au-dessous. Elle revenait toujours après avoir erré, et les yeux pleins d'une douce mélancolie, elle disait : « Je lui ai parlé, et il m'a priée de venir chaque jour et de lui dire que je vis ; ce serait mal de le lui refuser ; il est si bon, et m'aime si tendrement. »

Ainsi fit-elle jusqu'à ce que des cheveux argentés flottassent autour de ses joues ridées ; ainsi fit-elle jusqu'à ce qu'une voix de miséricorde lui ordonna d'être heureuse et de se reposer dans les bras de son bien-aimé !

Le vieux Saga d'Halgrim parut moins triste niais non moins charmant à Suzanna.

Stormannadauen (la Mort-Noire) avait envahi la Norwège, et emporté les deux tiers de la population, désolant une grande partie du pays et les districts les plus populeux. Dans la Vallée d'Ulwig, en Hardanger, un jeune

paysan, nommé Halgrim, avait seul survécu. Il se leva de son lit de douleur entouré de morts et s'en fût à la recherche des hommes vivants.

C'était au printemps. — Les alouettes chantaient. — Les bouleaux s'étaient parés de leur fraîche verdure ; la rivière roulait harmonieusement au pied de la montagne ses ondes enflées par la neige. — Aucune charrue n'avait labouré le sol maintenant abandonné. Aucune corne sur les montagnes ne résonnait pour rappeler les bestiaux, au logis. Tout était tranquille ; la mort régnait dans les habitations des hommes ; Halgrim errait de vallée en vallée, de hutte en hutte ; la mort semblait être ; partout ; partout il retrouvait les corps de ses anciens amis. Alors il commença à croire qu'il était seul sur la terre ; le désespoir s'empara de son âme, et lui aussi il voulut mourir ; mais comme il allait se précipiter du haut d'un rocher, son chien fidèle s'élança à ses côtés, le caressa et lui exprima son angoissé par les plus douloureux gémissements. Halgrim s'éloigna du bord du précipice ; il embrassa son chien, ses pleurs coulèrent, et le désespoir s'enfuit de son cœur. Il recommença à errer. Un souvenir d'amour le conduisit dans la paroisse de Gravers, où pour la première fois il avait aperçu, Hildegunda, et obtenu l'aveu de son amour. C'était le soir, et le soleil allait disparaître quand Halgrim descendit, dans la vallée où tout était immobile et muet comme dans celles qu'il avait déjà traversées. Les sombres sapins étaient enveloppés dans l'ombre noire des pans de, rochers, et la rivière glissait en silence le long de ses rives désertes. De l'autre côté, un petit coin de terre boisé se réfléchissait dans les ondes, et les derniers rayons du soleil doraient le vert sommet des branches. Tout à coup Halgrim-croit apercevoir une, légère va peur qui s'élève-au-dessus des buissons ; il n'ose en croire ses yeux ; il s'arrête, immobile, hors d'haleine ; — son incertitude ne dure qu'un instant, — une colonne de fumée monte lentement dans l'air calme du soir. Poussant un, cri de joie, Halgrim, s'élance, traverse le torrent et bientôt se trouve sur l'autre, rive. Son chien court en aboyant devant lui à la hutte d'où la, fumée s'élève. Sur la terre brûlait un feu clair, et à la porte se tenait une jeune fille. — Un cri d'inexprimable joie se fit entendre, et Halgrim et Hildegunda se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre. Hildegunda, elle aussi, était restée le seul être vivant de sa vallée après la terrible visite de la Mort-Noire !

Et Dieu bénit l'union contractée en son nom. ; De cet heureux couple sortit une race qui repeupla cette région désolée ; et depuis ce jour, les noms

d'Halgrim et d'Hildegunda sont en usage parmi les habitants de ces vallées. Tels étaient les récits d'Harold..

Un continuel sujet de discussion entre Harold et Suzanna c'était leur maîtresse, la pâle Fru Astrid. Quand la conversation roulait sur elle, la figure d'Harold prenait une expression sérieuse, et à la demande pressante que Suzanna lui faisait de lui raconter ce qu'il savait d'elle, il répondait toujours : « Elle doit avoir eu beaucoup à souffrir.. » Mais quand Suzanna le tourmentait de questions pour savoir en quoi consistaient ses malheurs, et s'il n'y avait pas moyen d'y apporter quelque soulagement (et pour y parvenir Suzanna aurait traversé la terre, entière), alors Harold se mettait à raconter des histoires. En général, il choisissait de préférence les contes où les femmes jouent un grand rôle, et ils ne sont pas rares en Norwège. C'était celui d'une dame d'Hallingdale, si magnifique qu'elle se faisait traîner par des élans ; ou bien celui de la riche dame Belju, également d'Hallingdale, qui bâtit l'église de Naës, et qui fendit le roc de déjà au moyen du feu et du beurre, de telle manière Qu'une route put être pratiquée sur le rocher. Ce chemin est encore appelé à présent le chemin de Roc-du-Beurre. C'était encore l'histoire des dames de Kolberg et de Kændale, — de leur dispute à propos d'un cochon, — et du faux serment qu'une d'elles fit dans le procès qui s'ensuivit. Le Saga assure que les prédicateurs n'osaient jamais faire sonner la cloche avant l'arrivée de ces puissantes dames.

Il racontait aussi l'histoire d'Eldhjerna, qui, à cause de la douleur que lui causaient les crimes de ses sept fils, renonça au monde et se retira dans une voilée solitaire, où elle s'efforça, par ses aumônes et ses austérités, d'effacer les forfaits de ses enfants.

Quant aux histoires qu'Harold racontait à Suzanna concernant Fru Astrid, on n'avait ouï rien de semblable dans la vallée. Elles contenaient de si étranges, de si terribles événements, que la crédule Suzanna devenait à chaque moment de plus pâle en plus pâle et qu'elle tremblait d'horreur ; mais justement au plus terrible endroit de la catastrophe, un doute soudain traversant son esprit, lui faisait penser, que ses terreurs, reposaient Sur une simple fiction Quand elle faisait part à Harold de ses soupçons, et que la figure et le joyeux rire de ce dernier confirmaient ses doutes, elle s'arrêtait en l'assurant qu'elle ne ferait plus de questions, et que désormais elle ne croirait plus un seul mot de ce qu'il disait.

Cela durait..... jusqu'à la veillée suivante. Alors, si Harold promettait de dire la vérité, l'exacte vérité, Suzanna se laissait tromper de nouveau ; elle

écoutait encore, pâlisant et pleurant, jusqu'à ce que les merveilles toujours croissantes de l'histoire réveillassent ses soupçons, qu'elle exprimait alors. Et puis, Barbara s'arrêtait, grondait, menaçait, fermait la porte violemment derrière elle, et Harold encore ... riait. Il était un point cependant sur lequel Harold et Suzanna étaient toujours d'accord. — Tous les deux ils servaient leur maîtresse avec le même zèle ; et ceci, sans qu'ils s'en doutassent, augmentait de jour en jour leur estime mutuelle ; cette estime croissante, néanmoins, n'avait pas pour effet d'éteindre la guerre qu'ils se livraient au sujet de leurs pays respectifs.

De cette façon, et avec des alternatives de paix et de guerre, les mois d'automne, avec leurs sombres jours et leur froid toujours croissant, s'écoulèrent inaperçus. Le temps arriva où des soins importants occupèrent les moments des femmes de tout rang, le temps des lumières, des fêtes, des danses, des jeux, des plaisirs d'enfant en un mot.

VII. — Noël

Le soleil chauffera et éclairera la
terre entière, et la terre se réjouira à
sa venue.

Dieu soit loué qui a donné le soleil tant d'amis, tant de plaisirs nous abandonnent dans notre pèlerinage terrestre ; le soleil seul nous reste toujours fidèle, et depuis le berceau jusqu'à la tombe il nous réchauffe, il nous éclaire. Les plus grandes fêtes religieuses ont pris place, de tout temps, à cette époque de l'année où le soleil renaît pour la terre et où sa puissance fait revivre la nature. Ce temps de fête est célébré avec un grand zèle dans la Scandinavie, et plusieurs coutumes intéressantes y sont attachées. Ce n'est pas seulement dans la maison des riches que le feu brille et que la joie éclatée ; des plus minces chaumières partent des sons joyeux ; la lumière visite même les prisons, et la plus pauvre famille goûte aussi de l'abondance.. Au temps de Noël, dans ce pays, les portes restent ouvertes ; le foyer et la table sont accessibles à tous les voyageurs, et dans plusieurs parties de la Norvège on ne doit pas payer la nourriture et le logement dans les auberges. A cette époque de l'année la terre semble comprendre la vérité de Ces paroles du ciel : « Il est plus béni celui qui donne, que celui qui reçoit. » Ce n'est pas seulement à l'homme que Noël apporte ses plaisirs, les animaux aussi y prennent part. Les habitants de la basse-cour et les, oiseaux du ciel ont leurs joies dans cette fête, car au-dessus de chaque hangar s'élèvent de grandes perches au sommet desquelles de riches gerbes de blé invitent les habitants de l'air : à la solennité. Le plus pauvre laboureur, celui même qui ne possède pas de blé, en demande et en reçoit une gerbe des fermiers ses voisins, puis il l'élève, afin que les oiseaux aient aussi leur fête sur son hangar dégarni.

Suzanna eut bien des choses à faire dans la semaine qui précéda le grand jour. Souvent elle fut retenue fort avant dans la nuit, en partie par les occupations du ménage, en partie par quelques dons de Noël qu'elle préparait dans l'espoir de causer de jolies, d'agréables surprises. Ce fut là peut-être la raison qui fit qu'elle dormit tard le matin de la veille de Noël ; Suzanna fut éveillée par le chant clair d'un oiseau, qui gazouillait sous sa

fenêtre ; sa conscience lui reprocha d'avoir, au milieu des, soins qui l'avaient occupée les jours, précédents, oublié les oiseaux, du ciel, pour lesquels elle avait l'habitude de jeter des grains de blé et des miettes de pain Sur la neige ; et maintenant ils venaient le lui rappeler. Ah ! si toutes les remontrances ressemblaient aux chants des oiseaux, ! Ce fut avec un véritable, regret que la femme de charge s'habilla à la hâte ; elle écarta le rideau qui ménageait dans sa, chambre une douce obscurité ; mais que vit-elle ? Sous sa fenêtre se trouvait une longue et mince branche de sapin, sur le vert sommet de laquelle, coupée en forme de couronne, il y avait une grande gerbe d'avoine bien dorée. Tout autour voltigeait, becquetait, babillait une compagnie de moineaux et ; de rouges queues. Suzanna rougit et, pensai, « c'est Harold. » Les serviteurs de la maison répondirent en riant à sa question que c'était vraiment l'intendant. Mais l'intendant, lui, prétendit qu'il n'y comprenait rien ; il joua la surprise ; il ne pouvait imaginer comment cette branche de sapin était venue là. « Il faut, » disait-li, « qu'elle ait poussé ici cette nuit, et ceci vient sans doute de la force et de la fertilité de l'excellent terrain de la Norwége, dont chaque petite parcelle est du roc primitif pulvérisé, Il n'y a qu'un soi semblable, » ajoutait-il, « qui puisse produire de, telles merveilles. »

Dans l'après-midi, Harold se rendit avec Suzanna à la basse-cour, où, de ses propres mains, la Suédoise distribua de l'avoine aux vaches, du pain aux moutons, et à la volaille du blé en abondance. Dans la communauté des poulets on pouvait observer une grande variété de caractères. Quelques-uns saisissaient avidement le blé et repoussaient leurs compagnons avec rudesse ; d'autres restaient à une modeste distance, se contentant de picoter quelques grains que la fortune leur envoyait. Il y en avait qui semblaient plus occupés de pourvoir les autres que de manger eux-mêmes. De cette noble nature se trouvait un jeune coq à la crête haute, au brillant plumage et au port plein d'orgueil et de fierté. Il abandonnait sa part à ses poules ; à peine se réservait-il un seul grain ; mais il regardait avec un air de majesté la foule qui becquetait et caquetait à ses pieds. A cause de son noble caractère, Suzanna l'avait appelé le Chevalier, et ce nom lui resta depuis. Parmi les oies, elle vit, à son grand déplaisir, que la pauvre grise était plus que jamais opprimée par son blanc tyran. Harold proposa de faire tuer la malheureuse victime ; mais Suzanna insista chaudement pour que, s'il y en avait une de sacrifiée, ce fût plutôt la blanche.

Dans une maison où il n'y a ni enfants, ni famille, ni amis rassemblés, où la maîtresse de la maison s'assied à l'ombre avec sa peine, la fête de Noël apporte peu de joie. Mais Suzanna avait fait ses préparatifs pour répandre le bonheur autour d'elle. Pendant toute la semaine ;, au milieu de ses nombreuses occupations, cette pensée l'avait réjouie, car la vie lui eût semblé bien triste, si l'espoir de faire plaisir à quelqu'un n'eût pas toujours lui comme une petite étoile sur sa tête. Larina, Karina et Pietro devaient ce jour-là goûter du fruit de ses veilles. Quand vint le soir et que Suzanna eût déployé la table de Noël et qu'elle l'eût vue couverte de lutfish ⁵ de viandes rôties, de poulets, d'assiettes de beurre ; de tartes de pommes, le tout éclairé par de brillantes lumières ; quand les gens de la ferme s'assemblèrent autour de la table, les yeux brillants de plaisir et d'appétit ; quand le plus âgé de la compagnie commença un chant d'actions de grâces à l'Éternel, et que les autres, les mains jointes et d'un ton solennel, se réunirent à lui alors Suzanna sentit que désormais elle n'était plus sur une terre étrangère. Elle se joignit à leurs, chants et s'assit elle-même à la table. Cette hôtesse joyeuse et hospitalière, excitait les plus forts à attaquer les gros morceaux, et plaçait devant les faibles et les timides les plats les plus délicats.

Fru Astrid avait déclaré que ce soir-là elle voulait rester seule dans sa chambre, et qu'elle ne prendrait qu'une simple tasse de lait. Mais Suzanna avait résolu de la forcer à prendre quelque distraction, et elle avait, tramé un petit complot dans ce but. Au moment où le lait devait lui être porté, un beau petit, garçon s'habilla selon l'idée que Suzanna se faisait d'un ange. Une couronne de lumière sur la tête, il devait ouvrir la porte doucement et faire un signe à Fru Astrid. La dame, ne résisterait, sûrement pas à un si beau messenger, et il devait la conduire dans la pièce principale, où, sous un bosquet de sapin, une table avait été dressée et couverte de l'élite des produits de l'habileté de Suzanna ; derrière les sapins, les gens de la maison se seraient assemblés et auraient chanté une mélodie bien connue dans, le pays, et une pièce de vers à la louange de leur dame, dans laquelle on formait des souhaits pour son bonheur.

Harold, à qui Suzanna communiqua son plan, secoua d'abord la tête d'un air de doute, mais après il lui donna son assentiment et aida même à son exécution en procurant du sapin et en assistant à la toilette de l'ange.

Au moment voulu, Suzanna, ravie de la beauté de son petit messenger, le suivit Sans bruit, ; mais non sans inquiétude pour la tête de l'enfant et pour sa lumineuse couronne, : car l'ange vola en sautillant vers l'appartement de

Fru Astrid. Harold ouvrit doucement la porte à Tiritérieûi, et ils aperçurent la damé assise sur un fauteuil, la tête appuyée dans ses mains. La lampe posée sur la table jetait une lueur terne sur ses sombres vêtements. Éveillée par le bruit de la porte, elle regarda d'un air effaré cette apparition, puis elle se leva vivement, pressa ses mains sur sa poitrine ; jeta un faible cri de terreur et tomba privée de sentiment sur le plancher. Suzanna repoussa promptement son ange, se précipita vers sa dame, la souleva dans ses bras avec un sentiment d'indicible angoisse, et la porta sur son lit. Harold, de son côté, s'occupait du petit ange, car sa couronne lumineuse ayant perdu son équilibre ; le. Suif brûlant lui coulait sur le front et sur les joues, et le, ; pauvre garçon poussait les cris les plus pitoyables.

Suzanna réussit bientôt à rappeler sa maîtresse à la vie. Pendant quelque temps l'esprit de Fru Astrid semblait égaré ; elle proférait des paroles confuses et sans suite, parmi lesquelles Suzanna put seulement distinguer les mots apparition ; — malheureux enfant, — mort ; Suzanna en conclut que le prétendu chérubin l'avait épouvantée, et elle lui criait avec une voix brisée par les sanglots : « Ah ! c'était seulement Jean, le petit-fils de Guttarms en que j'avais habillé eh ange, croyant vous amuser. » Suzanna ne sentait que trop maintenant combien son idée avait été malheureuse ; mais Fru Astrid écoutait avec un intérêt avide les explications de Suzanna au sujet de l'apparition qui l'avait si fortement remuée. Son état convulsif se termina par un torrent de larmes. Suzanna se confondit en regrets de la peine qu'elle avait fait à sa chère maîtresse, au lieu de la joie qu'elle, avait cru lui préparer ; elle baisait en pleurant ses vêtements, ses mains, ses pieds, en la suppliant de lui pardonner.

Fru Astrid lui répondit d'un ton de doux reproche : « Vous vouliez bien faire, Suzanna ; vous ne pouviez pas vous douter de tout le chagrin que vous m'avez causé. Mais ne songez jamais, à l'avenir, — n'essayez jamais de me procurer du plaisir ; — je ne peux plus être joyeuse, — jamais, désormais, je ne serai heureuse. — Une pierre pèse sur ma poitrine, et nul ne peut la soulever, jusqu'à ce, que cette pierre soit placée sur ma tombe. Mais allez, Suzanna, — j'ai besoin, d'être seule, — je serai bientôt remise. » Suzanna la pria de permettre qu'elle lui apportât du lait, et Fru Astrid y consentit. Mais après, l'avoir servie elle dut se retirer de nouveau, le cœur plein de tristesse.

Quand Suzanna rejoignit Harold, elle épancha devant lui tout le chagrin qu'elle éprouvait de la malheureuse issue de son projet, et décrivit le violent

-état d'agitation de l'œfwerstinna, lui répéta les tristes et désespérantes paroles qui lui étaient échappées. A ce récit Harold devint pâle et pensif, et sa douleur accrut encore celle de la jeune Suédoise

Suzanna avait préparé une autre surprise, de laquelle elle s'était promis encore un grand plaisir ; mais après ce qui venait de se passer, tout sujet de joie devait désormais manquer son effet. Harol rit, il est vrai ; quand ; il retira une veste du milieu d'un pain blanc ; il est vrai qu'il lui serra la main, qu'il la remercia de son présent de Noël ; mais il éprouvait évidemment Si peu de plaisir, il était si évidemment occupé d'autre chose, que toute l'allégresse ordinaire d'une si belle fête s'évanouit pour Suzanna. Elle s'assit seule près de la fenêtre, et put apercevoir des lumières qui se rendaient de chaque cottage dans la vallée. En pensant aux heureuses familles, aux vieillards, aux enfants, aux frères, aux sœurs, aux amis, tous groupés autour du foyer de Noël, elle sentit douloureusement était seule sur une terre étrangère ; elle se rappelait tout le bonheur que ce soir-là procurait à sa petite Hilda, et le succès constant de ses-petits complots pour donner du plaisir à la charmante enfant ; elle tira de sa poche un mouchoir qui avait Couvert le cou de cette Chère petite sœur et le couvrit de baisers brûlants.

Suzanna passa une partie de la nuit à la porte de sa dame, qui se promenait à grands pas dans sa chambre. Quoiqu'elle entendît de profonds soupirs et de pénibles Sanglots, aucune-expression de souffrance cependant ne vint l'autoriser à entrer dans la chambre et a troubler la solitude de Fru Astrid.

Nous allons maintenant tourner nos regards vers des images plus gaies.

Il existe en Norvège une coutume appelée *tura-gut* :(tournée de Noël). Pendant la semaine qui suit la grande solennité, de nombreuses visites sont échangées. Dans les maisons hospitalières il y a de la musique, des danses et des festins. Cet usage a même pénétré dans la solitaire et lointaine Heimdale. Le pasteur paroisse, l'excellent M. Middleberg, avait invité ses connaissances du voisinage à une réunion pour le second jour de Noël ; les habitants, de, Semb n'avaient pas été oubliés.

Fru Astrid s'excusa ; mais elle désira qu'Harold et Suzanna, s'y rendissent, Il avait neigé plusieurs jours, et la route était parfaite pour voyager en traîneau. Harold, dont la gaité était revenue, éprouvait une grande jouissance à l'idée de conduire Suzanna chez le pasteur dans un petit traîneau orné de, jolies clochettes, L'œfwerstinna, elle aussi, avait recouvre son apparence et sa manière d'être habituelles, aussi Suzanna s'était-elle

consolée de sa mésaventure de la fête de Noël et pouvait-elle se livrer entièrement et sans nuages aux délices d'une promenade d'hiver, plaisir bien, vif et bien senti par le cœur si frais, si ouvert, d'une jeune fille dont la vie avait été si peu joyeuse. L'air était pur la neige éclatante, les bois et les montagnes magnifiques, les Chevaux pleins de feu, et Harold se montrait conducteur très-habile ; aussi Suzanna, pleine d'enthousiasme, s'écriait-elle continuellement :

Ah ! comme c'est beau ! comme c'est splendide ! »

Harold, lui aussi, était remarquablement gai et amusant ; il veillait avec un grand soin à ce que, Suzanna fût commodément assise et que ses pieds fussent bien chauds. Il lui faisait remarquer les beautés, les merveilles des lieux qu'ils traversaient ; il lui racontait plusieurs faits intéressants concernant les chemins, les montagnes et les différentes espèces de pierre ; il lui parla dès rocs primitifs, de leur changement en *strata*, de ce qui existait avant le déluge, de Ce qui s'était formé depuis, si bien que Suzanna se perdait d'étonnement à l'étendue de si grandes connaissances, et éprouvait une sorte de respect pour le possesseur de tant de science. Il est vrai qu'elle oublia un peu ce sentiment dans une dispute survenue entre eux au sujet du soleil, qui, selon Harold, se montrait plus brillant en Norwège qu'en Suède, assertion à laquelle Suzanna opposa une dénégation formelle, affirmant que c'était tout le contraire. Mais au bout du compte la promenade se termina très paisiblement et -très-fort en faveur d'Harold.

Quand ils furent à environ un mille de leur destination, ils virent ; des petits traîneaux qui sortaient des défilés, dans toutes les directions, et se rendaient au presbytère en volant sur la neige. Une épaisse vapeur sortait des naseaux des chevaux palpitants, et les clochettes résonnaient gaiement dans l'air. Suzanna était ravie. Elle ne fut pas moins enchantée de la bonté avec laquelle elle fut reçue par ses hôtes. Elle, l'étrangère, elle la servante, et eux si riches, des gens si distingués ! Suzanna, en outre, était fort curieuse de savoir comment les choses se passaient dans un respectable presbytère de Norwège ; aussi. Mølle satisfaite quand la bonne madame Middleberg l'invita à visiter la maison, Théa Middleberg, l'aînée de ses filles, la conduisit partout, de la cave au grenier. Suzanna se formait une haute idée de l'arrangement de l'intérieur d'un presbytère ; elle trouva plusieurs choses à apprendre ; mais à l'égard de plusieurs autres, il lui sembla que les méthodes suivies en Suède avaient une incontestable supériorité.

Quand elle rejoignit la compagnie, Suzanna eut beaucoup à observer et à réfléchir. Elle se trouvait dans un agréable état d'animation ; il lui sembla que le bonheur et les rapports sociaux qu'elle avait rêvés autrefois se réalisaient en ce moment. Elle pensa qu'au milieu de si bonnes créatures et de si simples manières, la vie devait être belle et douce. Entre les parents et les enfants, entre les maîtres et les domestiques, les relations étaient si affectueuses, si patriarcales !... Elle entendit les serviteurs de la maison donner au pasteur et à sa femme le nom de père et de mère ⁶ ; elle vit la fille aînée de la maison les assistant pour recevoir les hôtes, et elle s'y prêtait avec tant d'empressement, avec tant de gaieté, qu'il était évident que le cœur était de la partie. Les visages et les procédés de chacun étaient remplis de simplicité, de bienveillance et d'une liberté sans contrainte. Cette vue rejouissait le cœur de Suzanna, et de douces larmes roulaient dans ses yeux. « Aimez-vous les fleurs ? » lui demanda la bonne Théa Middleberg ; et quand-Suzanna eût dit oui, elle coupa la plus jolie rose qui se montrait rougissante à la fenêtre, et la lui donna. Mais ce qui fit éprouver le plus de plaisir à la jeune fille, ce fut quand, les deux plus jeunes enfants prononcèrent ce doux nom de *mora-mi* (ma mère), le plus délicieux mot, remarqua-t-elle, qu'elle eût jamais entendu prononcer ; et elle avait raison, car-jamais mot ne paraît plus doux, plus aimable que cette parole, quand elle sort de la bouche caressante de l'enfance. La petite Mina, dont l'âge se rapprochait de celui d'Hilda, fut particulièrement chère à Suzanna, qui eût seulement désiré que la petite sauvage restât plus longtemps sur ses genoux. Suzanna s'acquitt, sans y songer, l'estime de ses hôtes en se levant de table dans une circonstance critiquée et d'une main ferme et prompte empêchant une chute. Elle continua à offrir son assistance officieuse là où elle put être utile. Bref, la jeune suédoise plut beaucoup à ses hôtes et fut l'objet d'une bienveillance toujours croissante. Elle éprouvait, on le conçoit, un vif plaisir à se sentir entourée de gens si bien disposés en sa faveur. Vers la fin du repas les santés furent portées, et l'on chanta. Suzanna dut ; toucher des verres à droite, à gauche, devant et derrière elle, et inspirée par la gaieté universelle, elle mêla sa voix au chant populaire de, :

Brave et vieille Norwége, la mer te ceint, etc.

Elle semblait : avoir oublié tout esprit d'hostilité contre la Norwège et les Norvégiens. Ce fut de grand cœur qu'elle se joignit au dernier toast que leur hôte proposa les larmes aux yeux, « à tout ce qui nous est cher. » Suzanna pensait à sa petite Hilda..

Passons maintenant à la circonstance qui fit de ce jour un jour mémorable pour Suzanna. Après le dîner, quand le café eut été servi, la compagnie se divisa, selon l'usage, de Norwège. Les femmes s'assirent ensemble sur les sofas, dans les fauteuils, parlant des événements récents arrivés dans le voisinage ; s'entretenant de leurs affaires domestiques, des préparatifs, maintenant terminés, qu'elles avaient eu à faire pour la Solennité de Noël, ou de toute autre chose qui pouvait les intéresser. Les jeunes filles se groupaient aux fenêtres, riaient et badinaient gaiement.

Dans la pièce voisine les hommes s'étaient rassemblés, fumant et causant politique.

Suzanna s'assit près de la porte ouverte de la pièce occupée par les hommes, et prenant peu d'intérêt à la conversation de ceux qui étaient le plus près d'elle, elle entendit une voix forte et rude attaquant la Suède et les Suédois de la plus injurieuse manière. Le sang de Suzanna bouillonnait, et son cœur se serrait involontairement « Ah ! mon Dieu ! pensa-t-elle, que ne suis-je un homme ! » La fille patriote du bourgmestre brûlait du désir de se précipiter ; si elle l'eût osé, sur celui qui diffamait ainsi son pays. Comme il lui était impossible de prendre, la chose de sang-froid, et qu'elle redoutait sa propre colère, elle se disposait à changer de siège, quand elle fut, arrêtée par une claire voix d'homme qui prit avec chaleur la défense du pays, calomnié. Ce fut une délicieuse chose pour Suzanna de voir soutenir l'honneur de son pays avec autant d'intelligence que de zèle.

Elle entendit les accusations de la voix rude repoussées par la voix moins bruyante, mais plus puissante, de son adversaire, et son bonheur fut à son comble quand cette voix, si claire et si douce, maintenant victorieuse, récita ces vers adressés au pays de Gustave Adolphe, à l'occasion de la mort de ce héros :

Tous les, honneurs : sont, dus à ta superbe tête, :
Ton flambeau s'est éteint, ta couronne est flétrie ;
Cependant sans espoir, ne pleure pas, ô mère !
Car c'est la mort du brave, la gloire ne peut mourir,.

Ton héros-mort n'est pas dans une ignoble tombe,
Une, immortelle gloire précédait son trépas, ;
La terre comptera au nombre de ses braves
Le roi guerrier, Gustave, fils du Suédois.

Oui, en vérité, ce fut un heureux moment pour Suzanna ; car cette voix qui parlait si bien, — Cette voix qui défendait la Suède, — cette voix qui l'émut plus que le reste, c'était celle d'Harold. Suzanna pouvait à peine en croire ses oreilles ; il fallut qu'elle eût le témoignage de ses yeux ; et quand elle ne put plus douter que le défenseur de la terre de ses pères était Harold, elle fut si surprise, si heureuse, que la force de ses impressions lui aurait fait faire quelque folie, si précisément à ce moment une des dames âgées de la compagnie ne l'avait conduite dans une partie plus tranquille de la chambre, afin de pouvoir questionner à son aise une Suédoise sur tout ce qu'elle voulait savoir.

La dame dont il s'agit appartenait à cette classe de personnes connues dans tout le monde par leur ressemblance avec les plantes parasites qui se nourrissent de la substance des arbres autour desquels elles s'enlacent. Comme cette dame avait une robe brune et des rubans bruns, nous rappellerons madame Brune, Suzanna dut rendre compte à M^{me} Brune, de sa famille, de sa maison, pourquoi elle était venue en, Norwége, comment elle y, vivait, etc., etc. A toutes ces questions, Suzanna répondit très-ouvertement, mais quand la conversation roula sur sa situation présente et sur la dame qu'elle servait, elle devint plus réservée.

Sur ce sujet M^{me} Brune voulait plutôt lui donner des informations qu'elle ne cherchait à en recevoir. « J'ai connu l'œfwerstinna, » dit-elle, « quand elle était jeune ; c'était une bien belle jeune femme, mais elle était fort orgueilleuse ; je ne dis pas cela par rapporta moi, nous avons toujours été fort bonnes amies. On me dit que je devrais lui aller faire une visite à Semb, mais je ne sais ; je ne l'ai pas vue depuis qu'elle est devenue si étrange. Comment pouvez-vous vivre avec elle, ma chère enfant ? elle doit être si terriblement triste ! »

Suzanna répondit en louant chaudement sa dame, et elle ajouta que sans doute sa maîtresse était fort triste, qu'elle craignait que Fru Astrid n'eût été bien malheureuse, mais que c'était là une raison pour qu'elle lui fût plus fortement attachée.

« Malheureuse, » redit M^{me} Brune, « oui, si c'était tout, — mais !..... »
Suzanna étonnée lui demanda ce qu'elle voulait dire.

M^{me} Brune répondit à Suzanna : « Je ne dis ni ne crois aucun mal de l'œfwerstinna, et je la défends en toute circonstance ; mais il court sur-son compte un bruit bien étrange. Croiriez-vous qu'il y a des gens assez méchants pour la soupçonner — d'un meurtre ? »

Suzanna ne pouvait ni penser, ni parler ; elle ; arrêta sur l'orateur un regard fixe.

« Oui, oui, » continua M^{me} Brune, « il y a des gens qui disent cela. Il est vrai que le colonel, qui était un homme violent, a été le plus coupable dans cette affaire ; mais enfin elle a dû avoir connaissance du fait, et voilà précisément ce qu'on dit d'elle. Vous savez qu'elle avait un petit garçon avec elle, — le fils de sa sœur. — La mère mourut et laissa l'enfant aux soins, de sa Sœur et de son beau frère. Qu'arriva-t-il ? Un jour le jeune garçon disparut, et jamais depuis on n'en a entendu parler. — Personne ne sait ce qu'il est devenu. — Son manteau fut trouvé sur un rocher près de la mer, et quelques gouttes de sang furent remarquées sur les pierres. L'enfant disparut ; et sa fortune revint à ses parents, qui la reçurent avec joie, car le colonel avait dépensé tout ce qui appartenait à sa femme et à lui-même. Mais Dieu, dans sa justice, punit l'œfwerste ; car il resta perdu et muet, et sa femme n'a pas connu un moment de bonheur depuis ce funeste et mystérieux événement. »

A ce récit, Suzanna devint pâle, et autant nous l'avons vu jusqu'ici mettre de zèle à défendre l'honneur de son pays, autant elle en mit à soutenir l'innocence de sa dame. Elle fut interrompue par son hôte, qui vint l'inviter à se-joindre au reste des jeunes gens pour jouer et danser avec eux. Mais la jeune fille se sentait si agitée de ce qu'elle venait d'entendre, et désirait, si ardemment rentrer près de sa maîtresse, qu'elle pria qu'on voulût bien la dispenser de prendre part aux jeux de Noël, et annonça son intention de retourner au logis. Cependant, ne voulant pas emmener Harold, elle se détermina hardiment à se mettre en route toute seule. Elle Savait assez bien conduire et elle trouverait facilement son chemin.

Mais Harold n'eut pas plus tôt, appris son intention, qu'il se prépara à l'accompagner ; ce fut en vain que Suzanna protesta contre sa résolution. L'hôte et l'hôtesse, de leur côté, s'opposèrent chaudement à leur départ, les menaçant de l'Aasgaardsreja qui pouvait, disaient ils, les rencontrer en chemin et les enlever, s'ils persistaient dans le dessein peu sage de, partir ; à

cette heure. Mais toutes les instances ayant été inutiles ; leur hôtesse les reconduisit jusqu'à leur traîneau, Suzanna la remercia vivement de son hospitalité si pleine de bonté. L'aimable Théa et elle se promirent de se voir souvent, puis la suédoise embrassa tendrement la petite Mina, qui se pendait à son cou.

Suzanna ne fut pas plus tôt sur le traîneau au milieu des montagnes et des bois, qu'elle soulagea, son cœur en répétant à Harold l'histoire qu'elle venait d'entendre. Ces honteuses calomnies et la bassesse de cœur de M^{me} Brune, qui osait propager de telles, noirceurs, excitèrent dans Harold une colère égale à l'horreur que Suzanna en avait ressentie : Il entra dans une telle fureur contre ? l'odieuse méchanceté de cette vieille dame, il fit tant de gestes menaçants, et par suite les chevaux firent de tels écarts, que Suzanna s'empressa de porter la conversation sur un autre sujet. Elle lui demanda ce que c'était que l'Aasgaardsreja, dont avait parlé M^{me} Middleberg, sans doute pour leur faire peur.

Harold, reprenant ses manières habituelles, déclara qu'il n'y avait pas là matière à plaisanter, L'Aasgaardsreja, dit-il, consiste en ces esprits qui, n'étant pas assez bons pour entrer dans, le ciel, ne sont pas assez mauvais pour mériter l'enfer. Dans cette troupe chevauchent les intempérants, les menteurs et tous ceux qui pendant leur vie ont commis des péchés qui ne dépassent pas une certaine gravité. En expiation de leurs offenses, ils doivent errer ainsi jusqu'à la fin du monde. A la tête de la troupe se trouve Reiza-Rova, qu'on reconnaît à sa suite nombreuse. Elle, est suivie d'une grande bande de personnes, des deux sexes. Leurs, chevaux sont noirs comme du charbon et leurs yeux brillent comme du feu dans l'obscurité ; Reiza-Rova conduit ses coursiers avec des guides de fer rouges ; et quand ils traversent la terre et l'eau, les cris (halloo) sauvages dès cavaliers le reniflement des chevaux, le bruit des morceaux de fer s'entendent à une grande ; distance. Quand ils jettent une selle sur un toit, là un homme doit mourir, et là où ils savent que des violences ou un meurtre doivent se commettre, ils entrent ou ils s'assoient sur le seuil des portes, ils rient, ils frappent aux portes et font un sinistre tapage.

Lorsqu'on entend venir l'Aasgaardsreja, on doit se jeter par terre immédiatement et faire semblant de dormir ; autrement on est saisi par la troupe et jeté dans un lieu éloigné de celui où l'on a été pris. Ceux qui sont ainsi enlevés Sont malades et tombent dans une profonde mélancolie pendant le reste de leur *vie* Mais celui qui à l'approche de l'Aagaardsreja Se

jette à terre ne-souffrira aucune injure, à moins que quelqu'un de la fantastique compagnie ne crache sur lui en passant ; dans ce cas ; on doit cracher aussi après que la troupe est passée, et alors il n'en résulte aucun mal.

Harold ajouta que cette troupe était ordinairement rencontrée la nuit de Noël, et, que rien n'était plus possible *que* de les apercevoir cette nuit-là. Dans ce cas, Suzanna n'aurait rien de mieux à faire que de sauter lestement du traîneau et de se jeter à terre, la face dans la neige, jusqu'à ce que la bande sauvage se fût ; éloignée.

Suzanna déclara d'abord qu'elle ne croyait pas à Cette histoire ; mais Harold lui dit si sérieusement qu'un jour peut-être elle, serait convaincue de la vérité de ses paroles, et naturellement elle était si portée à croire au merveilleux, que, surtout dans les étroits passages, il lui arriva de regarder autour d'elle, souvent par cramte, mais quelquefois aussi dans l'espoir que les noirs chevaux, avec leurs yeux, brillants et leurs brides ardentes, se montreraient en personne. Pour ce soir-là, elle n'eut à contempler que les étoiles du ciel, dont la clarté était par moment obscurcies par les lumières boréales. Arrivés à. Semb, ils virent comme à l'ordinaire le faible rayon de lumière qui s'échappait des fenêtres de là dame. Le cœur de Suzanna s'émut, et elle s'écria avec un profond soupir : « Ah ! quel méchant monde est celui-ci ! Ajouter à son pesant fardeau, et transformer son malheur en un crime affreux !... Que pouvons-nous faire, que pouvons-nous faire pour la défendre des attaques de la méchanceté ? »

M^{me} Brune, au moins, ne répandra pas plus loin ses mensonges, » dit Harold, « j'irai la trouver demain matin ; je là sommerai de retenir ses propres paroles et je l'effraierai de façon à ce que jamais de semblables calomnies ne s'échappent de ses lèvres à l'avenir. »

Suzanna ravie approuva, fort cette énergique résolution.

« Un accident arrive à un enfant, » criait Harold avec passion, « et l'on suppose immédiatement un crime atroce ! Conçoit-on rien de plus bas ou de plus absurde ? Non, ces serpents ne s'enlaceront pas autour d'une malheureuse femme ! je prendrai soin de les en arracher ! »

Harold serra la main de Suzanna en la quittant.

« Et moi j'aurai soin, » dit Suzanna les larmes aux yeux, a de Minier et de la servir, fidèlement. Peut-être que l'ordre et l'aisance l'entourant, et les petits plaisirs se succédant dans sa vie, peut-être se réconciliera-t-elle avec le bonheur. »

VIII. — Semaines paisibles.

Quand sur la triste face du ciel les nuages noirs sont amoncelés par les vents du Nord, quand les bois se revêtent de leurs tristes habits, et quand le courant rapide ne conduit plus ses eaux inégales à travers la plaine, que la terre se soumet aux rigueurs de l'hiver, alors, allumés par le froid du dehors, les feux joyeux brûlent à l'intérieur ; plus serrés se rattachent les gentils liens de l'amour et des douces sympathies, et quoique le sombre hiver règne sur le monde, l'aurore du printemps se montre au foyer de la famille.

VELHAVEN.

Ayez-vous jamais entendu, dans de sombres cavernes, le bruit de la goutte d'eau qui, par sa chute pesante, incessante et continuelle, finit par entraîner le soi ? Avez-vous entendu le murmure du ruisseau qui coule gaiement à travers les bancs de verdure, tandis que les fleurs penchées et les brillantes lumières du ciel se mirent dans ses ondes ? Avez-vous connu deux vies, aussi différentes l'une de l'autre que le ciel l'est de l'enfer ? Toutes deux s'écoulent sur cette terre, et toutes deux à Semb, dans Heimdale, pendant le mois qui va suivre. La première c'est celle de Fru Astrid, la seconde celles de Suzanna.

Janvier passa, avec son soleil croissant et ses magnificences hyémales. Les bords des cascades étaient ornés de fleurs, de palmiers, de vignes et d'arbres fruitiers de glaces. Les rouges-gorges, avec leurs poitrines écarlates, se montraient sur la neige comme des flammes dansantes. Les bois et les plaines étincelaient d'un cristal éblouissant ; — la fraîcheur de l'air, le chant des grives, l'aveuglante splendeur des campagnes, tout annonçait le règne de l'hiver. On coupait du bois dans la forêt, tandis qu'on entendait des cris joyeux résonner du Prithiof de Tegulier. — Des traîneaux

traversaient la vallée, on se promenait avec des souliers pour la neige sur les montagnes, tout dans ces lieux respirait la vie froide et animée de l'hiver.

A Semb, la grande querelle entre la Norwége et la Suède avait beaucoup perdu de sa vigueur depuis Noël. Sans doute Harold essaya plusieurs attaques à l'occasion de la glace et des bois suédois, mais Suzanna, ne prenant pas la chose à cœur, n'entraîna pas dans de vives discussions, et la tentative sur le vent de la Suède eut si peu de succès, qu'Harold se vit réduit à abandonner la partie, et à chercher quelque autre sujet de contestation pour se réchauffer au milieu de la saison des frimas.

Février et mars arrivèrent. C'est l'époque la plus dure de l'hiver du Nord. En janvier il était encore jeune ; maintenant il se fait vieux et pesant, surtout dans la hutte de l'homme sans prévoyance. Les provisions de la ferme et de l'étable sont presque épuisées. Il est dur pour de pauvres enfants affamés de traîner : à la chaumière du bois de la forêt, quand il doit cuire pour eux que de misérable gruau à l'eau, et peut-être moins que cela encore.

Avril vint ; ce mois est appelé un mois de printemps ; l'alouette chantait dans les nuages. Mais souvent, dans la vallée profonde, la souffrance et le besoin dominaient. Alors le pauvre paysan répandait de la cendre et au sable sur la neige qui couvrait son terrain, pour la faire fondre plus tôt, afin de pouvoir labourer la terre entre les montagnes de neige qui la renferment comme prisonnière. Suzanna fit connaître pendant ce mois dans les chaumières son active bonté ; et elle trouva abondamment des occasions de manifester sa sympathie pour la détresse des malheureux.

Harold semblait prendre à tâche d'inspirer à Suzanna de l'horreur pour sa personne et pour son caractère ; il se montrait insensible aux répit qu'elle lui faisait des souffrances dont elle avait été le témoin, et il repoussait par un « *Non* » décidé tous les projets qui tendaient à les soulager. Il parlait avec sévérité des lectures inutiles, et Suzanna ne tarda pas à l'appeler : « Le cœur le plus cruel, l'homme le moins chrétien, — un parfait misanthrope ; — les ours et les loups avaient plus d'humanité que lui ! Désormais elle ne lui demanderait plus rien ; autant valait s'adresser aux rochers et aux pierres ! Et Suzanna s'en allait et pleurait amèrement. Mais quand elle trouvait ces besoins soulagés amplement par la main du misanthrope, quand, dans plusieurs circonstances, ses propres plans étaient suivis, alors elle pleurait encore ; mais ses larmes, c'étaient des larmes de joie ; et toutes ses résolutions d'inimitié étaient oubliées en un moment. Par degrés Harold se dépouilla de son apparente dureté. L'intérêt du sujet était trop grand pour lui

permettre de la conserver. Et avant qu'ils y songeassent, tous deux étaient engagés de bon cœur à poursuivre les mêmes objets, mais avec quelque différence dans la manière d'y procéder. Suzanna avait commencé par prodiguer tout ce qu'elle possédait. Comme il me lui restait rien à donner, elle commença alors à comprendre les vues d'Harold.

Le brave intendant assurait qu'en général, dans l'intérêt des pauvres gens, l'aumône était moins utile qu'un sage conseil et qu'une sympathie affectueuse qui donne de la vie au cœur défaillant, delà force aux mains fatiguées et prêtes à tomber d'épuisement.

Dans la classe des gens qui travaillent pour gagner leur pain quotidien, quelques-uns peuvent s'aider ; il en est d'autres que, personne ne peut secourir ; mais le nombre est plus grand de ceux que de sages conseils et un *secours* utile peuvent amener à une situation heureuse et indépendante.

Harold pensait qu'il était très-important d'attirer l'attention du peuple norvégien plus exclusivement sur l'élève des bestiaux ; il était convaincu que cela seul pourrait amener la prospérité dans ces régions. Aussitôt que la neige était fondue et que le sol n'était plus glacé, il se rendait sur le terrain avec les serviteurs et les laboureurs, et s'occupait activement à nettoyer les champs des pierres dont ce pays est semé, et il créait de nouveaux pâturages, afin d'avoir de meilleure nourriture pour les bestiaux. Le cœur de Suzanna battait de plaisir en voyant sa persévérance et en reconnaissant avec quel courage il mettait lui-même la main à l'ouvrage, animant tout le monde par son exemple et sa gaîté....

Maintenant Harold mangeait souvent au dîner de ses plats favoris, et Suzanna elle-même commençait à trouver quelques-uns d'entre eux très-supportables : au nombre de ceux-ci nous citerons la soupe d'orge et les petits harengs⁷

Harold fut si occupé, au printemps, par ses ouvrages et ses ouvriers, qu'il eut peu de temps à passer près de Suzanna, soit en paix ou en guerre. Mais comme il pensa qu'il se pourrait faire que dans un temps quelconque ses poumons devinssent faibles, il visitait tous les matins la laiterie pour recevoir un verre de lait nouvellement trait par les mains de la jeune fille. En retour, il lui présentait ordinairement une fleur de printemps bien fraîche ; mais quelquefois y pour varier, il la remplaçait par un chardon (qui toujours était jeté dans un coin avec indignation). Harold observait attentivement l'arrangement de la laiterie, les mouvements de Suzanna quand elle versait le lait des seaux dans les vases à lait, puis quand elle les

plaçait ; sur les tablettes. Pendant cette contemplation, il se perdait dans le soliloque suivant :

« Bien ! voilà ce qu'on peut appeler de l'adresse ! »

Comme elle a bonne mine quand elle est à l'ouvrage ! quel air joyeux et agréable ! tout ce qu'elle touche semble joli ; tout prospère par ses soins ; si elle n'avait pas un caractère si violent, si passionné ! Mais cela ne vient pas sûrement de son cœur, car jamais il n'y en eut de meilleur. Les hommes et les animaux l'aiment et se sentent contents près d'elle. Ah ! heureux sera l'homme — qui.....

Ne jetterons-nous pas aussi un regard dans le cœur de Suzanna ? Voilà ce qui s'y passait. Harold, en partie par ses inexactitudes et ses griefs, en partie par sa bonté, ses histoires, et la valeur réelle qu'elle, ne pouvait s'empêcher de lui reconnaître, s'insinua si bien dans toutes ses pensées, dans tous ses sentiments, qu'il ne lui fut plus possible de l'en bannir. Irritée, reconnaissante, blâmant, approuvant, il fallait toujours qu'elle pensât, à lui. Plus d'un soir elle le quittait, désirant ne plus jamais le revoir ; mais en se levant il lui tardait de le rencontrer. Ses sentiments ressemblaient au temps d'avril.

IX. — Un Jour de Mai.

Les premiers rayons du jour
naissant semblent plus beaux que
la pleine clarté de midi. Les
premières fleurs d'un printemps
précoce réjouissent plus que tout ce
que l'été apporte d'éclat.

C'était au commencement de mai ; une forte ondée venait de cesser de tomber. Le vent, qui soufflait du Sud, était doux et bon, et chassait devant lui dans le ciel de grands nuages blancs. A Semb, dans la cour qui avait été déserte pendant, la pluie, tout maintenant était vie et mouvement. Les canards plongeaient dans les mares, se, baignant et lavant leur plumage souillé. Le *chevalier* grattait la terre, appelant à haute voix pour faire connaître qu'il avait quelque chose de bon à donner, et quand deux petites poules tachetées accoururent à son appel, il laissa tomber l'un après l'autre de son bec des grains de blé que les poules acceptèrent sans autre compliment ni cérémonie.

Le dindon se trouvait fort embarrassé ; ses blanches dames, pensant que l'invitation du coq était générale, coururent sur leurs longues jambes aussi vite qu'elles le purent et fourrèrent leur tête entre les deux poules pour prendre leur part du festin. Le coq chevalier recula, un peu surpris, mais avec hauteur, trop galant cependant pour attaquer les dames. Mais les deux poules se retournèrent contre elles. Le dindon abandonné caquetait désespéré, et, enflé de rage, il s'approcha de son noir compagnon regardant piteusement au ciel.

Sous les fenêtres de la cuisine, un chat noir et sa femelle se divertissaient par mille gambades, tandis que les souris curieuses les regardaient de la gouttière, buvaient l'eau de la pluie, aspiraient l'air frais, et rentraient ensuite tranquillement sous les tuiles.

Les papillons, les ailes étendues, commençaient leurs promenades, au soleil.

Dans, la cour s'élevait un frêne au sommet duquel se balançait un nid de pies. Une foule de ces oiseaux babillards se disputaient le palais aérien,

jacassant et volant autour de la demeure désirée. Chacun d'eux s'efforçait d'écarter ses compétiteurs. A la fin, un couple plus heureux ou plus adroit, où plus fort, resta en possession du nid. Alors, satisfait, il s'y installa, bercé par le vent du Sud. Les pies expulsées se consolèrent en volant jusqu'à l'auge du chien de garde, dont elles entamèrent la provende, tandis que l'orgueilleux Alfiero, assis sur le seuil de sa cabane, les regardait faire avec une attitude pleine de hauteur. En même temps, le mélodieux sifflement des étourneaux se faisait entendre sur les toits où ces oiseaux s'étaient groupés. Les herbes secouaient au vent leurs gouttes de pluie, et la fleur étiolée, si chère aux oiseaux chantants, élevant sa petite tête au soleil, se réjouissait au chant de l'alouette.

Les oies caquetaient sur le gazon et picotaient les jeunes racines. Il y avait du changement dans leur société : le tyran blanc, devenu infirme par un accident, avait perdu sa puissance et son importance. C'est maintenant que l'oie grise aurait trouvé l'occasion de déployer son noble caractère, et de faire preuve d'un cœur généreux ; mais non, l'oie grise ne montrait rien de tout cela. Tout le mal que l'oie blanche lui avait fait jadis, elle le lui rendait amplement ; elle allongait le cou en criant après l'autre ; elle la tenait à distance par ses clameurs et ses violences ; révolution mémorable, niais dont les femelles ne s'inquiétaient nullement. Le mâle blanc dut donc se résigner à voir son heureux rival gouverner seul le troupeau, qu'inutile et méprisé désormais, il ne suivait plus que timidement et de loin. Suzanna, voyant cela, perdit toute sa préférence pour le mâle gris, sans éprouver non plus une grande sympathie pour le blanc. L'un, suivant elle, ne valait pas mieux que l'autre.

Suzanna revenait d'une visite qu'elle avait faite à une chaumière où elle avait aidé une femme à retirer du métier de la toile, que précédemment elle avait aidé à y placer. Sa figure rayonnait de plaisir au souvenir de la scène dont elle venait d'être témoin. La vache avait vélé le matin, et le lait affluait, à la grande joie de quatre pâles garçons. Leur plaisir se divisait entre le délice de boire de ce bon lait et l'étonnement que leur causait le petit veau, noir et blanc, déjà si actif. A cet étonnement, chez le plus jeune enfant, se mêlait un peu de frayeur. Le tissage avait réussi au delà de toute attente. Suzanna apprit à la mère à tailler les vêtements de la meilleure manière ; et ses mots joyeux, la sympathie expressive de son cœur, voilà surtout ce qui avait fait le charme du frugal déjeuner. Tout en pensant à cette scène agréable, Suzanna entra dans la cour de Semb et fut accueillie

par Alfiero et toute la basse-cour, avec les démonstrations d'une grande joie. Dans cet instant, elle entendit des oiseaux pousser des cris de détresse ; elle se hâta d'aller au jardin. Là, elle vit un couple d'étourneaux qui s'agitaient et voltigeaient autour des branches les plus basses d'un chêne. Quelque chose remuait dans l'herbe, faisant entendre un faible gémissement. Suzanna découvrit un jeune étourneau qui, s'étant aventuré trop tôt hors du nid, s'était laissé, tomber. Il criait en regardant ses parents ; et ceux-ci par leur vol semblaient vouloir chasser un chat gris qui, placé sous un cerisier, fixait sur eux des yeux avides. Suzanna chassa le chat et prit le petit oiseau qu'elle réchauffa dans son sein. Les parents de l'oiseau ne semblaient pas très heureux des caresses dont leur petit était l'objet ; tout au contraire, leur inquiétude paraissait augmenter. Suzanna les eût bien volontiers satisfaits ; mais quand elle vit le nid placé tout à fait au sommet de l'arbre, à une grande hauteur au-dessus de sa tête, elle se sentit absolument incapable de leur être d'aucun secours. En ce moment, la cloché du dîner sonna, Alfiero aboya terriblement ; et Harold, à la tête de ses ouvriers, revint du champ ; Suzanna se hâta de lui faire part de son, embarras et de lui montrer l'oiseau. « Donnez-le moi, » dit Harold, « je lui torderai le cou, nous aurons un bon petit rôti pour le dîner. » — « Non ! pourriez-vous être assez cruel pour cela ? » s'écria Suzanna. Harold rit sans répondre, leva les yeux vers le chêne où le nid d'étourneaux se trouvait perché ; puis il se pendit à l'arbre avec une grande agilité, et, se posant sur là branche la plus basse, il se baissa vers Suzanna et lui dit : « Donnez-le-moi, j'en aurai soin. » Suzanna lui-remit l'oiseau sans autre remarque. Harold grimpa promptement de branche en branche, tenant l'oiseau de sa main gauche, et accompagné par les parents de l'étourneau qui, sur sa tête, faisaient un terrible ramage. Ce leur fut, sans doute, une surprise agréable de voir leur petit replacé, sans mal, dans son nid ; mais c'en fut une plus douce encore peut-être pour Suzanna, et quand Harold sauta lestement à terre, il fut reçu avec un regard des plus gracieux et de chauds remerciements.

Dans ce moment, des marchands voyageurs firent entrer dans la cour leurs wagons chargés de marchandises. Harold dit qu'il avait quelques empiètes à faire et voulut avoir l'avis de Suzanna.

Suzanna était femme, et les femmes sont ordinairement prêtes à donner un avis, toujours bon, nécessairement. Pendant quelque temps, Harold avait fait divers achats, sur lesquels il ne manquait jamais de consulter Suzanna ;

celle-ci, on le conçoit, n'en était pas médiocrement flattée ; mais, au bout de quelque temps, elle ne put s'empêcher de penser : « Il paraît être bien égoïste, il songe seulement à lui-même, achète seulement pour lui-même et jamais pour sa sœur, dont il parle tant et qu'il Semble tant aimer. Mais ces hommes de Norwége, ils s'occupent plus d'eux-mêmes que des autres. »

Cette idée fut pleinement confirmée dans l'occasion dont nous parlons. Il était réellement effrayant de voir combien Harold songeait à lui-même et combien de choses étaient nécessaires à sa chère personne. Ce damas il le prendrait pour sa table, cette mousseline pour ses rideaux, etc., etc. Suzanna ne put s'empêcher de l'éprouver, en s'écriant à la vue d'une belle étoffe d'habillement : « Comme c'est joli ! comme cela irait bien à votre sœur ! ! !

— « Quoi ? ma sœur ! » s'écria Harold, tout fâché ; non, elle peut bien acheter elle-même ses habits. J'ai besoin de cette étoffe pour mon sofa. Charité bien ordonnée commence par soi-même ; il faut bien se soigner un peu soi-même !

— « Prenez soin de vous-même alors, je n'ai pas de temps pour cela, » cria Suzanna ; puis, tournant le dos à Harold et à ses marchandises, elle le quitta brusquement.

X. — Influence du Printemps.

Le ciel envoie au cœur, sur les ailes
du printemps, des fleurs, de
fraîches pensées ; et souvent un
doux sifflement se fait entendre à
l'heure, du crépuscule parmi les
jeûnes feuilles des tranquilles
berceaux des forêts.

VELHAVEN.

Mai se passait et juin approchait. De leurs nids aériens, grottes couvertes de feuillages que la nature leur a préparées, les étourneaux faisaient entendre leurs doux et gentils sifflements et leur aimable gazouillement. Les bois de la Norwége étaient remplis de chants et de parfums. La jeune fille conduisait son troupeau à la vallée de Saoter, chantant gaiement sur sa route ;

Les travaux du printemps étaient terminés, la moisson confiée aux soins du ciel. Harold avait maintenant plus de loisir et en consacrait une partie à Suzanna. Il lui apprit le nom et les propriétés des plantes de la vallée, et fut aussi amusé de la manière dont elle défigurait les noms latins, qu'enchanté de la promptitude avec laquelle elle apprenait et appliquait leurs qualités utiles et médicinales.

La vallée et ses beautés devinrent à la jeune suédoise, chaque jour, plus chères et plus familières. Elle allait de nouveau, le matin de bonne heure, au ruisseau où les fleurs poussaient si brillantes, et là elle laissait sa flotte emplumée se baigner et se réjouir. Le dimanche, quelquefois, elle errait dans un fourré de jeunes chênes et de buissons d'égantiers qui croissaient au pied d'une montagne, appelée Montagne de Cristal, parce qu'elle brillait au soleil d'un étonnant éclat. Quelquefois Harold l'accompagnait, en lui racontant plusieurs contes merveilleux de Huldrau, qui vivait dans la montagne, — du nain qui coupait les brillants cristaux, appelés, à cause de cela, Diamants du Nain ; des merveilles du monde souterrain, telles que la riche imagination des vieux temps les créait, et telles qu'elles existent encore dans la foi du peuple du Nord. La vive imagination de Suzanna était

captivée par ces contes sauvages. Elle rêvait qu'elle était elle-même dans les salles de cristal de la montagne, et croyait entendre les chants des esprits aquatiques dans le murmure de la rivière ; les arbres et les fleurs s'animèrent à ses yeux et lui parurent beaucoup plus beaux, quand elle crut en entendre sortir la voix des lutins et *des cobolds*. En dehors de ses soins et de ses travaux prosaïques, il se répandait ainsi sur sa vie une fleur de poésie, moitié réalité, moitié illusion, qui augmentait la beauté et la grâce de son âme.

Suzanna n'était pas à Semb la seule personne sur laquelle. Je printemps exerçait son influence vivifiante. La pâle Fru Astrid semblait sortir de sa sombre tristesse et respirer une nouvelle vie avec l'air frais du printemps. Elle sortait quelquefois, quand le soleil était chaud, et on la voyait assise des heures entières sur une pierre couverte de mousse au pied de la Montagne de Cristal. Quand Suzanna eut observé qu'elle paraissait aimer cet endroit, elle y apporta des mottes de terre avec des linneas rouges et des pyrolas aux doux parfums, qu'elle planta de manière à ce que le vent du Sud en apportât l'agréable odeur à l'endroit où Fru Astrid s'asseyait ; elle éprouvait un triste plaisir à la pensée que cet air embaumé porterait à sa maîtresse un témoignage de son dévouement, qu'elle n'osait exprimer autrement.

Suzanna eût été bien récompensée si elle eût pu jeter un regard dans le cœur de Fru Astrid, ou si elle avait pu lire une lettre que l'œfwerstinna écrivit à l'évêque S., et dont nous donnerons à nos lecteurs l'extrait suivant.

« L'amitié ne se lasse jamais ! » Telle est l'exclamation qui m'est échappée aujourd'hui, quand j'ai reçu votre lettre. Elle m'a pénétrée du sentiment de votre bonté, de votre patience toute céleste. Non, vous ne fatiguez pas Celle qui est devenue une causé de fatigue à sa propre personne. Toujours le même printemps d'espoir, la même foi, si ferme, si belle ! Ah ! pourquoi ne suis-je pas plus digne de votre amitié ? J'ai cependant un mot plus agréable à vous dire aujourd'hui, et je ne le retiendrai pas.

Vous voulez savoir comment je suis : mieux, car quelquefois je respire plus facilement. Des jours tranquilles ont passé sur moi ; une bonne étoile s'est levée sur moi ; le torrent m'a engourdi avec ses chants qui bercent ; le printemps a répandu sur mon être son influence bienfaisante. Chaque ; chose est si resplendissante autour de moi, — si riche de vie et de beauté !

— je m’oublie quelquefois dans mon admiration. Il y a plus de trente ans que je n’ai vécu dans ce pays !

De temps en temps des pensées s’élèvent en moi comme de fraîches brises de printemps. Alors j’éprouve une certaine confiance dans la pensée qu’à travers mes longs chagrins j’ai toujours tâché de faire le bien, — de souffrir patiemment jusqu’à la fin. Parfois quelque chose, comme un rayon d’espoir, descend dans mon âme du bleu ciel de la jeune année. Cependant, peut-être, ces moments d’espoir ne sont-ils que des fleurs de printemps qui doivent passer avec lui.

Je vais quelquefois en plein air. Je m’asseois dans un charmant petit bois de chêne dans la vallée, et là de plus douces pensées m’arrivent. Le vent m’apporte des odeurs d’une douceur inexprimable. Cela me révèle un monde de pouvoirs fortifiants qui travaillent à ma guérison autour de moi, quoique ses efforts soient tranquilles et qu’ils ne se trahissent que par leur parfum et leur calme beauté. Je me suis assise ce soir au pied de la montagne. Le soleil était caché, mais il faisait encore chaud dans le petit bois. Près de moi, quelques brebis paissaient avec leurs tendres agneaux. Elles me regardaient avec surprise, mais sans frayeur ; leur petite clochette sonnait claire et basse ; ils erraient çà et là sur le gazon vert ; tout était si calme, si tranquille, que j’entendais les petits insectes qui rampaient dans l’herbe à mes pieds, et je ne sais quel plaisir, quel délice s’était répandu sur moi. Dans ce moment, j’éprouvais du bonheur dans l’existence, comme les agneaux, comme les insectes. Je puis donc encore jouir de la belle, de la bonne nature ! Sur ton cœur peut-être le mien..... mais cet enfant pâle et sanglant, il est là devant moi, — le meurtrier est là aussi, il se tient toujours entre moi et la paix de mon âme ! Si je pouvais quelquefois entendre votre voix, si je pouvais voir votre regard tout rempli d’espérance, peut-être, alors apprendrais-je de nouveau à espérer, Mais je ne vous demande pas de venir. Ah ! je ne désiré pas qu’on s’approche de moi ! Mais ne soyez pas si inquiet de moi, mon ami. Je suis mieux, j’ai autour de moi des amis qui s’occupent de mon bien-être extérieur. Que votre affection se repose sur moi comme jadis, — peut-être un jour la lumière brillera-t-elle dans mon cœur. »

XI. — Mari et Femme.

NOUVELLE QUERELLE.

« Je vous ferai voir quel homme je suis. »

SIFUL SIFADDA.

Nous avons vu qu'Harold avait peu de goût pour une vie qui s'écoulait aussi douce que de l'huile. Peut-être il trouva que ses entretiens avec Suzanna participaient un peu trop de cette placidité, et puisque désormais il ne réussissait plus comme misanthrope à exciter son horreur, il résolut de se montrer à elle sous L'aspect d'un homme disposé à tyranniser les femmes.

— « J'attends ma sœur dans peu de jours, » dit-il un soir à Suzanna d'un ton indifférent. « J'ai besoin d'elle ici pour travailler pour moi et pour remettre mes affaires en ordre. Alette est une bonne fille, bien adroite, et je pense à la garder près de moi, jusqu'à ce que je me marie et que j'aie une femme pour me servir.

— « Une femme pour vous servir ! » s'écria Suzanna avec un ton que chacun peut concevoir.

— Certainement ; la femme doit être soumise à l'homme, et voici tout ce que je compte apprendre à ma femme ; je veux être le maître chez moi.

— Les hommes de Norwège doivent être des despotes, des tyrans, de vrais païens, des turcs.

— Tous les matins, à six heures exactement, ma femme se lèvera et m'apportera mon café.

— Mais je suppose qu'elle ne le veuille pas ?

— Ne pas le vouloir ? Je lui apprendrai à le vouloir ; et si elle ne le fait pas *volontiers*, elle le fera autrement. — Je ne souffrirai pas qu'où me désobéisse, et je lui apprendrai cela de la bonne manière ; et si elle, ne se soucie pas que je le lui apprenne, je lui conseille de se lever à six heures, de faire mon café et de me l'apporter dans mon lit.

— Bon ! je n'ai jamais rien vu de semblable à cela ! vous êtes le plus..... Dieu prenne pitié des femmes dans ce terrible pays !

— Et elle me fera un bon dîner tous les jours, autrement..... je ne le prendrais pas très-bien. Elle ne me donnera pas au dîner de adds et de ends plus d'une fois le mois, le samedi, et alors la cuisine doit être richement fournie.

— Si vous voulez une riche cuisine ;, vous la fournirez richement.

— Je ne m'en inquiéterai pas ; ce sera l'affaire de ma femme. Elle pourvoira l'office comme elle le pourra.

— J'espère que vous n'aurez jamais de femme, ou qu'elle sera une parfaite Xantippe.

— Je saurai, me prémunir contre cela, et c'est dans ce but que tout d'abord je lui ferai tirer, mes bottes chaque soir. Tout dépend de ce qu'un homme doit prendre la haute-main dans les commencements ; car il est dans la nature des femmes d'aimer terriblement le pouvoir.

— Parce que les hommes sont des tyrans. — Les femmes sont si frivoles.

— Parce que les hommes se sont réservé tout ce qui est important.

— Elles sont si pleines de caprices.

— Parce que les hommes sont si pleins d'obstination.

— Et si changeantes.

— Parce que les hommes sont indignes de leur constance.

— Si opiniâtres et si colères.

— Parce que les hommes sont déraisonnables.

— « Mais moi, » continua, Harold, je n'aurai ni une femme opiniâtre et colère, ni une femme impérieuse. Ce sont les hommes qui gâtent les femmes, ils sont trop patients, trop doux, trop bons. Mais chez moi il en sera tout autrement ; je ne gâterai pas ma femme. Ce sera elle au contraire qui devra être patiente, douce et attentive pour moi. C'est à cause de cela que je fais venir ma sœur ; elle ne s'attendra pas à me voir lui céder ma place ; elle me..... »

Dans ce moment une voiture se fit entendre ; elle entra dans la cour et s'arrêta devant la porte. Harold régarda par la fenêtre, poussa une exclamation de surprise et de plaisir, et vola comme une flèche hors de la, chambre. Suzanna regarda avec curiosité par la fenêtre et aperçut Harold qui, ayant fait descendre de la voiture une jeune femme, la serrait étroitement dans ses bras, et il ne la quitta que pour se charger des bagages qu'elle apportait avec elle.

« Voilà sa tyrannie ; quoi ! est-ce cela ? » pensa Suzanna, et, satisfaite en pensant que c'était sa sœur qu'Harold accueillait ainsi, elle s'en fut dans la

cuisine pour faire quelques préparatifs pour le repas du soir. Quand elle retourna dans le salon, elle y trouva le frère et la sœur. Les yeux rayonnants, Harold présenta sa sœur à Suzanna, puis il se mit à danser avec elle, riant et chantant. Suzanna ne l'avait jamais vu si gai.

A souper Harold n'avait d'yeux que pour sa sœur, qu'il servait avec attention.. Il est vrai que de temps en temps il lui jouait quelques tours, pour lesquels il était grondé ; ce qui ne faisait que, l'égayer encore plus. Fru Astrid ce soir-là ne quitta, pas sa chambre, et Harold put porter sur Alette toute son attention. Après souper il s'assit près d'elle sur un sofa, et lui tenant la main dans les siennes, il lui rappelait les jours de leur enfance, et combien de querelles ils avaient eues.

— « Vous me provoquiez d'une manière intolérable, » dit Alette.

— Et vous, vous étiez intolérablement sage et discrète. Vous souvenez-vous comme nous nous querellions au déjeuner, c'est-à-dire combien je querellais, moi, car vous me répondiez à peine, et vous me quittiez avec sagesse et dédain, parce que vous étiez un peu plus, grande que moi.

— Je me souviens aussi que quelquefois vous quittiez le champ de bataille, laissant là votre déjeuner, afin d'aller vous plaindre à notre mère, en lui disant que vous ne pouviez supporter mes airs d'importance.

— Oui, et combien peu je gagnais à cela ! J'étais toujours obligé d'entendre dire : Alette est plus sage que vous ; — Alette sait plus de choses que vous. » Cela me semblait si amer, que je me voyais forcé de manger vos confitures.

— Oui, méchant garçon, vous le faisiez et vous vouliez me faire croire que les souris étaient les coupables.

— Oui, j'étais un méchant garçon, malicieux, insolent, insupportable.

— Et moi une fille insupportable de prétentions et ayant la manie de moraliser. Pour chaque tour que vous me jouiez je vous servais un plat de ma moralité.

— « Pas un, sœur, mais sept ou plus, » s'écria Harold en riant et en baisant la main de sa sœur. « Mais, » continua-t-il, « c'était bien mérité. Et moi, méchant, combien j'étais content de vous quitter pour aller à l'université.

— Et moi je n'en étais pas bien fâchée non plus ; car je pouvais alors posséder en pais mes ouvrages et mes petites affaires. Mais quand vous êtes revenu à la maison, au bout de trois ans, les choses avaient bien tourné ; alors j'étais fière de mon frère.

— Et moi de ma sœur. Savez-vous, Alette, qu'il faut rompre avec Lexaw ; réellement je ne puis consentir à perdre votre société. Restez avec moi plutôt que d'aller dans cette froide et inhospitalière Nordland, que vous ne pourrez pas supporter, j'en suis sûr.

— Il faut le demander à Lexaw, frère. » La conversation continua longtemps sur ce ton, puis par degrés elle devint plus sérieuse, plus tranquille. Le frère et la sœur semblaient parler de leur avenir, et ceci est toujours un sujet sérieux. De temps à autre cependant un éclat de rire joyeux troublait la paix de leurs consultations. Suzanna s'était retirée dans la chambre voisine, afin de laisser au frère et à la sœur plus de liberté. Elle sentait son cœur agité d'un sentiment de tristesse inaccoutumée. Son front était appuyé contre les froids carreaux des croisées, elle regardait au dehors le beau soir d'été, tout en écoutant au dedans des voix basses et confidentielles. Le crépuscule répandait son voile épais sur la vallée, les bois, les champs, les montagnes ; le ciel et la terre semblaient unis dans une douce sympathie. Dans l'herbe, les fleurs s'appuyaient, endormies, les unes sur les autres, et du milieu des feuilles qui s'agitaient doucement, Suzanna croyait entendre des voix répéter ; « Frère ! sœur ! » Avec un désir sans nom elle étendit ses bras, et quand ils retombèrent vides sur sa poitrine, des pleurs de tristesse roulèrent sur ses joues pendant qu'elle murmurait : « Petite Hilda ! »

Petite Hilda ! honneur à toi si aimable enfant, honneur à tes boucles dorées ! Mais les pleurs de Suzanna, je le suppose, ne coulaient pas pour toi seule !

XII. — Alette.

Se mirant dans la beauté si gaie de
tes yeux, Je vois voltiger les rayons
des flambeaux éclatants ; Mais
souvent de ces yeux une lueur
douce et radieuse apparaît, Comme
le reflet lumineux des ailes d'un
ange.

VELVAHEN.

Quand Suzanna, le lendemain matin, vint trouver Alette pour s'informer de sa santé, Harold était déjà auprès de sa sœur. Autour d'elle étaient étalés des étoffes, des mouchoirs, des tapis de table, etc., qu'Harold avait dit à Suzanna qu'il achetait pour lui-même ; en réalité ils étaient destinés à Alette comme présents de noces à l'occasion de son prochain mariage. Suzanna ne fut pas plus tôt entrée dans la chambre, qu'à sa grande surprise, le frère et la sœur la prièrent ensemble d'accepter le joli habillement qu'Harold, d'après ses avis, avait acheté pour Alette. Suzanna rougit et le refusa, mais elle ne put résister aux prières d'Harold, et finit par l'accepter avec reconnaissance ; mais elle le reçut sans aucun plaisir. Des pleurs remplirent ses yeux ; elle se sentait pauvre sous plus d'un rapport.

Quand Harold se fut retiré, Alette se répandit en éloges sur son compte et conclut en disant : « Oui, quelqu'un avant de le bien connaître se fâcherait contre lui dix fois par jour ; mais il est certain que quand il voudra se faire aimer, personne ne pourra s'empêcher de lui donner son affection. » Suzanna écoutait Alette en silence et son cœur battait de plaisir et de peine tout à la fois. On annonça le déjeuner, et la conversation fut ainsi interrompue. Alette était âgée d'environ vingt ans ; elle avait la faille mince, les traits délicats, le teint clair, qualités que la nature se plaît à donner aux filles de la Norwège. Il y avait quelque chose de délicat, de transparent dans son aspect, et son corps ne semblait qu'un long voile qui couvrait son âme. Ses manières et sa conversation fascinaient ; on découvrait en elle une grande intelligence naturelle et beaucoup de culture. Elle était fiancée à un riche marchand du Nord, qu'elle devait épouser à l'automne. Alette était

venue près de son frère pour passer quelques moments avec lui et avec quelques autres parents en Hallihgdale.

Suzanna se sentait embarrassée dans la compagnie d'Alette. Devant cet être presque éthéré, elle éprouvait quelque mécontentement d'être forte et presque grossière.

Un changement put être observé à Semb depuis l'arrivée d'Alette.. Ses manières gracieuses et ses talents faisaient d'elle un point central vers lequel chacun se sentait attiré. Fru Astrid elle-même se ressentit de son influence, et prit part aux conversations dans lesquelles Alette savait se rendre si intéressante. L'œfwerstinna elle-même ne contribuait pas peu au plaisir du petit cercle, quand, emportée par l'intérêt de la conversation, elle oubliait ses peines. Alors ses paroles montraient un cœur qui sentait profondément et un esprit réfléchi. Suzanna en ces moments la regardait avec délices, et admiration. Mais souvent de pénibles pensées faisaient revenir Fru Astrid de cet heureux oubli ; quelques sombres souvenirs se glissaient entre elle et son plaisir. Alors les mots expiraient sur ses pâles lèvres, — sa main se portait sur son cœur. — Elle n'entendait plus rien, ne remarquait plus rien de ce qui se passait autour d'elle, jusqu'à ce que l'intérêt de la conversation l'enchaînât de nouveau.

Souvent ils lisaient haut. Alette avait pour cela un talent particulier, et c'était un plaisir d'entendre sortir, de ses lèvres les poèmes de Velhaven et de Vergeland, deux jeunes hommes qui, quoique ennemis personnels, étaient unis dans leur amour pour leur pays et dans les présents qu'ils faisaient à la littérature de la Norwège.

Suzanna, pendant ce temps, se trouvait chaque jour moins heureuse. Harold ne recherchait plus sa société ; quand il était près d'Alette, il semblait avoir oublié Suzanna. Dans les conversations que cette dernière écoutait bien des choses remuaient son cœur, bien des choses excitaient ses conjectures et lui donnaient le besoin de questionner. Mais quand elle voulait donner une expression à ses pensées à ses *émotions*, quand elle, voulait prendre part à la conversation, et montrer qu'elle aussi pouvait penser et parler, ses mots étaient si mal choisis, ses pensées si peu claires, qu'elle se retirait mortifiée et honteuse ; et surtout quand Harold baissait les yeux et qu'Alette se retournait vers elle d'un air un peu étonné ; alors Suzanna prenait intérieurement la résolution de ne jamais ouvrir la bouche sur des sujets qu'elle ne comprenait, pas.

Tout cela l'affligeait profondément, et dans son abandon elle se lamentait amèrement de n'avoir pas reçu une éducation plus soignée. « Ah ! » disait-elle en soupirant du plus profond de son cœur, « si je savais quelque chose de plus ! si je possédais un seul talent ! »

XIII. — Vue Soirée à Semb.

Quand le faible matin s'enfuit, le
jour doit suivre, car la lumière doit
toujours triompher.

C'était un beau soir d'été. L'air doux et calme arrivait par la fenêtre ouverte, apportant avec soi le parfum des haies d'aubépine nouvellement plantées. Sur une table, Suzanna faisait le thé odorant, dont les Norvégiens sont aussi amateurs que les Anglais : autour d'une autre table étaient assis Fru Astrid, Harold et Alette, occupés d'un magnifique ouvrage qui venait de paraître, « *Histoire des rois de Norwége*, traduite de l'islandais, par I. Aal. » On venait de lire tout haut l'intéressante introduction d'Aal au saga d'Erik Rode et d'Erik Karlefsne, et maintenant on continuait à lire ces histoires, qui contenaient le récit de la première découverte de l'Amérique. Nous allons en donner un court extrait :

A la fin du dixième siècle, tandis que les Vikings du Nord dirigeaient leurs pirateries contre le Sud, l'Évangile apportait sa lumière vivifiante dans les régions septentrionales. Dans ce pays vivait un homme marquant appelé Herjulf. Son, fils s'appelait Bjarne. C'était un hardi jeune homme, qui montra de bonne heure l'amour des aventures et des lointains voyages ! Bientôt, devenu propriétaire d'un vaisseau, il s'éloigna joyeusement de la ferre. Un été, comme il retournait à son île natale, il apprit que son père était parti pour le Groënlandet s'y était établi. Bjarne alors mit à la voile de nouveau ; il voulait, disait-il, suivant l'antique usage, passer gaîment l'hiver avec son père. Dans ce but, il gouverna sur le Groënland.

Après avoir navigué pendant trois jours, un vent de nord-est très-fort s'éleva ; il s'y joignit un brouillard très-épais ; Bjarne et son équipage ne surent plus où ils se trouvaient. Ceci dura plusieurs jours. A la fin le soleil apparut de nouveau, et ils purent apercevoir les angles du ciel ; ils eurent alors devant les yeux un pays couvert de bois et de petites collines. Bjarne ne voulut pas aborder là, sachant bien que les montagnes du Groënland étaient fort élevées et toutes couvertes de neige. Ils voguèrent par un vent de sud-ouest qui les fit arriver à un pays de montagnes et de neige ; mais Bjarne, pensant encore que ce n'était pas le Groënland, poursuivit son

voyage vers la terre qu'il cherchait, et enfin il trouva l'habitation de son père.

Dans une visite qu'il fit à Éric Iarl, en Norwége, Bjarne parla de son voyage et des terres étrangères qu'il avait vues. Le fils d'Éric-le-Rouge fut rempli du désir de connaître ces régions que Bjarne avait entrevues. Il acheta un vaisseau, qu'il monta de cinquante trois hommes ; il mit alors en mer et se lança à la recherche de la nouvelle terre. Il trouva d'abord un pays de neige et de montagnes, qui ne lui parut pas beau ; puis il aperçut une terre boisée dont le rivage était couvert de sable blanc. Naviguant plus à l'est, il arriva à un noble pays où il trouva des vignes et du blé indien, et l'arbre si beau qu'on appelle masur.

Il appela cette terre Winland, y bâtit des maisons et passa là un hiver qui fut si doux que le gazon blanchit à peine. La longueur du jour et de la nuit était plus égale que dans l'Iceland et le, Groënland. Leif était un homme fort, d'un aspect mâle et noble, sage et prudent en toutes choses. Depuis cette expédition, il crût en richesses et en importance, et partout on l'appela l'Heureux.

« Après le voyage de Leif, le plus remarquable fut celui de Karlefsnen ; mais, soit que de cruelles maladies eussent visité la jeune colonie, soit que l'amour du pays se fût emparé des hommes du Nord et qu'ils eussent abandonné le pays des vignes pour leur terre couverte de neige, il est certain qu'ils ne firent pas un long établissement dans le Nouveau Monde. »

Plusieurs historiens islandais ont prouvé que depuis la découverte de Leif jusqu'au temps de Colomb, l'Amérique fut plusieurs fois visitée par les hommes du Nord.

« Nous avons des preuves et des souvenirs de ces voyages, non-seulement dans les relations nationales, mais aussi dans cette pierre remarquable, appelée maintenant *Rocher écrit de Dighton*, sur les bords de la rivière Taunton, dans le Massachusett, dont les hiéroglyphes, récemment copiés par les antiquaires américains, viennent de confirmer la vérité de ces récits. »

Harold mit un grand zèle dans ses commentaires. Sur ces figures, observant que de semblables inscriptions se trouvaient encore en Norwége gravées sur de vieilles murailles, sur des pierres tombales, etc. « Voyez-vous, Alette, » s'écriait-il, « ceci représente une femme et un petit enfant, probablement la femme de Karlefsne, qui a mis au monde un fils pendant son séjour au Winland. Ceci doit être un bœuf ; on fait mention dans le saga

de Karlefsne d'un bœuf, qui par, ses mugissements effraya les naturels du pays. Ceci est un bouclier, et ces lettres *Runiques*.....

— Il n'y a pas besoin de beaucoup d'imagination pour cela, » interrompt en riant Alette, qui n'était pas tout à fait aussi patriote que son frère ; « mais admettons que ceci soit une preuve suffisante de la découverte de l'Amérique par nos aïeux ; à quoi bon ? de quel avantage cela a-t-il été pour le monde ? n'est-il pas triste de penser que des découvertes aussi importantes ont été faites seulement pour être perdues ? Et si Christophe Colomb n'avait pas, plusieurs siècles après, bravé les terreurs qu'inspiraient des mers inconnues, nous ne connaîtrions maintenant rien de l'Amérique, ni de cette pierre, vestige de la présence de nos pères dans le Nouveau-Monde. »

« Mais, ma chère Alette, » s'écria Harold, « n'est-il pas clair comme le soleil, que, sans ces voyages, Colomb n'eût jamais conçu l'idée de chercher une terre au delà de la grande mer ? Au temps où vivait Colomb, les petits vaisseaux des hommes du Nord visitaient toutes les côtes de l'Europe. Ils faisaient des voyages en Espagne, et la renommée de leur *découverte* de la Winland voyageait avec eux. En outre, et ceci est digne de remarque, Colomb, lui-même, peu d'années avant d'entreprendre son grand voyage de découvertes, visita l'Islande, plutôt, dit Robertson, pour étendre ses connaissances que pour augmenter ses trésors.

— « Mais, » dit Alette, Washington Irving, dans sa vie de Colomb, parle, il est vrai, de cette visite en Islande, mais il nie qu'il ait reçu là la première idée de sa grande découverte.

— Ceci est incroyable, après ce que nous avons vu et entendu ; écoutez maintenant ce qu'Aal dit de l'Islande, au temps où Colomb l'a visitée :

« Les anciennes chroniques étaient en grand honneur eh Islande, dans ce temps-là ; différentes copies de plusieurs Sagas passaient de main en main, et servaient à racourcir les longues soirées d'hiver. Nos vieux contes jetaient certainement de la lumière sur ses obscures conjectures, et l'effet qu'ils produisaient sur lui devait être bien grand, foulant du pied le sol même d'où l'expédition s'était embarquée et écoutant l'histoire de ces fiers aventuriers, des lèvres même de leurs descendants. » « Ceci n'est-il pas parfaitement naturel et très probable ? Pouvez-vous en douter encore, Alette ? Convertissez-vous, je vous le demande ; laissez Irving pour Aal. »

« Je penche du côté d'Harold, » dit Fru Astrid, la voix et le regard animés. « Les découvertes importantes se font rarement sans avoir été

préparées de longue date ; elles couvent pendant de longues années, jusqu'à ce qu'un jour le souffle de l'esprit, ou peut-être le hasard, ait converti le feu naissant en une flamme qui doit éclairer le monde. Quand nous regardons une fleur, nous pouvons nous reporter, par la pensée, à la tige, à la racine enterrée dans la terre, et jusqu'à la graine qui renferme dans son sein obscur la plante qui doit naître : et toute chose, dans ce monde, ne suit-elle pas la même loi ? Dans les voyages ignorés des hommes du Nord, je vois la graine apportée par le vent, qui plus tard pousse ses racines hors du sol de la Winland, jusqu'à ce qu'un génie puissant vienne achever l'ouvrage, et découvrir le nouveau inonde à l'ancien. »

Ces pensées enchantaient Harold ; c'était comme une fraîche brise qui venait gonfler ses voiles, et elles exprimaient bien toute, son admiration pour les anciens héros du Nord.

« C'était à ces hommes, » dit-il, « à ces hommes qui parlaient peu, mais qui agissaient puissamment, pour lesquels le danger n'était qu'un jeu, et le rugissement du torrent, de la musique ; c'était à eux seulement qu'il appartenait de découvrir des mondes nouveaux, et de considérer cela comme peu de chose. Les grandes actions, c'était leur œuvre de chaque jour, »

Alette secoua sa jolie tête à cet enthousiasme pour les temps anciens. Elle ne pouvait pas nier que ces temps-là n'eussent une certaine grandeur ; mais cependant, pour elle, ils n'étaient pas vraiment grands. Elle parla des vengeances, de l'oppression, de la basse cruauté dont les annales de la Norvège citent tant d'exemples.

« Mais ; », reprit Harold, le mépris de la souffrance et de la mort, ce noble mépris, si commun parmi les hommes de cet âge emporta avec lui cette cruauté. Notre faible race peut se faire à peine une idée de la puissance que nos ancêtres, déployaient dans la souffrance ; leur bravoure s'exaltait à un tel degré d'héroïsme, qu'ils se sentaient plus que des mortels. Ainsi les héros chantaient dans les angoisses de la mort ; ainsi Hjelm, le Suédois, mourut dans les bras de son ami Odd le Norvégien, en saluant des aigles qui planaient sur sa tête, avides de boire son sang ; ainsi mourut Ragnar Lodbrog ⁸ dans une cave pleine de serpents ; pendant que les serpents en sifflant plongeaient leurs dards dans son cœur, il chantait ses victoires et mourut en disant ces mots :

Les heures de ma vie sont finies,
Maintenant en riant je meurs.

Combien cette force dans la torture et dans la mort, est admirable ! qui peut aujourd'hui mourir ainsi ? »

« Le plus sauvage des sauvages du nord de l'Amérique, » dit Alette, « connaît et pratique cette sorte d'héroïsme. Mon idée de la noblesse dans la vie et dans la mort est bien différente de ceci. L'esprit de force de l'ancien temps, que vous, mon frère, vous estimez tant, ne pouvait supporter la vieillesse, la maladie, ou même les chagrins, qui tiennent une si grande place dans la vie de l'homme. J'estime bien plus cet esprit qui élève toutes les conditions de l'humanité y qui excite le héros mourant à prier Dieu, au lieu de se prier lui-même en expirant ; cet esprit qui donne à l'homme simple que la vie conduit à une tombe obscure, une force qui lui permet de résister aux puissances ténébreuses. Ah ! moi qui sens que je suis un de ces êtres faibles sur la terre, moi qui n'ai pas dans les veines une seule goutte du noble sang d'un héros, je me réjouis de pouvoir vivre et mourir noblement sans ce" dur courage. Vous rappelez-vous, mon frère, le vieux poète » de Rein ? Ce poème est la, complète expression de la situation d'esprit dans laquelle je voudrais me trouver à ma dernière heure. »

Harold n'avait qu'un souvenir confus du « vieux poète, » et l'œfwerstinna se joignit à lui pour la prier de leur en donner connaissance. Alette ne put se souvenir de tout le poème, mais, elle répéta les passages qui lui plaisaient le plus, en donnant d'abord les explications nécessaires.

« C'était au printemps ; le vieux poète errait dans les bois, dans les prairies, dans les lieux où jadis il avait chanté ; où jadis il avait été heureux parmi ceux qu'il avait rendus heureux. Maintenant sa voix, est brisée, sa force n'est plus, son feu s'est éteint. Ombre de lui-même, il erre parmi le monde, jeune d'une vie nouvelle. Les oiseaux du printemps voltigent autour de lui, lui souhaitant la bienvenue, et l'engagent à prendre sa harpe pour chanter l'année nouvellement née, le riant printemps ; il répond :

O vous, oiseaux aimés, la harpe du ménestrel
Ne répondra plus comme jadis à vos chants ;
Sa harpe est sans voix, et du bois à la plaine dieux ;
Ses cordes d'argent ne renverront plus leurs sons mélo

Cependant dans la tristesse", dans le silence,
Je ne m'en irai pas ;
La musique du ciel résonnera dans le cœur
Du ménestrel mourant.

Il erre à travers les prairies et les bois. Le ruisseau murmurant entre ses rives vertes lui dit les délices de sa course libre, et appelle le barde comme le messager du printemps et de la liberté. Il erre encore. — Autour de lui des dryades le convient à leurs danses ; les fleurs lui offrent leurs guirlandes, et lui demandent de célébrer leur fête ; les zéphyrus habitués à se jouer dans les cordes de sa harpe la cherchent parmi les buissons, lui demandent s'il l'a oubliée, la cherchent encore, mais en vain.

— Ils veulent alors s'éloigner, mais il les supplie :

Ne me laissez pas, chers amis ; dans des jours meilleurs,
Ensemble nous avons salué le printemps naissant ;
Répandez-vous encore sur mes pas, gentilles fleurs,
Quoique la voix qui devait chanter vos louanges soit affaiblie.
Jouez autour de moi, zéphyrus, comme dans les jours qui ne sont plus.
Le vieux barde ne peut plus partager votre joie ;
Sa main est impuissante et ses yeux s'obscurcissent ;
Son printemps né renaîtra plus sur cette terre ;
Et cependant, dans l'ombré, son esprit ne le quittera pas.
Le soleil du ciel se reposera sur le cœur du poète.

Il erre encore plus loin en cherchant les lieux chéris. Les jeunes gens de cette terre s'assemblent autour du vieux ménestrel, « l'ami de la joie et de la jeunesse. » Ils lui demandent d'égayer leurs fêtes par ses chants. ; le vieillard répond :

Mes couplets ne viendront plus en aide au vin pétillant
La jeunesse et ses bruyants plaisirs sont passés pour moi
La couronne des festins n'entoure plus ma tête ;
Une plus pâle guirlande lui convient mieux.

Cependant, en-souriant, je quitterai le monde,.
La paix du ciel remplit le cœur du vieillard.

Maintenant il appelle les oiseaux des bois, les fleurs, la jeunesse ; tout ce qui est beau dans la nature se joint à lui pour célébrer la vie, et pour louer le Créateur, Alors, reconnaissant et heureux, adorant et chantant des louanges, il tombe tranquillement dans, les bras ; de la nature. »

Alette se tut. Comme elle, prononçait ces derniers mots, une douce émotion faisait trembler sa voix. Les larmes de Fru Astrid coulèrent, ses mains se joignirent convulsivement tandis qu'elle s'écria : a Oh ! si je pouvais regarder la mort ainsi ! sentir ainsi en mourant ! « Elle attira Alette à elle avec une sorte de passion, l'embrassa, puis pleura tranquillement en s'appuyant sur son épaule. Harold aussi était ému ; mais il semblait retenir ses sensations. Il regardait le groupe qui était devant lui avec un tendre intérêt ; ses yeux étaient remplis de douces larmes.

Sans qu'on l'observât, Suzanna quitta la chambre ; elle sentait une blessure dans son cœur, un serpent sifflait dans son sein : attirée par un tourment inquiet et sans nom, elle se précipita en plein air, et sachant à peine ce qu'elle faisait, elle se rendit par le petit sentier sur la montagne, d'où, bien souvent, dans des moments plus calmes, elle avait tant admiré la beauté du paysage.

Pendant la conversation qu'elle venait d'entendre, de grandes et de belles scènes s'étaient fait voir à elle ; elle se sentit bien insignifiante, bien pauvre par rapport à elles. Ah ! jamais elle ne pourrait parler ainsi du grand, du beau ; elle sentait si chaudement, et cependant son enthousiasme ne réchaufferait jamais un autre cœur..... L'heureuse Alette obtenait sans peine, peut-être sans les avoir désirées, une préférence, des louanges pour lesquelles Suzanna eût donné sa vie. L'esprit de Barbara s'éleva en elle ; et elle s'écria en je tant vers le ciel un regard de reproche : Ne serais-je toute ma vie qu'une pauvre servante méprisée ? »

Avec bonté, mais tristement, le Ciel regarda la jeune fille ; de grosses gouttes de pluie tombèrent sur son front. Tout, autour d'elle, dans la nature était silencieux, comme pour partager son chagrin.

Cette tristesse si calme semblait à Suzanna comme le coup d'œil de douce réprimande d'une tendre mère.

Elle descendit dans son cœur et fut effrayée d'y rencontrer de l'orgueil, — de l'envie. — Elle se fit horreur à elle-même, — et regardant la rivière

qui coulait limpide au-dessous d'elle : — « Oh ! puissé-je plonger profondément, si profondément dans ces eaux si pures, que mon âme en sortît rafraîchie et purifiée ! »

Ce souhait seul avait fait l'effet de l'eau vivifiante sur l'âme de Suzanna ; elle se sentit légère, et de consolantes pensées s'élevèrent dans son cœur. « Une pauvre servante, » répéta-t-elle, « et pourquoi serait-ce un sort si méprisé ? » Le tout-puissant n'a-t-il pas servi sur la terre, — servi tous les hommes, — servi les plus petits, — oui, même moi ? » Et son esprit devint plus calme, et ses impressions s'épurèrent. « Que je sois donc une servante ! je ne désirerais pas d'autre louange. La beauté et les dons du génie ne m'ont pas été départis ; — mais je puis toujours aimer et servir. Je veux le faire de tout mon cœur et de toutes mes forces ; et quoique les hommes puissent me mépriser, Dieu n'abandonnera pas l'humble, la fidèle servante. »

Comme Suzanna tournait sur le sol ses yeux mouillés de larmes, ses regards tombèrent sur un petit brin de mousse, l'un de ces enfants négligés de la *nature*, qui, tranquillement et sans qu'on y prenne garde, traversent paisiblement leur vie obscure. Sur cette petite plante, d'un vert très-vif, des gouttes de pluie brillaient au soleil qui venait de sortir d'un nuage.

Suzanna regarda la mousse, et il lui sembla qu'elle lui disait : Vois, je parais bien insignifiante, et cependant la rosée du ciel et les rayons du soleil descendent sur moi, comme sur les roses et les lilas du jardin. Suzanna comprit ce langage de la petite plante reconnaissante et calme ; elle répéta plusieurs fois en elle-même avec une joie tranquille : « Une humble, une fidèle, servante ! »

Quand la jeune Suédoise retourna à la mai* son, elle trouva l'œfwerstinna malade. Fru Astrid avait éprouvé de trop vives émotions, et on avait raison de craindre le retour de ses spasmes.

Suzanna pria instamment sa maîtresse de lui permettre de passer la nuit près de son lit ; et ses instances obtinrent enfin le consentement désiré.

L'œfwerstinna se coucha, — Suzanna s'assit près de la fenêtre sur un petit tabouret, enfoncée dans ses pensées et travaillant à son tricot. La fenêtre étant restée ouverte tout le jour, beaucoup de cousins étaient entrés dans la chambre ; Fru Astrid en était fort incommodée et se plaignait qu'ils l'empêchaient de s'endormir.

Suzanna découvrit aussitôt ses blanches épaules, ses bras et son cou, et tous les cousins se jetèrent sur elle en bourdonnant, renonçant à tourmenter la pauvre dame. Suzanna s'assit tranquillement, laissant les insectes se

réjouir à ses dépens ; elle trouvait même à sentir leurs morsures une sorte de plaisir que peu de gens concevront sans doute.

XIV. — Espoir et Crainte.

La vraie délicatesse se découvre plus pleinement dans les petites choses ; et ce que nous appelons des bagatelles ne sont pas toujours sans importance.

J.-E. LONS.

Il en est de nos fautes comme de certaines plantes ; quand une fois la racine est prise, il est presque impossible de l'extirper, et rien n'est plus pénible pour le fermier. Tandis qu'il regarde celles qu'il vient de sarcler gisant encore près de lui, il voit de nouvelles herbes surgir du sol, lui annonçant que d'autres racines sont encore ensevelies dans la terre. Alors peut-il bien, impatient, s'éloigner de ce sol décourageant, quand ce sol est le *chez moi* ?

Le seul plaisir qui nous reste, c'est souvent de nous éloigner de nous-mêmes aussi vite et aussi loin qu'il nous est possible.

Suzanna éprouvait parfois ce sentiment ; mais chaque jour elle travaillait à réprimer les émotions mauvaises qui s'élevaient en elle ; et les pensées et les résolutions de ce soir-là s'étaient cette fois trop bien gravées dans son cœur pour la quitter facilement. Emportant avec elle ces mots : « Une humble, une fidèle servante, » elle traversait les dangers et les écueils du jour. Ses manières devinrent plus calmes ; tranquillement elle s'abstint de prendre part aux conversations qui n'étaient pas à sa portée ; elle tâchait de renoncer au désir d'attirer les regards et l'attention des autres ; elle s'efforçait de pourvoir au plaisir et au bien-être, de tous ; de remplir leurs souhaits, et, s'il était possible, même de les prévenir. Cette active bonté produisait son effet sur le bonheur journalier de sa vie. Un cœur aimant sait donner de l'animation aux choses mortes et insensibles ; mais bien dure est la vie laborieuse et occupée du ; soin des autres, quand aucune douce liaison, quand aucun rayon de soleil ne vient égayer le jour du travail.

Au commencement, d'août Harold quitta les habitants de Semb. Il devait revenir dans une quinzaine de jours avec Alf Lexaw, le fiancé d'Alette. Pendant son absence, Alette devait aller visiter un de ses oncles an

Hallingdale ; mais pour se rendre au désir de Fru Astrid, elle-resta près d'elle une semaine de plus. Pendant ce temps, Alette et Suzanna se rapprochèrent davantage, car Alette involontairement se sentait touchée des bons offices que Suzanna lui rendait avec tant de persévérance, avec une si touchante simplicité. Elle découvrit aussi en elle un cœur si ouvert et si affectueux, qu'elle ne put s'empêcher de lui faire partager les divers sentiments qui remplissent le cœur d'une heureuse fiancée. Heureuse Alette ! oui, Alette l'était en effet, car depuis longtemps elle aimait bien tendrement Alf Lexaw, et dans peu de temps elle devait lui être, unie pour toujours. Et cependant un nuage de tristesse passait souvent sur ses beaux traits, quand elle parlait de ce mariage et de son voyage en Nordland. Suzanna lui en demandait quelquefois la cause, mais toujours elle éludait la question en souriant. Un soir pourtant, en causant plus confidentiellement que de coutume, Alette dit : « Il est bien étrange de se préparer à un mariage avec la persuasion qu'on ne survivra pas longtemps à ce moment. Mon habitation en Nordland causera ma mort, j'en suis sûre. Non, n'ayez pas l'air si émue ! Cette perspective n'a rien de bien effrayant : Depuis longtemps je sens que je suis destinée à une mort prématurée ; par conséquent j'ai eu le temps de me familiariser avec cette pensée. »

— « Ah ! » s'écria Suzanna, « les heureux, — ceux qui aiment et qui sont aimés, — ne devraient jamais mourir ! Mais depuis quand avez-vous conçu cette étrange prévision ? »

— « Je n'en sais rien moi-même, » reprit Alette, « mais elle m'a poursuivie depuis ma plus tendre jeunesse. Ma mère était née sous le beau ciel de la Provence, elle a passé la plus grande partie de sa jeunesse sur cette belle terre du soleil. Par amour pour mon père, elle regarda notre Norwège comme sa terre paternelle, et là elle passa le reste de ses jours. Mais elle ne put jamais s'habituer à ce rigoureux climat ; en secret, elle désirait son chaud pays, et dans ce désir elle mourut. J'ai hérité de ses sentiments ; et quoique jamais je n'aie vu ces bosquets d'orangers, ce beau ciel si chaud, je l'aime depuis mon enfance. J'ai hérité aussi de la sensibilité au froid dont ma mère a souffert. J'ai la poitrine fort délicate. Le long, le sombre hiver du Nord, une résidence au bord de la mer, dans un climat bien plus froid que celui auquel je suis accoutumée, les ouragans, les tempêtes, ah ! je ne pourrai les supporter longtemps. Mais, Suzanna, promettez-moi bien que vous ne prononcerez jamais devant Harold ou Lexaw un seul mot de ce que je viens de vous confier. »

— « Mais s'ils le savent, » dit Suzanna, « vous n'irez certainement pas là : votre mari, dans sa sollicitude pour votre santé, cherchera un climat plus doux. »

— « Et il s'y sentira un étranger, et il mourra du désir de revoir sa Nordland bien aimée ! Non, non, Suzanna, je connais son amour pour son pays, et je sais que ce climat glacial, que ; je redoute tant, est sa vie, sa santé. Alf est de cœur et d'âme un Nordlandais. Il s'est identifié avec la terre que ses pères ont habitée, et le but constant de ses efforts, le plus cher projet de son cœur, c'est d'élever le caractère de ce peuple, d'accroître sa prospérité. Non, non, pour moi il ne sera pas enlevé au foyer de ses pères, au champ de ses nobles travaux. Puissé-je plutôt, s'il en doit être ainsi, trouver dans sa Nordland une tombe prochaine !

A la demande de Suzanna, Alette lui raconta plusieurs particularités qui regardaient cette terre, qu'elle trouvait si terrible, et ceci nous conduit avec eux à en dire quelques mots.

XV. — Un regard sur la Nordland.

Tout est ici froid et dur

BLOMB.

L'esprit de Dieu repose encore sur
la Nordland.

Pendant plusieurs mois, les habitants de la Nordland sont privés de la lumière du soleil ; la difficulté et les dangers des routes leur défendent alors tout rapport avec le monde plus méridional. L'esprit du pôle nord règne sévèrement sur cette région, et si dans les tranquilles nuits d'août il répand son haleine sur des parties plus sud de la Norwége, alors son affreuse figure de colère lance d'effrayants regards sur la foule des hommes méchants, que la perversité de leur cœur ne *cuirasse* pas contre ses terreurs. La mer se brise sur ces côtes contre des palissades de rochers, autour desquelles les oiseaux polaires fourmillent en poussant des cris rauques et moqueurs. Les tempêtes et les épais brouillards se succèdent. Les rochers du rivage *revêtent* d'étranges formes. Là ils s'élèvent comme des tours, là ce sont des animaux, là ils représentent des hommes gigantesques. Il n'est pas surprenant que la superstition du peuple ait vu dans ces apparences des monstres et des géants transformés en pierre, ou que nos ancêtres aient placé leur Jotunheim² dans cette contrée sauvage et désolée.

Jusqu'à ce jour encore ; quelques sombres restes de ces croyances populaires règnent dans ces contrées. *Ces restes sont gelés* dans l'esprit des hommes et pétrifiés dans les formes effrayantes qui les ont enfantés. En vain la lumière de l'Évangile a-t-elle cherché à dissiper les ténèbres des vieux siècles. L'ancienne nuit exerce encore son empire. En vain la croix sainte s'élève-t-elle sur chaque rocher. La croyance aux sorcelleries et aux maléfices est universelle parmi le peuple. Les vieux sorciers s'assoient pleins de malice, dans sa caverne, et soufflent les orages qui doivent engloutir les marins ; et le farouche Stallo, grand fantôme habillé de blanc, un bâton dans la main, erre à travers les lieux sauvages, et provoque le voyageur isolé à combattre pour la vie et la mort.

Le long de la côte, parmi les rochers, et sur les cent îles qui bordent le rivage, vit une race de pêcheurs qui *écument* la mer, en rivalité avec la mouette. Le jour, la nuit, l'été, l'hiver, leurs bateaux glissent sur les vagues ; à travers les orages furieux, sur les récifs écumants, ils glissent sans crainte avec leurs voiles éclatantes, pour enlever à la mer des trésors de harengs argentés. Plusieurs de ces marins aventureux sont chaque année engloutis par les vagues ; cependant le plus grand nombre combat les éléments et sait en triompher. Dans ces luttes constantes, une grande puissance est déployée ; plusieurs morts héroïques s'y sont accomplies. Le peuple s'est enhardi contre toute crainte, contre tout danger ; il ne craint pas la mort, mais aussi il s'est endurci contre les charmes les plus doux de l'existence.

Sur les frontières de la Nordland et de la Finlande se trouve la ville de Tromsø, l'orgueil du Nord. » C'était là qu'Alette devait vivre ; c'était là que l'amour lui préparait une demeure chaude et paisible ; c'était l'amour, comme elle venait de le dire à Suzanna, qui la contraignait à habiter le Nord. Elle confia alors à sa compagne ce qui l'attirait avec une si douce et si puissante attraction, et Suzanna comprit Alette, quand elle lui eut lu la lettre suivante :

Tromsø, mai, 28 du mois de.....

Que n'êtes-vous ici, mon Alette ! je vous cherche à tout moment, tandis que je prépare votre demeure, Continuellement je vous appelle : « comment trouvez-vous cela, Alette ? » Ah ! ma bien-aimée, que n'êtes-vous ici en ce moment ! vous seriez enchantée de cette terre « des ours et de la glace, » à la pensée desquels vous frémissez intérieurement. Le pays n'est pas ici triste : et sauvage, comme en Hélgoland. Les rivages rocheux de notre île sont couronnés de bois, et les vagues de la mer se jouent autour d'elle dans des golfes et dans des ports tranquilles. Notre ville, bien bâtie, est assise gaîment au sud de l'île, séparée du continent seulement par un petit bras de mer. Ma maison est située sur le chemin de la baie qui règne le long d'un port large et commode. En ce moment, vingt bateaux sont à l'ancre et les pavillons des diverses nations flottent au vent. Là sont les anglais, les hollandais et par-dessus tout les russes, qui viennent sur nos côtes pour échanger leurs blés et leurs pelleteries contre nos poissons et nos ébredons. Outre ceux-ci, les natifs, des terres plus au sud nous apportent plusieurs

articles de luxe et de mode qui sont avidement achetés par les habitants de Kola, et des pays qui bordent la mer Blanche. Vive le commerce ! mon âme se répand en pensant à son pouvoir plein de vie ! Qu'est-ce que le commerce n'a pas fait depuis le commencement du monde pour l'embellissement de la vie, pour l'amitié, entre les terres et les peuples différents, pour améliorer, pour policer les mœurs ? J'ai toujours été heureux de penser que Solon, le législateur le plus sage et le meilleur de l'antiquité, était un marchand. « Son âme avait été formée, » dit l'un de ses biographes, « par le commerce, par la sagesse et par la musique. » Vive le commerce ! qu'est-ce qui n'a pas vie avec lui ? qu'est-ce, en vérité, qu'il y a de plus beau, de plus doux dans la vie, si ce n'est le commerce ? Échange pour échange, don pour don, en amour, en amitié, dans le cercle étroit de la famille. Où je vois la prospérité et le bonheur, là je vois le commerce.

« Vous ne devez pas croire, Alette, que notre dévouement aux affaires nous fasse négliger les choses les plus gracieuses et les plus nobles. Parmi les milliers de gens qui composent la population de cette ville, nous pouvons

choisir un cercle intime très-agréable. Nous avons un théâtre, cette aimable jouissance de la vie civilisée. J'étais hier à un bal où l'on a dansé jusqu'au matin. La bonne musique, les toilettes de bon goût, les grâces charmantes des danseuses, et par-dessus tout la gaieté bien élevée et pleine de cœur qui y régnaient, tout cela étonna plusieurs étrangers qui s'y trouvaient et qui se demandaient si réellement ils étaient sous le 70^e degré de latitude.

Mais l'hiver ! » je vous entends dire : « l'été peut se passer assez bien, mais le long, le sombre hiver ? »

Eh bien ! l'hiver aussi se passe heureusement, mon Alette, quand on vit en s'aimant et que l'on a une habitation bien chaude. Vous en souvenez-vous ? l'été dernier nous lisions ensemble, à Christiensand, dans la gazette du matin, cet extrait de la gazette de Tromsø ? « Nous avons des orages de neige pendant plusieurs jours, et dans ce moment on laboure la neige pour ouvrir un passage jusqu'aux églises. L'ombre et l'immutabilité de la mort semblent s'étendre sur les prés et dans la vallée ; un petit nombre de vaches errent, comme des fantômes, dans les sentiers couverts de neige, afin d'arracher quelque peu de nourriture aux branches des arbres qui ne sont pas engloutis sous la neige. Cette description de l'hiver me plaisait ; mais vous, en fermant les yeux, vous avez caché votre suave figure sur ma poitrine. Oh ! mon Alette, il en sera ainsi à l'avenir, quand la terreur du

froid et de l'obscurité te saisiront. Sur ma poitrine, en écoutant les battements de mon cœur et mes paroles d'amour, tu oublieras ces tristes et sombres images des tempêtes..... Ferme tes yeux, dors ma bien-aimée, tandis que je veille sur toi ; Un jour tu trouveras que le pouvoir de la nuit et de l'hiver : est bien peu redoutable. L'amour, ce foyer de l'âme, sait fondre les neiges des climats les plus glacés.

Tandis que j'écris, j'entends une musique qui me cause à la fois une impression triste et agréable. Quelques Russes chantent en passant devant Tromsø, dans le silence du soir. Ils chantent ensemble avec une harmonie parfaite. La musique, quoique du ton mineur, n'est pas triste. Ils glissent dans l'ombre du rivage ; à chaque coup l'eau jaillit et une pluie de feu s'échappe de leurs avirons.

« Mon cœur tressaille ! je regarde la mer si belle ; j'écoute les chants harmonieux, et plein de plaisir et de tristesse, j'étends les bras vers toi, Alette, mon Alette. »

— « Oh ! » s'écria Suzanna, « que cet homme vous aime et combien vous devez l'aimer aussi ! Oh ! sûrement vous vivrez longtemps pour être heureux ensemble ! »

— « Si ce n'est pas pour longtemps, ce sera du moins pour quelque temps. Oui, j'espère vivre assez pour le rendre heureux, pour le remercier de son amour, et alors... »

Alette s'arrêta, cueillit un beau lis d'eau qui croissait dans la rivière au bord de laquelle elle était assise ; elle le montra à Suzanna en continuant avec un sourire pensif :

Les fleurs d'espoir et d'amour que nous cueillons ici,
Brilleront encore pour nous dans la maison de Dieu ;
Sur notre bière, elles ne, brilleront pas de leur dernier [éclat ;
Elles ne demeureront pas blanchies sur notre froide [tombe.

XVI. — Le Retour.

Se rencontrer, se quitter, — se
rencontrer encore et puis se dire
adieu ; voilà la vie.

BJERREGARD.

Alette, pour remplir la promesse qu'elle avait faite à son oncle, partit pour Hallirigdale ; mais elle revint peu de temps après avec Harold et Alf Lexaw. Maintenant elle ne devait plus faire à Semb qu'un très-court séjour, puis elle se rendrait avec la famille de son oncle et son futur mari à Trondhjem, où se devait célébrer son mariage, dans la maison d'une riche tante. Harold l'y accompagnerait.

Alf Lexaw était un homme d'un âge moyen ; il avait des manières ouvertes et agréables.

Sa figure était petite et marquée de petite vérole ; malgré cela elle était belle et pleine d'esprit et de cœur. C'était un de ces hommes que l'on aime un peu et en qui l'on a confiance à la première vue. Suzanna prenait un grand plaisir à voir les tendres et confidentiels entretiens des deux fiancés.

Elle-même se trouvait plus heureuse, car Harold recherchait comme auparavant la société de Suzanna.

Alette était sensible, agréable et fort bien élevée ; mais elle aimait à être écoutée. Harold aussi, en vérité, et certes il était impossible d'avoir un meilleur auditeur que Suzanna.

Leurs querelles étaient finies. Il y avait pour retenir Harold près de Suzanna un plus puissant attrait que celui de la dispute. Il remarquait un grand changement dans ses manières ; elles étaient plus calmes et en même temps plus douces qu'autrefois. En outre, Suzanna était toujours si bonne, si attentive à tout ce qui pouvait faire plaisir aux autres. Harold voyait avec quelle sollicitude ses pensées suivaient Fru Astrid, qui, maintenant, à l'approche de l'automne, semblait retomber dans la tristesse et le silence dont elle était un peu sortie. Excepté au moment du dîner, l'œfwerstinna quittait alors très-rarement sa chambre.

Harold souhaitait que sa sœur et son beau-frère, avant leur départ, fussent témoins des jeux et des danses en usage dans la vallée. Il leur parla d'une fête rurale à laquelle il les invita, ainsi que Suzanna, et où nous allons les suivre.

XVII. — Hallinger.

Cette musique originale, remuante,
sauvage, voilà notre poésie
nationale ¹⁰

Par un beau soir de septembre, deux jeunes paysannes, en costume de fête, traversèrent le petit bois d'Heimdale et s'approchèrent d'une pelouse verte entourée d'arbres. Une foule de gens en costume de paysan étaient rassemblés dans cet endroit, car là se trouvait le lieu de la danse. Une des jeunes filles dit à l'autre : « Réellement, Suzanna, ce costume vous va à merveille. Vos beaux cheveux brillants tressés avec ces rubans rouges semblent plus brillants que jamais. Je ne crois pas que cet habit m'aille la moitié aussi bien. »

— « Parce que vous avez l'air d'une princesse déguisée, et moi d'une véritable paysanne !

— Suzanna, je crois que vous voulez me flatter. Voyons si Harold et Alf nous reconnaîtront dans notre déguisement de Tellemark ¹¹ ! »

Elles n'eurent pas longtemps de doute à cet égard, car deux jeunes paysans dans le costume d'Hallingdale vinrent à elles en dansant et en chantant de concert avec les autres.

Je suis le fils de Gulleig Bœ,
Un joyeux, un honnête garçon,
Et je vous choisis pour mes amours,
Si vous ne dites pas non.

Suzanna reconnut Harold dans le jeune homme qui chantait ainsi et qui ; lui prit la main pour la conduire à la danse. Alette dansait avec Alf, qui soutint son rôle de paysan d'Hallinger admirablement. Suzanna n'avait jamais été si bien et si heureuse ; jamais elle n'avait éprouvé de plaisir aussi vif. La soirée, qui était magnifique, les sons de la musique, l'animation de la danse, les regards d'Harold si pleins de bonté ; les figures joyeuses qu'elle voyait autour d'elle, — non, jamais avant ce moment elle n'avait été

aussi heureuse. Tous les spectateurs semblaient inspirés de cette même joie. Comme ils tournaient dans cette danse animée, les pièces de monnaie tombaient abondantes sur le petit violon. L'instrument était dans les mains d'un vieillard d'un extérieur expressif et qui s'en servait avec une verve des plus entraînantes.

Après la première danse, on se reposa un peu, on mangea pommes, on but de la bière d'Hardanger dans des brocs d'argent ; puis on se rendit à la réclamation de tous, qui appelaient Harold et un autre jeune homme remarquable aussi par sa force et son agilité pour danser la danse d'Hallinger. Ils ne se firent pas prier longtemps et se placèrent au milieu du cercle..

Le musicien fit résonner son instrument, et la tête penchée sur sa poitrine, il commença à jouer avec vie et expression, l'une des compositions les meilleures et que l'on peut appeler inspirée par, le génie du sauvage Maliserkund. Peut-être cette musique a-t-elle été composée à l'armée, sous le ciel du bivouac, en esclavage, ou au milieu *de farouches* brigands.

Les deux jeunes gens obtinrent les suffrages enthousiastes de tous les spectateurs ; mais la plus grande admiration fut pour Harold, dont l'agilité excita plus d'une fois l'étonnement universel.

Il n'y a pas de danse qui rende mieux que celle d'Hallinger l'esprit du peuple qui l'a inventée ; elle commence par une sorte de promenade traînante, lourde, terre à terre, accompagnée de mouvements de jambes et de bras, où se manifeste avec indolence une grande vigueur. Dans ces mouvements, il y a quelque chose de pesant et d'inculte, comme une espèce de rêve. Mais la danse s'éveille et devient animée ; alors les danseurs se redressent et déploient de grandes forces dans lesquelles la puissance et l'agilité semblent livrer combat à l'indolence et à la lourdeur et finissent par en triompher. Celui qui tout à l'heure appuyait si pesamment sur le sol, maintenant Voltige dans l'air comme s'il avait des ailes. Puis la danse reprend sa première tranquillité, son premier caractère, et les danseurs finissant comme ils ont commencé, s'arrêtent immobiles. Quand Alf et Harold furent arrivés à la dernière mesure, les applaudissements redoublèrent, et tous s'unirent pour danser la polska. Harold se dirigeant vers Suzanna, la pria d'être sa partner dans cette nouvelle danse ; Suzanna accepta volontiers l'invitation d'Harold. La polska aussi est très-caractéristique. Elle exprime la plus grande joie des Nordlandais ; ce sont les folies des Bersaerker.¹²

S'appuyant sur le bras de sa danseuse, le danseur s'élance en l'air, puis la saisit dans ses bras et tourne avec elle en décrivant des cercles sauvages ; bientôt ils se séparent, puis ils se réunissent et tournent encore. La mesure est exacte, hardie et pleine de vie, c'est une danse enivrante dans laquelle tout soin, tout chagrin, tout fardeau de l'existence est mis de côté.

C'est l'effet que produisait la polska sur Harold et Suzanna ; ils tournaient et tournaient sans cesse comme dans un cercle magique, et cependant ils ne sentaient aucun étourdissement. La musique d'Hallinger, sauvage et mélancolique, plongeait leur âme dans des profondeurs mystérieuses telles que celles que les poètes attribuent aux cavernes des montagnes, aux grottes des forêts. Ces sons tristes et entraînants descendaient bien profondément dans l'âme de Suzanna, et Harold semblait aussi sous l'influence de leur magie. Quittant le mouvement brusque de la danse, ils tour fièrent doucement dans les bras l'un de l'autre. « Oh ! ainsi pour la vie ! » murmura Harold, presque involontairement, comme il fixait ses yeux sur les yeux humides de Suzanna « Oh ! ainsi pour la vie, » répondit le cœur de Suzanna. A ce moment elle fut saisie d'un tremblement violent, qui l'obligea à quitter la danse.

Elle s'assit ; la terre semblait tourner autour d'elle. Quand elle eut bu un verre d'eau qu'Harold lui apporta, elle put répondre aux questions pleines de bonté et d'inquiétude qu'il lui adressa sur sa santé, Suzanna attribua son indisposition à la violence de la danse, et assura qu'elle ne s'en ressentait plus. Dans cet instant, les yeux de Suzanna rencontrèrent ceux d'Alette, qui, assise à une petite distance, semblait les examiner avec une expression qui parut à la suédoise sérieuse et mécontente. Suzanna se sentit blessée, et quand Alette vint près d'elle et lui demanda froidement comment elle se trouvait, Suzanna lui fit une réponse froide aussi et très-laconique

Le soleil commençait à tomber et la soirée devenait fraîche. Les danseurs furent invités par Harold à entrer dans une grande hutte qui avait été décorée de branches et de fleurs. A la requête d'Harold, une jeune fille, s'accompagnant sur le langoleik¹³, chanta, d'une voix claire, les chants d'Hallingdale : « *La vie d'une bergère.* » Cette poésie décrit, en traits naïfs et pleins de vérité, la vie d'une pastourelle qui l'été garde et fait paître son troupeau, heureuse et libre de tout soin, quoique presque séparée du reste du monde ; nous disons presque séparée, car on entend Havar, le chévrier, souffler dans sa corne, et bientôt après il vient sur les rochers et s'assied près de la bergère.

Et le jeune homme, pinçant les ferres,
Tire de sa flute des sons si doux !

Le soir vient et à ce moment : « mes chères créatures » que je vous appelle toutes par votre nom,

Venez Laïkera, Gullitjerne, la belle,
Venez Dakkerase, ma chérie,
Venez Bjalka, Quitteline.

Et les vaches et les moutons suivent sa voix bien connue et s'assemblent près de la petite hutte, bêlant, mugissant et gambadant. Maintenant elle va les traire, et la bergère chantera :

Quand mes jattes seront pleines,
Alors je me coucherai et je m'endormirai
Jusqu'à ce que le jour luise sur la montagne.

Après les chants, la danse recommença avec une gaieté nouvelle. Un crampon de fer fut enfoncé dans la muraille, et le danseur qui, dans le tourbillon de la danse, réussissait à l'abattre avec le talon de son soulier, celui-là devait être le vainqueur. Suzanna s'assit sur un banc pour observer les sauts burlesques des compétiteurs. Une branche d'arbre se trouvait entre le banc et la fenêtre, et l'empêchait d'apercevoir deux personnes qui causaient avec une certaine chaleur ; mais elle prêta l'oreille comme involontairement quand elle entendit la voix d'Alette qui disait :

— Suzanna est certainement une bonne fille et je lui suis fort attachée ; mais cependant, Harold, je serais peinée que vous vous intéressassiez sérieusement à elle.

— « Et pourquoi ? » demanda Harold.

— Parce que je ne trouve pas qu'elle soit la femme qui vous convient ; elle a un caractère violent, déraisonnable.

— Mais elle le perdra, Alette. Un grand changement s'est déjà fait en elle. Je n'ai aucune crainte pour son caractère, j'y aurai bientôt porté remède.

— De plus grands magiciens que vous, mon frère, se sont trompés dans une semblable pensée. En outre, elle est trop ignorante et manque trop de formes pour être la compagne de votre vie ; elle ne pourrait pas entrer dans la société dont un jour vous devez faire partie. Cher Harold, écoutez-moi ; ne vous hâtez pas. Vous avez songé longtemps à voyager dans d'autres pays pour étendre vos connaissances en agriculture ; exécutez maintenant ce projet, exécutez-le avant de vous lier pour la vie.

— Je crois que vous avez raison, Alette, et je suivrai votre avis ; mais.....

— De plus, vous avez tout le temps de songer au mariage. Vous êtes jeune, regardez autour de vous avant d'arrêter votre choix. Vous pouvez aisément, si vous voulez, faire un mariage avantageux à tous égards. Suzanna est pauvre, et vous n'êtes pas assez riche pour l'épouser. »

Suzanna ne voulut pas entendre la suite de cette conversation, et en vérité elle en avait bien assez appris. Le chagrin, l'orgueil blessé, lui firent monter le rouge au visage. Le coup avait été si rude, qu'elle se sentit comme suffoquée. Elle se leva à la hâte, pria quelqu'un de dire à Alette et à Harold qu'un violent mal de tête l'avait obligée à quitter la danse ; ensuite elle se glissa dans le petit sentier qui conduisait à Semb. La soirée fut magnifique mais Suzanna était aveugle pour sa splendeur. Elle ne vit pas le scintillement des étoiles réfléchi dans le calice des narcisses, dont la corolle était remplie d'une eau limpide comme du cristal ; elle n'entendit non plus ni le murmure des ruisseaux, ni les chants de la grive. Jamais Sanna et Barbara ne s'étaient livrés dans son cœur un si terrible combat : — « Ils me méprisent ! » criait Barbara, « ils me repoussent loin d'eux, ils me foulent sous leurs pieds ! Ils me trouvent indigne de les approcher, ces gens orgueilleux et sans cœur ! Mais ont-ils le droit de tant s'élever au-dessus de moi, parce que je n'ai pas comme eux des manières polies, parce que je ne sais pas tout ce qu'ils savent, parce que je suis pauvre ? Mais de quel droit me méprisent-ils ? ne puis-je pas gagner mon pain ? ne puis-je pas me diriger moi-même dans le monde aussi bien qu'une autre ? S'ils sont orgueilleux, je le serai plus qu'eux encore ; je ne m'humilierai pas devant eux. Une personne n'en vaut-elle pas une autre ? »

— « Ah ! » répondit alors Sanna, et des pleurs coulèrent de ses yeux, « une personne n'en vaut pas une autre. L'éducation et le savoir établissent entre les hommes une différence réelle. Un homme peut souffrir d'avoir à rougir de l'ignorance de sa femme, et je ne dois pas m'attendre à ce qu'on veuille faire l'éducation d'une femme de mon âge. Harold ne peut pas voir

dans mon cœur ; il ne peut pas savoir combien je serais heureuse d'apprendre. Lui à l'affection duquel je croyais, lui que j'aimais tant et à qui je ferais si volontiers, le sacrifice de ma vie ! Avec quelle froideur il a parlé de moi ! — Et tout à l'heure si chaudement ! — Harold, pourquoi dédaignez-vous mon cœur ? pourquoi vous occupez-vous si peu de ce qu'il souffre ? Mais, et ici Barbara revint encore : « Vous pensez seulement à vous, vous êtes égoïste comme tout votre sexe. — Et il paraissait si sûr de moi ! Il ne se demandait même pas si j'accepterais l'offre de sa main ; — pas seulement si je l'accueillerais avec plaisir ! — Qu'il essaie ; il verra qu'une pauvre fille, sans amis, sans parents, seule dans le monde, peut encore rejeter l'homme qui veut bien descendre jusqu'à elle. Comme, il vous plaira, mademoiselle Alette, Suzanna, pauvre et méprisée, a trop d'orgueil pour s'imposer à votre orgueilleuse famille ; elle s'estime trop pour cela. »

En disant ces mots, Suzanna était vivement émue par la colère ; et elle était très-malheureuse.

Elle venait d'arriver à Semb, Un rayon de lumière sortait des fenêtres de la chambre à coucher de I'œfwerstinna. En y jetant un regard, Suzanna recula d'étonnement. Elle aperçut Fru Astrid ; mais ce n'était plus dette triste dame qu'elle servait depuis longtemps. Les mains jointes sur sa poitrine, I'œfwerstinna regardait les brillantes étoiles du ciel avec des yeux pleins de reconnaissance ; cependant, son expression était si sauvage et si bouleversée, que Suzanna se décida à la rejoindre immédiatement.

Quand la jeune fille entra, Fru Astrid tenait une lettre dans sa main ; elle se tourna vivement vers elle, et lui dit avidement et avec une sorte de joie et d'exaltation :

« A Bergen, à Bergen, Suzanna ; demain j'irai à Bergen. Préparez tout pour mon départ ; préparez tout aussi promptement que vous le pourrez. »

Suzanna était confondue. « A Bergen, » s'écria-t-elle, « et la route est si difficile, si dangereuse dans cette saison ! »

« Dût la mort me surprendre en route, je partirai pour Bergen, » lui répondit Fru Astrid avec une énergique impatience. « Mais je n'exige pas que vous m'accompagniez. Vous pouvez rester ici. »

« Oh ! mon Dieu, » cria Suzanna, « je ne parle pas pour moi-même. Si je pouvais mourir pour vous sauver d'un danger, d'une peine, Dieu sait que je le ferais avec plaisir. Laissez-moi aller avec vous à Bergen ! »

« J'ai été bien malheureuse, Suzanna, » dit Fru Astrid, sans faire attention au dévouement enthousiaste de sa fidèle suivante ; « la vie m'a été un fardeau. J'ai mis en question la justice de la Providence ; j'ai douté que nos destinées fussent entre les mains d'un père ; mais maintenant, — maintenant, je vois que tout est juste, Mais allez, Suzanna, je veux me calmer, et vous-même vous paraissez avoir besoin de vous reposer : allez, mon enfant. »

« Seulement une question, » dit Suzanna. « Me laisserez-vous vous suivre demain ? Ah ! ne me refusez pas ; je vous suivrai à quelque prix que cela soit, »

« Bien, alors, » dit Fru Astrid ; « je ne dois pas vous dire non. »

Suzanna saisit là main de sa maîtresse et là baisa, et là elle aurait laissé se répandre tout l'amour, toute la peine dont son cœur était rempli, si roëfwerstinna n'eût pas retiré sa main, et avec bonté, mais d'une manière positive, ne l'eût congédiée.

Quand Fru Astrid se retrouva seule, elle tourna ses regards sur la lettre qu'elle avait à la main, Sur l'enveloppé on lisait ces mots :

« A ma femme, après ma mort. »

Là lettre était ainsi conçue :

« Je sens qu'un grand changement va se faire en moi. Ou je vais mourir, ou je perdrai l'esprit.

Que je remercie d'abord ma femme pour la patience angélique qu'elle m'a témoignée pendant toute ma vie ; que je lui dise que c'est à elle que je dois de croire encore à la vertu et à une juste Providence. Je la récompenserai maintenant de la seule manière qui reste en mon pouvoir. Sachez-le, ma femme, cet enfant que vous avez tant aimé, tant pleuré... n'est pas mort. Que votre horreur pour mon action diminue, quand vous saurez que ma sollicitude pour votre bien-être a été la seule cause qui m'ait conduit à la commettre. J'étais ruiné. — La pensée de vous voir déchu de votre brillante position m'était devenue insupportable. — J'ai éloigné le jeune enfant, et j'ai fait croire qu'il était mort. Il n'a souffert aucun mal ; il a..... » Ici suivaient plusieurs lignes inintelligibles, après lesquelles étaient écrits plus clairement : « Je m'égare et ne puis pas dire ce que je veux dire. — Voyez Serjeant Roun, maintenant à Bergen ; il vous donnera... »

Là, la lettre se terminait. Elle, était sans date, le papier eh était vieilli et jauni ; mais Fru Astrid la baisait, en versant des pleurs de joie et de reconnaissance, tandis qu'elle murmurait : « Oh ! quelle récompense ! quelle lumière ! Oh ! merveilleuse, miséricordieuse, bonne Providence ! »

XVIII. — Ansgaardsreja.

Les vaisseaux-spectres viennent et naviguent à travers les orages ; sur leurs ponts planent les vautours aux yeux sanglants ; l'ombre de vastes formes couronne leurs mâts géants ; sur leurs grandes voiles s'abaissent des éclairs livides. — Sonnez, cors sauvages, sonnez du creux des rochers. — L'ombre des héros cherche les rives de Norvège !

Suzanna se retira dans sa tranquille chambre ; mais son esprit n'était pas calme. Un grand trouble l'agitait. Elle devait maintenant rejeter loin d'elle ses vœux et ses espérances les plus chères ; car, presque sans y penser, l'image de Fru Astrid et celle d'Harold s'unissaient dans toutes ses pensées, dans tous les sentiments de son cœur. Dans son amour pour eux, elle s'était flattée de mériter le leur ; par ses services, elle pensait leur devenir indispensable, et maintenant la pauvre fille voyait comme sa présence leur semblait de peu d'importance. Elle rougissait à la pensée de sa triste déception, et se reprochait son infidélité à la petite Hilda. Devant de nouvelles impressions et de nouvelles espérances, ses projets les plus chers avaient pâli. Elle se le reprochait amèrement et s'accusait elle-même de faiblesse et de folie, Elle résolut de quitter Harold et les lieux qu'il habitait.

« Quand j'aurai accompagné Fru Astrid dans ces dangereuses montagnes, » pensait Suzanna, « quand je la verrai heureuse et en sûreté, alors je la quitterai — elle et lui — et ce pays — pour jamais. Je suis entrée pauvre ici : j'en sortirai plus pauvre ; car je laisserai une partie de ma vie sur cette terre étrangère. Mais, avec moi, j'emporterai une conscience pure. Ils ne peuvent pas m'aimer ; mais peut-être, quand je serai partie, se souviendront ils de moi avec estime, peut-être même avec bonté. »

Elle se sentit forte dans la résolution qu'elle avait prise, s'occupa exclusivement des préparatifs du départ, et la nuit se passa dans ces soins. Elle voulait tout remettre en ordre, afin de pouvoir, après le voyage, quitter la maison avec une bonne conscience.

Le voyage cependant ne put pas s'effectuer aussi promptement qu'on l'avait résolu. Il fut nécessaire de se procurer un guide habile, de bons et sûrs chevaux, pour le passage des montagnes. Ceci occupa la plus grande partie du jour suivant. Il devint impossible de partir avant la matinée du lendemain. Harold, fort étonné de cette soudaine résolution, essaya d'empêcher le voyage en parlant des dangers et des difficultés de la route dans cette saison de l'année ; car, depuis le commencement de septembre, on peut s'attendre à des chûtes de neige et à de violents orages. Mais l'œfwerstinna, sans s'expliquer davantage, persista, et Harold promit de tout préparer pour la route, afin qu'elle pût se faire le plus sûrement et le plus vite possible.

Il y a quatre chemins également difficiles qui conduisent d'Hallingdale au diocèse de Bergen. Fru Astrid se décida pour le plus court, qui passait par Hardanger. Néanmoins, on ne pouvait le traverser en moins de deux jours et demi ; Harold, qui connaissait bien ce chemin, et qui, en cas de nécessité, se sentait capable de servir de guide, fit ses préparatifs, afin d'accompagner l'œfwerstinna dans son expédition périlleuse.

Harold aurait bien voulu questionner Suzanna sur la cause de cet étrange voyage ; mais Suzanna était trop occupée dans la maison et au dehors, et, en outre, elle était toujours entourée de Larina Karina et de Petro. D'ailleurs, elle n'était pas fâchée d'avoir une excuse pour s'abstenir du salon, et pour éviter toute conversation avec Harold. De plus, elle conservait un certain ressentiment contre lui et contre Alette.

Parmi les nobles capacités de l'homme est celle de se juger et de se condamner soi-même.

Si nous avons un juste sujet de déplaisir contre quelqu'un, si nous avons éprouvé quelque injure, si nous avons été offensés, par quelque parole ou quelque action, nous descendons en nous-même, et ce recours à notre propre conscience exerce sur nos sensations une influence calmante ; car, tandis que nous ressentons l'injure, peut-être celui qui nous a offensé se repent-il en silence ; peut-être veille-t-il dans les heures calmes de la nuit ; peut-être s'accuse-t-il lui-même avec sévérité ; et plus il est noble, plus ses remords seront grands pour ces fautes qui ne sont pas justiciables de la justice du monde. Il ne peut se pardonner à lui-même, que quand il a pris la résolution de réparer, sa faute, et dans ces heures pénibles, l'espoir d'une juste réparation est sa seule consolation

Ainsi tout sentiment amer se fût évanoui du cœur de Suzanna, si elle eût pu savoir combien Harold était mécontent de lui-même, combien il se blâmait sévèrement pour les mots qui, sans une attention sérieuse, s'étaient échappés de ses lèvres pendant la danse, combien il regrettait et la promesse qu'il avait faite à Alette, et la résolution qu'il avait prise de suivre ses avis

Ce regret augmenta quand il vit aux paupières gonflées de Suzanna qu'elle avait pleuré et qu'il remarque de l'agitation et quelque chose de mortifié dans ses manières, qui ressemblant si peu à son habitude si gaie, si animée. Troublé et inquiet, il se demande ce qui pouvait en être la cause, tandis qu'il la suivait avec des yeux observateurs.

Fru Astrid ne parut pas au dîner ; les autres s'assirent silencieux et mal à l'aise, excepté Lexaw, qui vainement s'efforçait d'inspirer aux convives sa bonne humeur.

Dans l'après-midi, pendant qu'on prenait le café, Suzanna quitta la chambre doucement, afin d'apporter à une paysanne malade quelques remèdes, et des vêtements qu'elle avait faits pour ses enfants. Harold, qui depuis quelque temps observait le baromètre et qui parut deviner son intention, se tourna vivement vers elle, et lui dit comme elle s'approchait de la porte :

« Vous n'allez sûrement pas sortir ? cela n'est pas prudent ; dans quelques moments nous aurons un orage violent. »

« Je n'en suis pas effrayée, » dit Suzanna, et elle s'en fut.

« Mais vous ne connaissez pas nos orages, » cria Harold.. : « Lexaw, venez ici ! voyez là bas ! » et Harold lui montra le baromètre, comme il disait, à moitié haut : « Le vif-argenta baissé de deux degrés dans une demi-heure, — il tombe encore, — nous aurons un tourbillon ! »

Lexaw secoua la tête d'un air pensif, et dit : « Notre voyage, de demain s'annonce mal, mais je pense que vos orages sont des jeux d'enfants, comparés à ceux que nous avons dans nos régions du Nord. » Alf revint vers Alette, qui le regardait d'un air interrogateur et inquiet.

Harold se hâta de rejoindre Suzanna, et il la trouva à la porte, un paquet sous le bras. Se plaçant sur son chemin, il lui dit vivement :

« Vous ne pouvez pas partir ; je vous assure qu'il y a du danger, »

« Quel danger ? » demanda Suzanna brusquement et avec la résolution bien arrêtée d'agir contrairement au vœu d'Harold.

« L'Aasgaardsreja ! » répondit Harold en riant, « et ce n'est pas matière à plaisanterie ; il va venir bientôt balayant tout sur son passage. ; il va vous

emporter, si vous ne rentrez pas. Non, vous n'irez pas maintenant. »

Il la prit par la main pour la reconduire dans la maison.

Suzanna croyait qu'Harold plaisantait comme à son ordinaire, et dans ce moment elle n'était rien moins que disposée à partager sa gaîté. Retirant vivement sa main, elle lui dit en rougissant et avec hauteur : « J'irai, monsieur, j'irai parce que je le veux, et que vous n'avez pas le droit de m'en empêcher. »

Harold la regarda avec surprise et lui répondit :

« Si je n'ai pas le droit de vous empêcher d'y aller, vous n'avez pas le droit de m'empêcher de vous suivre. »

« Je préfère aller seule, » dit Suzanna dédaigneusement, « et je m'en vais. »

« C'est aussi ce que je fais, » reprit Harold sur le même ton, et il la suivit, quoiqu'à une distance de quinze ou vingt pas.

Quand il passa devant la porte de la cuisine, il entra et dit aux gens qui y étaient :

« Prenez garde au feu, éteignez-le aussitôt que le vent s'élèvera, car nous allons avoir un ouragan. » Dans ce moment Alfiero sortit, aboyant, et léchant Suzanna ; il appuya ses pattes sur ses épaules, comme pour l'empêcher d'aller plus loin ; mais voyant ses efforts inutiles, il retourna tristement, la tête basse, et se réfugia dans sa cabane comme dans l'attente de quelque imminent danger.

Le temps était toujours calme, le vent immobile, le ciel clair, rien n'annonçait l'orage approchant, excepté la fumée, qui, quand elle s'élevait des huttes de la vallée, s'abaissait immédiatement, et tournoyant autour des cottages, s'abattait sur la terre.

Suzanna marchait rapidement. Elle entendait toujours les pas d'Harold à une petite distance derrière elle, mais elle ne s'aventura pas à regarder de ce côté. Comme elle levait par hasard les yeux au ciel, elle aperçut un petit nuage blanc qui avait pris la forme d'un dragon et qui s'avavançait rapidement sur la vallée. Bientôt après un bruit semblable à un sifflement se fit entendre. Suzanna regarda du côté, des montagnes et aperçut quelque chose de semblable à une colonne de fumée s'élever en tourbillonnant dans l'air. A ce moment Harold était près d'elle ; il lui dit vivement et avec anxiété. : « Par terre, jetez-vous vite par terre ! »

Suzanna aurait protesté, si, au même instant, elle n'eût été saisie par Harold et ne se fût trouvée immédiatement la face contre la terre. Elle sentit

un violent souffle de vent ; près d'elle se fit une explosion semblable, à la détente d'un pistolet, puis, après un grand craquement suivi d'un bruit semblable à un sourd roulement du tonnerre, tout redevint calme.

Tout à fait épouvantée de ce qui venait d'avoir lieu, Suzanna leva la tête, regarda autour d'elle, et se releva lentement. Un calme parfait régnait partout, pas un brin d'herbe n'était agité. Mais tout près d'elle deux arbres venaient d'être arrachés, et de lourdes pierres déracinées des montagnes avaient été roulées dans la vallée. Elle pensa à l'Aasgaardsreja. Suzanna cherchait. Harold avec inquiétude et ne pouvait le découvrir nulle part. Dans sa terreur, elle l'appela par son nom, et, à sa grande joie, sa voix lui répondit.

Elle l'aperçut à une petite distance, se levant doucement, près d'une haute montagne de rocher ; il était pâle et paraissait souffrir. Dans ses soins pour la sûreté de Suzanna, Harol avait attendu trop longtemps ; à se placer dans l'humble posture dans laquelle-il l'avait mise ; le tourbillon l'avait, saisi et jeté contre l'angle d'un rocher ; il avait reçu là un coup violent sur la clavicule et à l'épaule gauche. Il affirma, cependant à l'inquiète Suzanna que ce n'était rien de grave, et que bientôt, il ne sentirait plus de douleur, et il ajouta en riant :

« Mais n'avais-je pas raison quand je disais que l'Aasgaardsreja n'était pas une plaisanterie ? Et nous ne lui avons pas échappé encore ; dans peu d'instant il passera de nouveau sur nous. A peine entendrons-nous le sifflement de la montagne qu'il faudra nous prosterner ; autrement il nous arriverait malheur. »

A peine Harold avait-il prononcé ces mots, que le signal de la montagne fut entendu, et l'ouragan vint avec la même ; violence que la première fois, et passa aussi vite. Dans peu de moments tout fut encore tranquille.

« Maintenant respirons quelques minutes, » dit Harold, en se levant et en regardant autour de lui. « Mais cherchons un abri qui nous protégé contre la pluie dès pierres. Réfugions nous sous ce rocher avancé, avant que l'ouragan ne soit sur nous. Si je ne me trompe, quelqu'un y a pris place avant nous. »

Deux personnes avaient réellement cherché un refuge sous ce rocher, et Harold eut bientôt reconnu dans le plus âgé des deux étrangers le guide qui devait les conduire à travers le chemin des montagnes. C'était un, homme de bonne mine, portant le costume d'Hallingdale. L'autre était son petit-fils,

jeune garçon de seize ans, qui devait les accompagner dans leur voyage. En se rendant à Semb ils avaient été surpris par l'orage.

Ce fut peut-être un bien pour Harold et pour Suzanna que cette rencontre de deux personnes qui les empêchaient de se trouver seuls ensemble.

De leur lieu de refuge ils avaient une vue entière de toute la vallée, et leur attention fut dirigée sur ce qui s'y passait. Ils s'aperçurent que la fumée avait cessé de s'élever des huttes, ce qui montrait que tous les feux avaient été éteints ; ils virent plusieurs chevaux qui se tenaient immobiles la tête tournée du côté d'où venait l'ouragan. De cette manière ils divisaient le choc du vent et pouvaient soutenir sa violence. Un peu plus loin se passait dans les airs une scène singulière. Des nuages épais se précipitaient de divers points du ciel, et se rencontrant, se livraient un combat acharné. Cela dura longtemps ; mais enfin la colonne conduite par le vent le plus faible dut céder, et elle livra le passage aux conquérants qui s'y précipitèrent en bouillonnant et se répandirent sur toute la surface du ciel.

Maintenant l'orage commençait à perdre de sa violence, et au bout de trois heures il était assez apaisé pour leur permettre de quitter l'abri du rocher et de retourner à leur habitation. Suzanna désirait impatiemment être de retour, tant à cause de Fru Astrid, qu'à cause d'Harold qui souffrait évidemment beaucoup du coup qu'il avait reçu, quoiqu'il voulût cacher sa souffrance par ses manières gaies et riantes.

Non sans danger, mais sans autre accident, ils arrivèrent à Semb, où l'on avait les plus vives inquiétudes à leur sujets. Vers le soir, le vent céda entièrement. De chaudes frictions furent faites sur l'épaule d'Harold, et bientôt il prétendit qu'il ne souffrait plus, et quoique tous essayassent de le dissuader, il persista dans sa résolution d'accompagner l'œfwerstinna dans les montagnes.

La pauvre Suzanna était si désolée de son imprudence et de son obstination, qui avait été cause de l'accident d'Harold ; elle se sentait si reconnaissante des soins qu'il avait pris d'elle, que tout ressentiment contre lui et contre Alette s'était évanoui de son cœur. Elle éprouvait maintenant un désir profond et presque pénible de leur prouver son dévouement. Pour leur faire plaisir, volontiers elle se fût fait couper la main droite.

XIX. — Voyage dans la Montagne.

Reculez, reculez toujours ! fuyez
aussi vite que le vent ! Combien le
ciel s'abaisse sur Fanaranktin.

La petite troupe qui quitta Heimdale le lendemain n'avait pas un aspect très-joyeux ; elle s'avavançait enveloppée dans un épais brouillard qui couvrait la vallée, couronnait les montagnes et empêchait toute espèce de vue à quelque distance. En avant marchait le guide, le vieux paysan d'Hallingdale, dont la haute taille et la figure puissante donnaient un sentiment de sécurité à ceux qui se confiaient à sa conduite. Puis venait l'œfwerstinna, puis Suzanna, puis Harold qui tenait son bras en écharpe. La procession était close par le jeune garçon et par un paysan chargé de conduire les deux chevaux qui portaient les bagages.

Comme ils montaient toujours, l'air devint par degrés plus clair ; les voyageurs, en s'élevant au-dessus des régions des brouillards, aperçurent bientôt le ciel bleu ; le soleil les réjouit de ses rayons et vint éclairer le pays étrange et sauvage dont ils étaient entourés. Sur la jeune âme ouverte de Suzanna, cette scène produisait un effet puissant ; son esprit devint calme et libre ; elle laissait derrière elle tout combat, toute peine, et maintenant il lui semblait qu'une nouvelle lumière allait luire devant ses yeux : Fru Astrid allait être heureuse, et elle, soutenue par une bonne conscience et n'étant plus retenue par un sentiment d'égoïsme, elle obéirait facilement à la voix du devoir, à la volonté de la Providence. Telles étaient ses pensées, tels étaient ses sentiments. Le chemin était escarpé et difficile, mais les chevaux y marchaient sûrement. Au bout de quelques heures ils atteignirent la petite hutte de Saeter, qui se trouve sur les bancs de l'Ustewasser, l'une des mers de Finlande qui baigne le pied de Hallings-Karven. Cette cabane se trouve à l'endroit où finissent les bouleaux, et ses environs sont remarquables par les *scènes* de verdure et de rochers arides qui caractérisent le Nord. Les petites touffes ; d'herbes rases, constamment arrosées par l'eau des neiges des montagnes, étaient d'un vert charmant, et des troupeaux de bestiaux les paissaient avec avidité ; les ruisseaux coulaient en petits filets argentés entre les talus verdoyants et les sombres rochers ; le soleil se montrait brillant, et

les voyageurs se félicitèrent de cette promesse d'un heureux voyage. Ils se reposèrent à cette petite cabane pendant environ une heure, et ils déjeunèrent avec des viandes froides. Auparavant chaque personne plaça devant elle un plat de petits gâteaux triangulaires et un pain de seigle de la grandeur d'une assiette. Sur la table furent posées de larges pièces carrées de beurré et un plat des excellents poissons des montagnes.

Le pot de beurre d'Hardanger ne manqua pas, et il fut apporté par une belle fille aux beaux cheveux, vêtue d'une jaquette d'un jaune éclatant, d'une jupe blanche, et ayant autour du cou un mouchoir rouge. Sa figure était pleine du charme et de l'innocence que les poètes prêtent aux bergères. Après le déjeuner on se remit en route. Des hauteurs d'Ustafjell ils aperçurent deux sommets de montagnes qui s'élevaient, à une hauteur prodigieuse dans les régions des neiges éternelles. C'étaient Hallings-Karven et Hallings-Jokulen.

La caravane traversa lentement Barfjell. Peu à peu tout arbre disparaissait ; la terre ne montrait plus que quelques broussailles noires et basses, parmi lesquelles se trouvaient des lichens des neiges, dont l'étendue augmentait à proportion de la hauteur à laquelle on s'élevait. La vue autour de nos voyageurs était indiciblement froide et triste. Ces scènes sauvages et toutes neuves pour Suzanna l'animaient et l'exaltaient. Le vieux paysan contribua à produire cet effet sur son esprit : car, comme ils traversaient ce pays désolé, il lui racontait plusieurs histoires des habitants souterrains de ces montagnes. Il les décrivait comme de petits lutins aux figures pâles et laides, habillés de gris, avec des bonnets blancs sur la tête : « Ils attiraient souvent, » disait-il, « des hommes dans leur demeure, et là ils les faisaient périr, ou si quelqu'un s'en échappait, il restait toujours mélancolique ou fou pendant le reste de ses jours, et il ne pouvait plus jouir d'aucun plaisir sur la terre. Quelques hommes étaient persécutés par eux ; à d'autres, Ils apportaient les richesses et la bonne chance. » Le paysan paraissait pleinement ; convaincu de la réalité de leur existence. Lui-même, il avait vu une fois un homme dans ces montagnes, qui, à son approche, s'enfonça dans la terre et disparut immédiatement. Un de ses amis avait vu, aussi une ferme avec des maisons, des hommes et des bestiaux ; mais, à son approche, tout s'était évanoui en un moment.

Harold déclara que l'imagination avait joué là de ses tours très-habiles ; mais le vieil homme confirma son assertion par un passage du livre de l'âme de Lauridsen.

« Les démons, » disait le vieux guide à Suzanna, « ont plusieurs auxiliaires ; tels que les nains, les naines, les géants, les fantômes, qui apparaissent aux hommes à l'approche de la mort. »

Et comme Harold riait et semblait vouloir exprimer quelques doutes, le vieillard s'écria avec chaleur :

« Mais n'est-il pas écrit dans la Bible, que tous doivent plier le genou devant le Créateur sur la terre et sous la terre ? Et quels sont ceux qui sont sous la terre, sinon ces êtres souterrains ? Mais prenez-garde, » continua-t-il, d'un air malin, en s'adressant de nouveau à Suzanna, « prenez-garde à vous-même, quand minuit viendra ; c'est le moment où ils se saisissent de leur proie, et sachez qu'ils font une attention particulière aux jeunes filles, qu'ils cherchent à attirer dans leur noire demeure. Prenez donc garde, car si une fois ils vous tiennent dans leur église (ils ont une église dans les profondeurs de la terre), vous ne reverrez jamais la lumière du jour ; et vous pouvez penser qu'il n'est pas très-agréable de vivre parmi les esprits souterrains ! »

Suzanna rougit ; involontairement elle jeta un coup d'œil effrayé sur les rochers sauvages que le vieillard lui assura être des géants et des géantes pétrifiés. Harold remarqua l'impression que ces récits avaient produite sur Suzanna ; mais celui qui se plaisait jadis à exciter sa vive imagination par de semblables narrations, aujourd'hui, pour son plus grand bien, s'attacha à faire briller dans son esprit superstitieux la lumière de la calme et saine raison.

Plus les voyageurs s'élevaient, plus la scène devenait vaste et désolée. Cette région montagneuse était parsemée de blocs de pierre de toute grandeur, qui servaient de guide dans un pays où, sans leur secours, les voyageurs auraient, infailliblement perdu la trace de leur route. C'était dans ce but pieux qu'on avait amoncelé des piles de pierres sur les rocs les plus élevés ; et si un seul fragment en était tombé, le passant regardait comme un devoir sacré de le remettre à sa place : nul ne se fût avisé d'y manquer.

Dans les temps de brouillard ou lorsque de sombres nuages obscurcissaient le jour, ces pierres elles-mêmes devenaient presque complètement inutiles, et le voyage alors était extrêmement, dangereux. Le voyageur perdant facilement son chemin, mourait gelé ou englouti par la chute des neiges. On suppose que ceux qui, sont morts ainsi continuent à errer dans ces sombres montagnes. Le guide leur fit voir le long de là route l'endroit où l'on avait découvert, le corps de deux marchands qui, surpris

par l'orage, y avaient trouvé la mort. Il racontait ces choses avec la plus grande indifférence, car chaque année des hommes se perdaient ainsi, et cette mort ne semblait pas plus misérable qu'une autre.

De terribles appréhensions commençaient à s'emparer de Suzanna. Il n'y avait cependant aucune raison de prévoir des malheurs, car le temps était beau, et, quoique pénible, la marche de la petite caravane n'avait rencontré jusqu'alors ni dangers ni obstacles. Ils continuèrent ainsi jusqu'au soir. Comme ils ne pouvaient pas espérer de pouvoir atteindre aucune maison avant l'obscurité, ils se déterminèrent à passer la nuit à Mousbuheja, lieu où l'on pouvait rencontrer de l'herbe pour les chevaux. Nous voyageurs arrivèrent à cette station avant le coucher du soleil. Ils trouvèrent là une cave, formée en partie par la nature, en partie par la main des hommes. Les murailles en étaient couvertes de mousse et décorées de cornes de cerfs ; qu'on avait enfoncées dans les crevasses dû roc. Suzanna se hâta de préparer avec des tapis, des manteaux et des châles, une couche confortable pour sa maîtresse, qui la remercia du regard le plus doux que la jeune fille eût jamais reçu d'elle.

Harold, pendant ce temps, s'occupait du soin des chevaux et des moyens d'alimenter le feu pendant la nuit. A cent pas de la grotte une rivière coulait sur des bancs découverts. A la chute de cette rivière, et sur le bord d'un petit ruisseau neigeux, ils trouvèrent de vieilles racines de genévrier, et des saules des montagnes qu'ils amoncelèrent à l'entrée de la grotte, à l'endroit où ils devaient allumer le feu de la veillée.

Suzanna gravit une petite éminence près de la grotte, et de là elle vit le soleil se coucher derrière Hallings-Jokulen. L'astre s'arrêta figurant comme un vaste incendie sur la chaîne immense des montagnes de neige, et il jeta ses rayons pourpre, jaune et bleu sur les nuages du ciel. C'était en vérité un magnifique tableau !

« Dieu bon ! combien ce spectacle est rempli de grandeur et de magnificence ! » s'écria Suzanna involontairement ; puis croisant ; ses mains sur sa poitrine, elle s'inclina comme pour rendre hommage au régulateur du jour qui se couchait.

« Oui, cela est grand, cela est splendide, » répondit un doux écho près d'elle, et Suzanna, se retournant, vit Harold à ses côtés. Ils restèrent tous deux sur la colline, éclairés par le soleil couchant, inspirés des mêmes pensées, des mêmes sensations, recueillis et adorant dans cette vaste, cette terrible solitude ! Suzanna ne put retenir les profondes et solennelles

émotions dont son cœur était plein. Elle tendit la main à Harold, et son regard mouillé de larmes semblait lui dire : « la paix, la paix ! » car elle voulait le quitter, mais, en l'aimant toujours. Dans ce moment son âme était ouverte au monde entier ; elle se sentait au-dessus de toute querelle, de tout ressentiment, de toutes les petitesse de la vie sociale.

Harold, de son côté, ne semblait pas songer à une séparation. Il retint dans ses mains celles de Suzanna, et il allait parler, quand sa compagne retira vivement sa main, et, en se retournant, elle lui dit : « Il est temps de songer au souper. » Le feu brillait joyeusement devant la grotte, et du sein des nuages roses la lune se levait lentement à l'est du firmament.

Bientôt Suzanna s'occupa gaîment du repas du soir, s'agitant autour du foyer. Avec des tablettes de bouillon et de l'orge tout cuit qu'elle avait apporté, elle prépara un excellent potage, dans lequel des pièces de viande furent réchauffées. Tandis que tout cela bouillait, elle distribua du pain, du fromage et de l'eau-de-vie aux hommes, mais elle prit un soin tout particulier du vieux guide.

Harold la laissait faire et ne lui proposait pas son assistance. Debout, à une petite distance, et s'appuyant sur son fusil, il considérait la bonne et joyeuse figure de la jeune Suédoise, éclairée par la lueur du feu ; il suivait ses mouvements pleins d'aisance et admirait l'adresse qu'elle déployait dans tout ce qu'elle entreprenait. Il pensait à son cœur si chaud, à son humeur si franche et si ouverte, à ses soins industriels et actifs. Il songeait aussi à ces soirées d'hiver où il lui avait fait la lecture, où il lui avait raconté des légendes, et il se rappelait avec quelle attention pleine d'ardeur et de sentiment elle l'avait écouté. Pendant un instant il lui sembla que le rêve longtemps caressé par lui d'une vie heureuse se présentait maintenant à ses yeux comme une réalité. Il demeurerait ainsi éclairé par la flamme du feu de la veillée. Les conseils d'Alette revenaient parfois dans sa pensée, niais comme les ombres de la nuit, sans forme distincte et nette. Il se voyait possesseur d'un morceau de terre ; il la cultivait, il l'améliorait ; il se voyait l'*oberlin* de sa vallée, entouré de voisins et de dépendants au bonheur desquels il travaillait avec ardeur ; il se trouvait dans sa propre maison. En ce moment, comme à Semb dans les soirées d'hiver, il était près de Suzanna, — mais pas de la même manière, car maintenant il était assis plus près d'elle, et elle était sa femme ; il lui lisait comme autrefois, et comme autrefois il se sentait ravi de la vive sympathie avec laquelle elle l'écoutait ; de temps en temps ses yeux se reposaient sur elle et sur l'enfant, qui

dormait dans son berceau, à ses ; pieds, et Suzanna le regardait comme ce soir-là, au clair de lune, elle l'avait regardé ; sur la montagne. Les flammes dans » santés qui semblaient sortir de la neige, c'étaient les flammes de son propre cœur, et cette jeune fille si gaîment, si charitablement occupée là, c'était sa femme qui répandait le bien-être et le bonheur autour d'elle.

« A quoi sert l'éducation la plus raffinée ? » pensait-il ; « peut-elle donner du cœur, de l'âme, de la capacité comme en possède Suzanna ? » Ses yeux ne pouvaient la quitter ; de moment en moment elle lui semblait plus belle. Les doux enchantements de l'amour avaient jeté leurs charmes autour de lui.

Les préparatifs du souper venaient de s'achever, et Harold sortit de ses visions de bonheur pour prendre part à la bonne chère que l'adresse de Suzanna avait su préparer.

Il n'est pas surprenant qu'à la fin d'une journée de fatigue et après les réflexions dans lesquelles il venait d'être plongé, la cuisine de Suzanna lui parût excellente. La seule présence de Suzanna y manquait ; elle était dans la cave, aux genoux de l'œfwerstinna, lui présentant un bol de soupe et comptant avec délice chaque cuillerée que la dame portait à ses lèvres. « C'est le meilleur potage que j'aie jamais mangé, » dit Fru Astrid, quand le bol fut vide ; « réellement, Suzanna, vous êtes très-capable. » C'était la première fois que l'œfwerstinna remarquait ce que l'on plaçait devant elle, — c'était la première parole d'éloge que Suzanna eût jamais reçue de sa bouche, et aucune soupe, aucun nectar lui-même ne rafraîchit autant que le premier mot encourageant qui sort de lèvres, bien aimées.

Quand Suzanna sortit de la cave, les yeux d'Harold lui firent le plus gracieux accueil ; ils parlaient un langage irrésistiblement enchanteur à un cœur aussi plein d'amour que, celui de Suzanna, et, dans sa tendre et reconnaissante nature, elle eût été heureuse de passer l'éternité sur ces montagnes, servant ces deux êtres aimés dont les cœurs avaient réchauffé le sien dans cette froide et terrible solitude.

Après le repas, ils firent, leurs préparatifs pour la nuit, qui promettait d'être claire, mais froide. Les paysans s'étendirent autour du feu. Fru Astrid, inquiète de l'épaule d'Harold, désira qu'il vînt, dans la cave où il serait à l'abri de l'âpreté de l'air ; mais Harold voulut veiller, et il s'assit auprès du feu, enveloppé dans, son manteau. Suzanna s'étendit doucement aux pieds de la dame, dont, par ce moyen, elle espérait entretenir la chaleur.

D'étranges images passaient devant ses yeux, quoique ses paupières fussent closes. Des flocons de neige tombaient près d'elle, mais soudain ils s'évanouissaient, fondus par les chauds rayons du soleil. De douces pensées remplissaient son cœur. Elle s'endormit. Alors une nouvelle scène s'éleva devant elle. Elle était encore dans Heimdale ; elle s'arrêtait au bord de la rivière, et elle regardait avec anxiété, car, par delà la rivière, parmi les sombres pins, quelque chose de blanc se glissait paisiblement, prenant à chaque instant des traits plus distincts, et quand cette forme s'avança sur la rive, Suzanna vit que c'était un enfant, et elle reconnut sa petite Hilda.

Hilda était pâle comme la mort, et des pleurs coulaient sur ses blanches joues, et elle étendait ses petits bras vers Suzanna, et elle l'appelait par son nom. Suzanna aurait voulu se précipiter dans l'eau qui les séparait ; elle ne le pouvait pas ; elle se sentait enchaînée par un invisible pouvoir. Comme elle s'agitait pour s'y soustraire avec une inexprimable angoisse, elle vit que l'obstacle qui la retenait ainsi, c'était Harold ; il avait un regard si froid et si sévère, que Suzanna l'aimait et le haïssait en même temps. La voix de l'enfant l'appelait de nouveau d'un ton plaintif, puis Suzanna vit sa petite sœur tomber sur les pierres du rivage, et les blanches vagues passèrent sur elle et la couvrirent. Ce fut avec un sentiment de sauvage désespoir que Suzanna s'éveilla. Elle regarda autour d'elle épouvantée. La cave la recouvrait tristement, et le feu qui brillait jetait ses reflets rouges et vacillants sur les murailles fantastiques. Suzanna quitta doucement la caverne. Elle voulait voir le ciel, les étoiles ; elle se sentait, le besoin de respirer l'air frais et pur, pour se délivrer des terreurs de son rêve. Mais aucune étoile ne se fit voir, car un grand rideau, de nuages gris couvrait le ciel, et la pâle clarté de la lune qui se faisait jour à travers, jetait une lueur lugubre sur cette vaste région et sur ses formes effrayantes et sombres.

Le feu brûlait sans clarté, mais par instant il se rallumait tout à coup, et s'élevait en rouges flammes. Les paysans dormaient profondément, étendus auprès du feu ; Harold ne vit pas Suzanna, et, dans un tel moment, celle-ci s'en réjouit, Afin de dissiper plus promptement l'impression pénible de ce rêve, elle prit une cruche et s'en fut à la rivière pour y puiser l'eau qui devait servir au déjeuner du lendemain. Sur son chemin elle rencontra Harold qui se promenait le fusil sur l'épaule à l'entrée de la grotte. Elle parvint cependant jusqu'à la rivière, sans en être aperçue, et là elle remplit sa cruche d'une eau mêlée de neige. Ce petit exercice lui fut un grand soulagement ; mais cette promenade solitaire à cette heure de la nuit n'était

pas faite pour égayer son esprit. La scène était terriblement effrayante. Il pouvait être minuit, aucun son ne venait interrompre le profond et lugubre silence de la nature, excepté le murmure monotone du ruisseau, et le bruit des capricieuses bouffées de vent, qui de temps en temps soufflaient tristement dans ce désert comme des soupirs de géants.

Le roc était là couvert de lichen noir, et le blanc lichen des neiges poussait à travers les crevasses des rochers ; çà et là, au milieu du sombre gazon, cette pâle et petite fleur, couleur de soufre, que les Laplandais emploient dans leurs enchantements, se montrait comme un affreux sourire sur la face de la mort.

Suzanna ne put se défendre de songer à son rêve ; là où elle tournait les yeux, elle voyait la figure de sa petite sœur mourante. Peut-être ce songe était un avertissement, — avait-il un sens prophétique ; — peut-être ne devait-elle jamais quitter ces lieux sauvages, — elle mourrait là, et alors — que deviendrait sa petite Hilda ? La pauvre enfant abandonnée ne tomberait-elle pas sur les, froides pierres de la vie, et les vagues de la misère ne se refermeraient-elles pas sur elle ? Tandis que Suzanna se perdait dans ces sombres pensées, elle fut surprise par Harold ; le jeune homme vit qu'elle avait pleuré. ; et avec une voix si tendre, qu'elle lui alla au cœur, il lui demanda : « Qu'est-ce qui vous afflige ? quelque chose vous trouble-t-il ou vous a-t-il déplu ? Ah ! dites-le moi librement comme à votre meilleur ami. Je ne puis supporter la vue de vos pleurs. »

— « J'ai fait un rêve pénible, » dit Suzanna en s'arrêtant et en essuyant ses pleurs. « Tout est si sauvage et, si effrayant ici, que mes pensées se sont reportées sur tout ce qu'il y a de sombre et de triste, dans le monde. Mais il ne faut pas y faire attention ; le jour emportera tout cela, » dit-elle plus gaiement. « C'est l'heure de la nuit, l'heure où les esprits de la terre ont tout leur pouvoir. » Et Suzanna essaya de sourire.

— « Mais qu'est-ce que cela ? » s'écria-t-elle, et son sourire se changea tout à coup en une expression d'alarme. Involontairement elle se rapprocha d'Harold ; un grand bruit comme de pas tumultueux se fait entendre, dans l'air, et au même moment, une sombre masse mouvante qui ressemblait à un nuage gris, se répandit sur la plaine de neige, et la masse s'approcha de l'endroit où ils se tenaient. Au faible clair de lune, Suzanna crut voir d'effrayants fantômes avec des cornes et des griffes, se mouvant dans un nuage. Et les mots d'esprits de la terre furent prêts à s'échapper de ses lèvres.

— « C'est un troupeau de rennes, » dit Harold qui semblait deviner sa pensée, et, reculant de quelques pas, il avait machinalement saisi son fusil. Mais au même instant, le troupeau changea de direction et s'enfuit avec des bonds sauvages du côté de l'Est. Le vent s'éleva et, avec de tristes gémissements, il passa avec impétuosité sur le désert de glace.

— « Ceci est réellement effrayant, » dit Suzanna en rougissant.

— « Mais demain soir, » reprit Harold, « nous atteindrons Storlie-Saeter, qui se trouve au-dessus des régions neigeuses. Là nous trouverons encore des bois verts, un bon peuple et un endroit confortable pour le repos de la nuit. Le jour d'après nous aurons une journée fatigante, mais nous passerons à travers des scènes magnifiques. Comparée au plaisir que vous éprouverez, là peine vous semblera peu de chose. Le paysage est plus beau que terrible. Là, entre Storlie-Saeter et Tverlie, vous verrez le sauvage Leira se précipitant du Hogfgell, avec la promptitude, de l'éclair et le bruit du tonnerre, ici autour, là par-dessus des masses de rochers, quelquefois même des bois, pour rejoindre son rival, l'impétueux Baejaerja. Cet endroit surpasse en, magnificence tout ce que l'imagination peut concevoir. »

Ainsi Harold essayait de dissiper les nuages qui assombrissaient l'esprit de Suzanna ; mais elle l'écoutait à demi, et comme rêvant, elle dit en se parlant à elle-même :

— « Que je la voie seulement en sûreté et heureuse, et alors..... »

— « Et alors ? » Harold releva la phrase inachevée, « et alors, quoi ? »

— Alors je retournerai près de ma petite Hilda ! » dit Suzanna en soupirant. »

— « Quoi ! Suzanna, voudriez-vous nous quitter ? haïssez-vous réellement la Norwège ? »

— « Non, non, je ne la hais pas. Mais peut-on servir deux maîtres à la fois ? Hilda m'appelle, je n'aurai aucun repos si je ne suis auprès d'elle, et jamais quand j'y serai je ne la quitterai désormais. J'ai rêvé d'elle cette nuit. Elle était si pâle, si pâle ; — ah ! — mais vous êtes pâle aussi, terriblement pâle ! » continua-t-elle, en regardant Harold avec surprise. « Seriez-vous malade ? »

— « C'est ce bon air et ce délicieux clair de lune qui me donnent cette mauvaise couleur, » dit Harold en plaisantant, car il voulait cacher la vraie cause de sa pâleur, qui en réalité provenait de la vive douleur qu'il avait éprouvée cette nuit à son épaule.

Durant ce : temps ils arrivèrent à la cave.

Harold ranima le feu qui s'éteignait. Suzanna entra sans bruit et reprit sa première position aux pieds de la dame.

Il était tard, quand un bruit élevé qui se faisait tout près d'elle la tira de son sommeil agité.

Une pâle lueur pénétrait dans la cave, et elle entendit la voix d'Harold qui l'appelait du dehors. — Il est temps que nous nous levions, afin que nous puissions atteindre nos quartiers de la nuit prochaine d'aussi bonne heure que possible. Nous avons à passer une journée bien pénible. »

Suzanna chercha Fru Astrid autour d'elle. Elle était déjà habillée, et se tenait près d'elle en la regardant attentivement.

Affligée de s'être livrée si longtemps au repos, Suzanna sortit de la grotte à la hâte, et elle s'occupa activement des préparatifs du déjeuner. La soupe fut encore mise en réquisition, et les paysans furent pourvus de saumon, de lard, de pain d'orge et de caillebottes trempées dans de l'eau de neige.

Un vent violent s'était élevé, depuis minuit, ce qui ne promettait rien de moins qu'un très pénible voyage. Il perdit toutefois quelque peu de sa violence, dans le courant de la matinée ; mais Harold jeta un nouveau regard d'inquiétude sur la voûte de nuages gris, qui de moment en moment devenaient plus sombres. Suzanna le vit lancer au guide un coup d'œil interrogateur, auquel le vieillard répondit seulement en secouant sa tête grise. Cependant les hommes se montrèrent plus gais, et Harold semblait vouloir, par une apparence joyeuse, éloigner les inquiétudes que sa pâleur inaccoutumée, pouvait occasionner. Durant une grande partie de la journée, ils continuèrent à gravir les montagnes, et les champs de neige s'élargissaient toujours. Aucun être vivant ne se montrait dans ces lieux sauvages ; seulement on découvrait de temps en temps les traces de quelque renne. Heureusement, le vent continua à tomber et à la fin sa brise glaciale ne se fit sentir que par quelques rares et courtes bouffées. Mais par moments un bruit étrange se faisait entendre, semblable au roulement du tonnerre. Il était causé par le Fjellscred : on appelle ainsi la chute de grands rochers ou d'énormes pierres qui se détachent des montagnes et tombent en formidables blocs dans le fond des vallées. Ces chutes sont très-communes pendant et après les orages. Le guide raconta plusieurs histoires d'hommes et de maisons qui avaient été ensevelis sous ces redoutables éboulements.

Le chemin devenait de plus en plus difficile. Bientôt nos voyageurs se virent forcés de traverser de rapides rivières et de franchir des ponts de glace, sous lesquels le courant s'était fait un chemin. Harold, qui était aussi

brave que prudent et résolu, éloigna souvent le danger de Fru Astrid et de Suzanna en l'affrontant lui-même. Il ne conserva pas longtemps sa pâleur. L'exercice, et une fièvre, dont personne ne se doutait, répandirent sur ses joues de brillantes couleurs.

A midi, ils atteignirent le point culminant de la montagne. Là s'élevaient deux grandes pyramides de pierre, et auprès se rencontrait un lac couvert de glace même dans les plus fortes chaleurs de l'été. En cet endroit les ruisseaux commençaient à courir vers l'Est, et les chemins maintenant descendaient. Les formes gigantesques du Basfjern et d'Ishangen, et plusieurs autres montagnes plus élevées encore, se voyaient à l'horizon.

Le vent avait disparu ; mais la neige commençait à tomber avec abondance, et le ciel sombre et couleur de plomb semblait s'abaisser sur les voyageurs.

— « Hâtons-nous, » dit le, vieux paysan ; en jetant un regard plein d'une inquiète prévision sur la troupe qui le suivait, « autrement nous serons enterrés dans la neige sur les montagnes, ainsi que cela est arrivé à la reine Marguerite, quand... »

Il fut interrompu tout à coup, car son cheval donna du pied contre une pointe aiguë de rocher, et il tomba par terre. La tête du vieillard frappa violemment contre une pierre, et il resta étendu sans sentiment. On fut quelque temps avant de le faire revenir ; le coup avait été gravé, et ses idées continuèrent à être si troublées après sa chute, qu'il ne put plus longtemps servir, de guide. On le plaça sur le cheval que son petit-fils montait, et le jeune homme prit soin de son aïeul avec la plus vive tendresse. Harold se mit alors à la tête de la troupe, afin de lui servir de guide ; mais son office devenait à chaque moment plus difficile, car la neige tombait avec une vitesse effrayante, et l'épaisseur de l'atmosphère empêchait de distinguer les tas de pierres unies, la seule ressource des voyageurs. Il était obligé de faire fréquemment des détours ou de retourner sur ses pas pour découvrir le vrai sentier. À la fin, ils réussirent à gagner Bjaeraeja-Sae ter, une hutte inoccupée sur les bancs de large et rapide Bjaeraeja.

Là ils firent halte pour tenir conseil. La Bjaeraeja était si enflée et si violemment rapide qu'ils virent bien l'impossibilité de la traverser à cet endroit. Le vieux paysan déclara qu'en faisant un circuit, ils trouveraient un gué sûr. Ce gué aboutissait au Storlie-Saeter et près de la chute de ce nom dont on entendait le bruit de si loin. A la vérité, on aurait l'inconvénient d'un détour d'un mille. Mais que faire ? Il leur était dangereux de continuer

leur route pendant cette tempête ; mais le danger serait plus grand encore de rester dans ces lieux sauvages où la neige tombait souvent d'une épaisseur de plusieurs verges. Le vieux paysan choisit pourtant, pour son propre compte, ce dernier parti, car il ne se sentait pas capable de se soutenir à cheval. Et il les pria de le laisser dans la hutte, avec des provisions pour quelques jours ; dans peu de temps, pensait-il, la neige cessera de tomber et le dégel commencera. Il ne voulait pas garder son petit-fils près de lui ; mais le jeune garçon était fermement résolu à ne pas abandonner son vieux grand-père. On leur donna, promptement tout ce qui leur était nécessaire dans leur froide solitude, Les chevaux aussi furent conduits dans la hutte, et on leur laissa des provisions.

Suzanna banda la tête du vieillard avec la tendresse d'une fille. Il lui semblait terrible de l'abandonner ainsi. — « Ah ! si le dégel se fait attendre, si la neige continue à tomber ainsi, le froid vous fera périr ici ! » — « Cela est arrivé à meilleur que moi, » dit le vieillard avec calme. « Un homme ne meurt qu'une fois, et Dieu est aussi voisin de lui ici qu'auprès d'un bon feu. Je suis vieux ; que la volonté de Dieu s'accomplisse sur moi, mes meilleurs jours sont passés. Si vous atteignez sans événement fâcheux la demeure des hommes, c'est à celui-ci qu'il faudra songer ! »

Suzanna était touchée ; elle donna un baiser sur le front du vieillard, et une larme tomba de sa joue sur la sienne. Le vieux guide la regarda d'un air affectueux et reconnaissant. — « Les anges de Dieu soient avec vous, » lui cria-t-il comme elle quittait la hutte pour rejoindre la troupe.

Le petit train, encore une fois, se remit en route, traversant lentement les champs couverts de neige, de rocs et de marais à moitié dégelés. Ils se faisaient jour à travers la neige qui, maintenant, n'était plus si profonde. L'obscurité augmentait à chaque instant ; personne ne proférait une parole. Suzanna depuis quelque temps remarquait avec agitation qu'Harold semblait chanceler sur sa selle ; mais elle cherchait à se persuader que c'était une illusion, causée par les mouvements irréguliers de son cheval ou par l'épaisseur des nuages de neige à travers lesquels elle l'apercevait. Et, en effet, chaque chose ressemblait à des ombres mouvantes. Soudain un cri ; que poussa Fru Astrid rompit le lugubre silence. — Était-ce aussi une illusion ? — Le cheval d'Harold n'avait plus de cavalier. Hélas ! cela n'était que trop réel. Harold, saisi d'un étourdissement, venait de tomber à terre. Longtemps il avait supporté en silence la douleur toujours croissante de son épaule ; longtemps à lui-même il avait voulu se dissimuler les

éblouissements de la fièvre qui s'étaient emparés de lui. Et maintenant encore il ne voulait pas croire que son état eût rien de sérieux. Il fit plusieurs efforts avec l'aide des domestiques pour remonter à cheval, mais en vain. Il ne put soutenir plus longtemps sa tête fiévreuse, et tombant sur ses genoux dans un morne désespoir, il alla frapper de la tête contre un rocher. « C'est donc ici, c'est donc ici qu'il nous faut mourir, » dit Fru Astrid avec douleur et à demi voix : « et ces jeunes gens se seront sacrifiés pour moi ! Ma destinée ne se démentira pas ! »

Une pause terrible suivit ces, tristes paroles, Les hommes et les chevaux demeuraient, immobiles, comme s'ils étaient changés en pierre ; la neige tombait sur eux et menaçait de les ensevelir.

Tout à coup une voix joyeuse et claire se fit entendre et rompit le silence.

— « J'aperçois un rocher avancé qui nous offrira un abri contre la neige ; nous allons le porter là. » Et Suzanna, releva Harold et le soutint, tandis que, devant elle, les domestiques lui faisaient un sentier dans la neige.

A environ quarante pas de l'endroit où ils étaient, en effet, un rocher, formant une arcade élevée, leur offrait un abri contre la neige qui s'élevait en hautes murailles en avant de son ouverture.

— « Appuyez-vous sur moi, — ne craignez pas, — je suis forte, » dit-elle en soutenant Harold avec son joli, mais vigoureux bras ; Il se laissa conduire par elle comme un enfant ; et quoique presque : sans sentiment, il éprouvait une sorte de plaisir à se sentir guider par la jeune fille qui lui parlait avec tant de douceur et de bonté.

Harold fut placé sous l'abri du rocher, et Suzanna tira le châle qu'elle portait sous son manteau de fourrure pour en faire un oreiller sous sa tête.

— « Ah ! que c'est boni ! » dit-il faiblement, et il lui prit la main pour lui dire combien sa tête endolorie se trouvait soulagée de son doux coussin.

Suzanna alors retourna près de sa maîtresse. Fru Astrid lui dit : « Suzanna, je voudrais aller là aussi. Il me semble qu'on doit y être en sûreté ; mais je suis si engourdie que je puis à peine me mouvoir. »

Suzanna enleva la dame de dessus son cheval, et la soutint jusqu'au rocher. L'air y était presque chaud comparé à celui de la plaine, car la muraille de rocher et les bancs de neige les abritaient contre le vent. Là, Suzanna déposa délicatement la dame qui était épuisée de fatigué et de froid.

Suzanna, elle aussi, était gelée et fatiguée ; mais quel été dé vie et de chaleur l'amour peut répandre dans un cœur à l'aidé d'une volonté ferme !

C'était ce pouvoir intérieur qui, en ce moment, animait le, pouls de la jeune fille et qui conservait la chaleur de son sang dans son cœur pour qu'en se répandant dans tout son être il lui donnât là force et l'énergie si nécessaires : en cet instant, critiqué : Elle enveloppa les jambes engourdis de Fru Astrid ; elle les réchauffait de ses caresses ; la pressait sur son cœur qui battait vivement ; obtint qu'elle prît un peu de vin, et ensuite elle prépara une boisson rafraîchissante pour la gorge et les lèvres altérées d'Harold. Elle trempa son mouchoir dans de l'eau de neige et le plaça sur le front brûlant du malade. Autour de ces deux êtres qui lui étaient chers, elle plaça des vêtements, afin de les protéger contre le froid.

Après avoir rempli ces soins pieux, elle s'arrêta silencieuse, le regard inquiet, et d'un air de doute songea au moyen de les sauver.

Harold s'était levé et regardait autour de lui avec tout le chagrin qui peut entrer dans le cœur d'un homme quand il se voit forcé de renoncer à son plus noble privilège, celui de protéger et de soutenir le faible.

Une larme, la première que Suzanna lui eût vu verser, tomba sur ses joues ;

Fru Astrid fixa avec un morne regard l'arcade qui semblait devoir être leur tombeau.

Mais les yeux de Suzanna s'animèrent. « Écoutez, écoutez ! » cria-t-elle.

Fru Astrid et Harold tournèrent vers elle des regards interrogateurs.

— « J'entends un bruit, » dit Suzanna, « un bruit comme celui d'une chute d'eau.

— C'est le bruit de la chute de Storlie, » s'écria Harold un instant ranimé par l'espoir. « Mais à quoi bon ? » continua-t-il, en retombant avec découragement, « nous en sommes encore à un demi-mille, nous ne pourrions jamais y atteindre.

— Si ! nous le pouvons ! nous le ferons !

— Oui, nous y atteindrons, » dit Suzanna d'un air ferme et résolu. « Courage, courage, ma chère dame ! du courage, Herre Bergman ! nous, y atteindrons, — nous serons sauvés ! »

— Et comment ? » demande Harold. « Ce paysan est un imbécile ; il ne trouvera jamais son chemin ! »

— « Mais je le trouverai, moi, » croyez-le bien, et je retournerai ici avec des secours. Dites-moi seulement à quels signes je reconnaîtrai que je suis dans la bonne route. Avec vos indications et le bruit de la chute d'eau je me guiderai. »

— « Vous ne le pourriez toute, seule ; vous péririez infailliblement par le froid et par l'ouragan de neige. »

— « Je ne périrai pas ; je suis forte. Personne ne me détournera de mon projet, et si vous ne voulez pas m'indiquer mon chemin, je le trouverai moi-même. »

Son ton si plein d'une joyeuse résolution inspira à Harold une sorte de confiance, et quand il la vit ainsi déterminée, il lui fit connaître les objets qui devaient la diriger dans sa course ; il y avait des montagnes et des rochers que peut-être pourtant la neige et l'obscurité l'empêcheraient d'apercevoir.

Suzanna écoutait avec une profonde attention, et puis elle s'écria gaiement : « Maintenant j'y suis ! je trouverai le chemin ! Que Dieu vous protège ! je reviendrai bientôt accompagnée. »

Quand elle sortit de la grotte, elle trouva le domestique cherchant à se consoler en buvant de l'eau-de-vie, et les chevaux, immobiles, engourdis et l'air abattu. Elle lui ordonna de prendre soin des montures, et lui recommanda, en accompagnant cet ordre de menaces et de promesses de récompense, de songer à Fru Astrid et à Harold, et de veiller à leur sûreté.

Elle donna elle-même de l'avoine et de l'eau à son cheval, le caressa sur le cou en lui parlant doucement et de la manière la plus encourageante. Puis elle s'élança sur son dos pour commencer son périlleux et solitaire voyage. Ce fut avec la plus grande peine qu'elle vint à bout de le séparer de ses compagnons, et quand il eut fait environ vingt pas, il s'arrêta immobile et voulut à toute force retourner en arrière ; à la fin les coups et les paroles restèrent sans effet, et il refusa d'obéir. Suzanna mit pied à terre et laissa l'animal s'en retourner librement. Des pleurs s'échappèrent de ses yeux quand elle le vit s'éloigner ; elle éleva ses mains vers celui qui seul voyait la jeune fille abandonnée et dénuée de toute protection.

Suzanna continua la route à pied. Si quelqu'un avait pu voir la pauvre enfant, tantôt dans la neige, profonde, tantôt grimpant sur les rochers ou s'engageant dans des marais où elle craignait à chaque instant de disparaître, il aurait été bien émerveillé de tant de courage et de force. Mais l'ange de Dieu, que le vieillard lui avait souhaité pour guide, semblait marcher à ses côtés ; la neige cessait de tomber de temps en temps ; un rayon de soleil se faisait jour alors et lui permettait d'apercevoir quelques-uns des objets qu'Harold lui avait décrits. Le bruit de la chute d'eau

s'augmentait à chaque instant ; il résonnait aux, oreilles de Suzanna comme la trompette de la résurrection.

Une ferme résolution de persévérer jusqu'au bout, un secret plaisir à la pensée de montrer son amour même au prix de sa vie, hâtaient ses pas et soutenaient son courage.

Deux heures se passèrent ainsi. Suzanna entendit le bruit de l'eau à ses pieds. Elle devait donc se trouver sur le bord du précipice. L'obscurité et la neige l'entouraient ; elle s'arrêta immobile. Il y eut un moment de terrible incertitude ; heureusement alors les nuages se séparèrent et le soleil du soir se montra dans toute sa splendeur au moment où il allait se cacher derrière les montagnes. Suzanna vit le précipice sur le bord duquel elle se trouvait. C'était la nappe d'eau du Storlie brillant au soleil. Au-dessous elle aperçut Saeter-Hute.

Après le départ de Suzanna, un triste et profond silence régna pendant quelques instants sous l'arche de pierre où nous avons laissé Fru Astrid et Harold. L'œfvverstinna rompit enfin ce silence en disant d'une voix solennelle : « Harold, j'ai une demande à vous faire. »

— « Commandez ! » répondit-il, « et puisse-je vivre assez pour remplir vos souhaits ! »

— « Nous semblons être, » continua Fru Astrid, « tous les deux sur le bord de notre tombe ; mais vous êtes plus jeune et plus fort que moi, j'espère que vous vous sauverez. Harold, je vous confie un soin important ; et je m'en remets sur votre honneur, sur l'intégrité que j'ai reconnue en vous pour que vous l'exécutiez fidèlement, si je ne suis pas capable de le faire moi-même, et si comme je l'espère vous me survivez. »

L'œfwerstinna prononça ces mots d'une voix ferme ; mais pendant le récit suivant, cette voix fut souvent altérée par des émotions diverses. Elle parlait rapidement et en phrases courtes et coupées.

— « J'ai eu une sœur, je ne puis pas dire combien je l'aimais. Autant j'étais ardente et impétueuse, autant elle était douce et bonne. Quand je me mariaï, elle vint chez moi. — Le bonheur n'y était pas. — La fortune de ma sœur lui permit de consulter son cœur, elle épousa un jeune homme aimable, mais sans bien, un lieutenant Wolf, et pendant quelques mois ils vécurent ensemble dans la plus pure félicité. Ce bonheur fut de courte durée. Wolf périt dans une expédition sur mer, laissant sa malheureuse femme accablée de chagrin. Elle mourut elle-même peu d'heures après la

naissance d'un fils, qu'elle me mit dans les bras en me faisant promettre solennellement que je lui tiendrais lieu de mère.

Et je fus pour cet enfant une mère ! Mon propre fils ne m'aurait pas été plus cher. J'étais fière de sa beauté. Je le voyais heureux dans l'avenir. Il devait réaliser l'idéal de ma jeunesse, — il devait, — ah ! dans ma pauvre et triste vie, j'étais riche encore dans la possession de cet enfant ! Mais mon mari vit avec déplaisir la tendresse que je déversai sur ce petit être. Il conçut pour lui une haine profonde, et ma vie devint plus amère que jamais.

Je fus obligée de quitter la maison pour visiter une parente malade. Je désirais emmener avec moi mon neveu, qui jusqu'alors ne m'avait jamais quittée ; mais mon mari voulut le garder avec lui, et, pour me persuader d'y consentir, il employa tous les mots de tendresse imaginables. Je ne pus pas résister à ce moyen, et, en dépit des prières de l'enfant et de ma propre inquiétude quittait comme une espèce de pressentiment, je laissai derrière moi le pauvre garçon. Je me croyais forte de faire cela, tandis que je n'étais que faible. J'avais promis à sa mère de le protéger. Je savais que je le laissais dans des mains dures et ennemies, — et cependant ! — Quand je revins après une semaine d'absence, l'enfant avait disparu. Il était, disait mon mari, allé se promener un jour et il n'était pas revenu. Oh l'avait cherché partout, et à la fin on avait trouvé son chapeau sur un rocher sur le bord de la nier. On pensa qu'il était, tombé du haut de ce rocher. Je trouvai mon mari occupé à prendre possession de l'héritage de ma sœur, qui, selon ses dernières volontés, devait nous revenir en cas de mort de son fils. Depuis ce temps, mon âme fut envahie par un terrible soupçon. Dieu soit loué de ce qu'il était faux ! Dieu me pardonne de l'avoir conçu ! Pendant vingt ans il m'a rongé le cœur ; pendant vingt ans il s'est répandu comme un sombre voile sur l'accomplissement de mes devoirs.

Toutes mes recherches furent vaines. Personne, ne pouvait être accusé, — personne ne semblait avoir pris part dans cette affaire, — c'était l'ouvrage d'une fatale destinée. Tout ce que j'ai pu apprendre fut ceci : l'enfant avait obtenu la permission d'aller jouer dehors ; il avait quitté seul la maison, et on ne l'avait pas revu.

Vingt ans, vingt sombres années ont passé depuis ce temps, et le faible espoir que j'avais s'est éteint par degrés dans mon cœur. Mon mari mourut après avoir été pendant plusieurs années privé de toute force d'esprit et de corps, par une paralysie subite. J'étais libre ; mais pour qui aurais-je vécu ?

J'avais perdu ma foi en tout ce qui rend l'âge et la vie chère, et je demeurais seule, sous le poids, de l'âge, entourée de sombres et amers souvenirs.

J'étais dans cet état, quand il y a peu de jours je reçus une lettre du commandant K.... renfermant une autre lettre non cachetée, qu'il disait avoir été trouvée dans un tiroir où mon mari avait l'habitude de mettre ses lettres et ses papiers de peu de valeur. Et cette lettre, oh ! elle avait changé en mon cœur tout mon avenir ! La lettre était de mon mari, écrite probablement au moment où il fut frappé de paralysie. Ces lignes, tracées par une main mal assurée, m'apprenaient que l'enfant perdu vivait, et me disaient de demander des informations à un certain Roun à Bergen. Ici la lettre était subitement interrompue.

Par hasard je n'étais pas à la maison quand mon mari tomba malade ; quand je retournai, je le trouvai privé de la parole et presque sans vie. A, force de soins la vie lui revint ; mais son esprit demeura, obscurci et la moitié de son corps privé de mouvement. Il vécut ainsi plusieurs années. Je crois que dans un moment où il retrouva sa connaissance, il voulut me dire le sort de l'enfant, ou peut-être m'apprendre l'existence de cette lettre ; mais la main de la mort l'en empêcha. Comment cette lettre se trouva-t-elle parmi les vieux papiers ? je ne puis le comprendre. Peut-être a-t-elle été mise là par mon mari lui-même dans ce moment où son intelligence se troubla. Mais c'est assez, — la main de la Providence l'a conservée et l'a conduite à, sa destination.

Vous savez maintenant la cause de mon départ subit. Et si je dois mourir ici, si je ne puis jamais remplir le plus ardent de mes souhaits, le dernier espoir de mon cœur ; s'il ne m'est pas permis de revoir encore le fils de ma sœur et de lui rendre ce qui lui a été injustement enlevé, — alors écoutez mes prières, je vous en prie solennellement. Cherchez dans Bergen la personne que je vous ai nommée ; vous trouverez son adresse sur ce papier. Dites-lui qu'à ma dernière heure je vous ai chargé d'agir à ma place. N'épargnez pas l'argent, les promesses, les menaces, — retrouvez le fils de ma sœur, — allez lui porter mes derniers regrets de tendresse, — donnez lui ceci, — c'est l'acte de ma volonté dernière, — je le mets en possession de toutes mes propriétés ; c'est en vérité l'héritage de sa mère, car le mien est presque entièrement perdu. Dites-lui que mon affliction à son sujet a consumé ma vie. Dites-lui que si ma mémoire lui est chère, — mon Dieu, qu'avez-vous, Harold ? pourquoi serrez-vous ainsi vos mains ? vous pleurez ! »

— « Dites-moi, dit Harold, d'une voix presque éteinte par l'émotion, cet enfant ne portait-il pas à un cordon autour de son cou une petite croix de fer, — sur laquelle était gravé un chérubin ? »

— J'ai pris cette croix du cou de sa mère pour la mettre au sien.

— Et la voilà, elle y est encore, » cria Harold en guidant la main de Fru Astrid vers la petite croix qui pendait à son cou. « Quels souvenirs vous éveillez en moi ! — Oui, cela doit, être ainsi, je ne puis en douter. Vous êtes la première protectrice de mon enfance, — la sœur de ma mère ! »

Harold fut interrompu par un cri d'une émotion indicible.

— Dieu bon ! vous êtes...

— Le fils de votre sœur, l'enfant que vous avez pleuré. Dans ce moment je me reconnais, je vous reconnais.

— Et moi, — votre voix, Harold, m'a souvent frappée d'une façon singulière. Ah ! parlez, parlez, expliquez-vous, faites naître en moi la certitude. Vous me donnerez plus que la vie.

— « Qu'ai-je à dire ? » continua Harold, dans une vive agitation. Beaucoup de choses sont même pour moi obscures et incompréhensibles. Mais votre relation a ravivé en moi des souvenirs et des impressions qui m'ont fait sentir que je ne suis pas dans l'erreur. Je me souviens maintenant distinctement que j'étais allé au pied de la colline, en face de la forteresse, et que je fus rejoint par le sergent Roun (dont jusqu'à ce moment j'avais oublié le nom), qui me pria de faire une promenade avec lui dans son traîneau. Je ne demandai pas mieux, et j'y montai. Je me souviens maintenant très-bien que mon chapeau tomba de ma tête, que je voulus le ravoir ; que j'en fus empêché par le sergent Roun ; qu'il jeta sur moi son manteau et m'emmena à un rapide galop. Le voyage fut long ; — mais là mes souvenirs sont confus, et je regarde ce moment comme une sombre nuit, ça et là éclairée par un rayon de lumière. Peut-être ai-je alors été saisi par la forte maladie qui pendant longtemps menaça ma vie. Il me souvient, comme d'un rêve, que quelquefois je demandais mes parents ; d'abord on répondit à mes prières par de douces paroles ; puis, bientôt par des menaces. J'ai un faible souvenir d'avoir vécu quelque temps dans une misérable maison, où j'étais traité avec dureté par des hommes rudes et où je désirais la mort. Puis, arrive comme le soleil levant la vision d'une autre maison ; un beau ciel, un air pur, de vertes prairies, et de bonnes gens qui traitaient le pauvre enfant malade avec une bonté infinie. Cette maison c'était celle d'Alette, et ses excellents parents m'adoptèrent après m'avoir rendu la vie.

Mes nouveaux parents me devinrent très-chers, j'étais heureux. Ma maladie et ma longue faiblesse avaient presque entièrement effacé les impressions d'un premier âge ; je perdis le souvenir des noms, des gens et des endroits ; mais jamais je n'oubliai la première gardienne de mon enfance. Comme une belle et sainte vision, elle m'a suivie dans la vie, quoique dans la longue suite des années elle se fût comme enveloppée d'un voile épais.

Quand je fus plus âgé, je demandai et obtins de mon père adoptif un récit de mon arrivée dans cette maison. ; J'appris alors qu'il visitait un jour Herre K., dans Christiansand, pour affaire, et qu'il vit dans cette maison un enfant misérable, pâle et malade, assis sur le sol au soleil. L'enfant commença à crier, mais il se tut effrayé quand K. le renvoya en le menaçant de la chambre noire. Indigné de ce traitement, mon bienfaiteur demanda à qui appartenait cette petite créature. Il reçut pour réponse que c'était un pauvre être sans parents, dont K. avait pris soin par pitié. Le père d'Alette résolut immédiatement de faire tous ses efforts afin de retirer l'enfant de cette maison, et offrit de l'emmener à la campagne, J'entrai ainsi dans cette famille, que depuis ce temps j'appelai la mienne. Je ne pus jamais obtenir la connaissance de mes parents ni la nature réelle de mes rapports avec eux. Herre K. mourut peu de semaines après que j'eus quitté sa maison, et sa femme était ou prétendait être dans l'ignorance la plus complète de tout ce qui me concernait.

Mes excellents parents adoptifs ne me firent jamais sentir le besoin d'une autre famille ; ils ne firent aucune différence entre moi et leur propre enfant, et Alette était la plus tendre et la meilleure des sœurs. La mort nous priva de ces protecteurs bien-aimés. Le père d'Alette mourut il y a deux ans. Alette alla demeurer avec de proches parents, jusqu'à ce qu'elle puisse donner sa main à l'homme qu'elle aime depuis longtemps ; et j'espérais dissiper, par les voyages et par des scènes nouvelles, le nuage qui couvrait mon esprit. Ce fut alors par accident du plutôt par la main de la Providence que je fus conduit vers vous. L'admiration et une puissante attraction m'attachaient à vous ; peut-être aussi un souvenir d'enfance, inconnu de moi-même, m'influénçait-il ? Dans ce moment, il s'élève au dedans de moi, clair et distinct. Je me reporte à mes jeunes années, à ce temps où je vous appelais ma mère et où je vous aimais comme un fils bien tendre, » et avec une vive effusion Harold serra la main de Fru Astrid. « Et maintenant que vous dit votre cœur ? Pouvez-vous ajouter foi à ces souvenirs incomplets ? Puis-je

encore vous appeler ma mère ? Me recevez-vous de nouveau comme votre fils ?

— Pouvez-vous me le demander ? Voyez ces pleurs de joie, — je n'en ai pas versé beaucoup de semblables !

Puis-je douter ? — Je crois, — je suis heureuse ; — vous êtes le fils de ma sœur, — mon enfant ; — vous êtes le mien de nouveau ! Mais, hélas ! ne vous ai-je retrouvé que pour vous perdre ? Dois-je vous voir périr ici pour ma sûreté ? ce moment est bien amer !

— « Et doux cependant, » s'écria Harold avec chaleur. « Nous nous sommes retrouvés, nous sommes réunis !

— Dans la mort.

— « Nous pouvons être sauvés. — Seulement par un miracle. — « La Providence peut opérer des miracles. Ne venons-nous pas d'en avoir la preuve ?

— Vous avez raison, Harold ; mais j'ai été si malheureuse ! Il m'est difficile de croire au bonheur. Dans tous les cas, bénissons Dieu pour ce qu'il vient de faire, et que sa volonté se fasse !

— « Que sa volonté soit faite, » répéta Harold tout bas, mais avec une mâle contenance, et tout redevint silencieux. Autour d'eux régnait une grande obscurité, car le soleil s'était couché et la neige recommençait à tomber fort épaisse.

Ils étaient comme enterrés vivants.

Mais le miracle libérateur s'accomplissait. Des lumières parurent, des voix résonnèrent sur la plaine de neige.

— « Suzanna ! » s'écrièrent Fru Astrid et Harold, d'une même voix, « Suzanna, notre ange protecteur ! »

Oui, c'était Suzanna, qui, une torche à la main, se précipitait sous la voûte obscure. Dans ce moment étincelèrent mille diamants.

— « Dieu soit loué ! vous êtes sauvés ! » s'écria Suzanna. « Voilà de bonnes gens, de fortes gens qui nous viennent en aidé. Mais hâtons nous, — la neige tombe épaisse. »

Plusieurs paysans parurent alors avec des torches allumées et deux civières. Fru Astrid et Harold y furent placés et couverts de chaudes peaux de mouton.

— « Suzanna, » dit Fru Astrid, « venez et reposez-vous près de moi. »

— « Non, » répondit Suzanna, et elle saisit sa torche, « j'irai devant et je porterai la lumière. Ne craignez rien pour moi, je suis forte. »

Mais une sensation étrange la saisit tout à coup ; son cœur semblait défaillir en elle, et ses genoux lui manquèrent. Elle se releva un moment, fit un pas en arrière, puis elle retomba sur ses genoux dans la neige ; la torche s'échappa de ses mains. « Hilda ! » murmura-t-elle dans son cœur, « ma chère petite bienaimée, adieu. »

— « Suzanna ! grand Dieu ! » s'écrièrent ensemble deux voix rendues fortes par la crainte. Fru Astrid et Harold s'élancèrent et soutinrent Suzanna dans leurs bras. Elle saisit les mains de la dame et celles d'Harold, et parlant avec une grande difficulté, elle dit d'un ton de supplication :

— « Ma petite Hilda, — sans père, — sans mère, — pensez à elle. »

— « Suzanna, ma bonne, ma chère enfant ! » s'écria Fru Astrid, « vous ne mourrez pas ! » Et pour la première fois un rayon d'inquiétude et d'amour s'échappa des yeux noirs de Fru Astrid pour se reposer sur la jeune fille si dévouée.

Pour la première fois, Suzanna recevait un tel regard, et ce fut pour elle comme si le ciel s'ouvrait.

— « Oh ! Harold, » reprit-elle avec un regard d'une tendresse inexprimable, « je n'aurais pas été heureuse dans la vie, je le sais, — mais je remercie Dieu, puisqu'il me permet de mourir pour vous. Maintenant, — maintenant, ne méprisez pas mon amour ! » et prenant sa main et celle de Fru Astrid, elle les pressa sur son cœur, et leur dit d'une voix expirante : « Oubliez mes fautes à cause de mon amour ! » Une légère rougeur parut sur sa figure, puis sa tête retomba sur sa poitrine. Elle n'avait plus aucune apparence de vie. On la plaça près de la dame, qui la prit dans ses bras, et baigna de ses larmes sa jeune et pâle figure.

XX. — Retour à la vie.

Je m'éveille, la vie a triomphé de la mort. — Je m'éveille, et l'amour est assis pour veiller près de ma couche.

Les mois se passèrent et la vie ne fut pour Suzanna qu'un rêve sauvage et pénible. Dans le délire de la fièvre, elle vivait encore au milieu des événements du voyage dans la montagne, mais ils étaient entourés de terreurs plus sombres encore. Elle voyait les démons de la terre qui l'entouraient dans le désert de neige, et qui hurlant autour d'elle, cherchaient à l'enterrer sous des monceaux de glace et de neige. Avec une énergie désespérée, Suzanna luttait contre eux, car elle savait qu'avec elle devait mourir tout espoir de sauver ceux qu'elle aimait, et chaque morceau de glace que les démons jetaient sur elle, elle le leur renvoyait. A la fin, les démons de la terre lui promirent que si elle voulait les suivre tranquillement, ils laisseraient en paix ses amis et leur rendraient le bonheur et la richesse. Alors Suzanna ne leur résistait pas plus longtemps, mais en pleurant le beau ciel, et la terre avec ses vertes vallées, elle consentait à les suivre dans leur demeure souterraine. Cependant elle était contente, car elle souffrait pour ceux qu'elle aimait ; et des froides et sombres profondeurs, où maintenant elle était condamnée à vivre, elle envoyait les mots d'adieu les plus tendres et les plus touchants à Hilda, à la dame, à Harold et à Alette, trahissant ainsi sans s'en douter tous les combats, toutes les peines de son cœur.

Un jour, il lui sembla qu'elle avait vécu cent ans dans le monde souterrain, et qu'elle se trouvait alors dans une de leurs églises, car le temps était arrivé où elle devait mourir ; et dans la mort elle savait qu'elle échapperait au pouvoir des ennemis de la terre. Mais cette pensée ne pouvait lui causer aucun plaisir ; son cœur était si faible, sa poitrine si glacée. Elle était étendue sur une pierre du sol. Un toit de glace s'élevait au-dessus de sa tête. C'était sa tombe ; là elle devait mourir. Graduellement toutes ses pensées s'engourdirent, ses peines s'effacèrent ; le doux calme du sommeil se reposa sur elle, et Suzanna, sans s'en rendre compte, trouvait la

mort un doux et rafraîchissant sommeil dont elle craignait le réveil. Alors il lui semblait que la porte de son tombeau s'ouvrait, elle apercevait une lumière semblable à celle du soleil. Quelqu'un s'approchait et touchait ses lèvres avec une flamme, une flamme comme celle de la vie. Alors son cœur battit plus vite : Elle regarda et vit près de son chevet une forme qui se penchait sur elle, avec un regard plein d'amour et de pitié. Ce regard, ce beau regard vivifiant, elle croyait l'avoir déjà vu quelque part auparavant. Suzanna vit des roses au pied de son lit et le soleil qui les éclairait. Chaque rose lui semblait si étrange, si belle, qu'elle s'écria involontairement : « Sommes-nous maintenant dans le ciel ? » — « Encore sur la terre, » répondit une voix pleine de tendresse. « Vous vivez encore parmi ceux qui vous aiment. »

— « Ah ! qui m'aime ? » dit Suzanna, faiblement et avec amertume.

— « Moi, » répondit la voix, « et je ne suis pas la seule. Mais soyez calme et tranquille ; une mère veille sur vous. »

Et Suzanna resta calme et tranquille ; et elle se résigna, avec une soumission reconnaissante, aux soins de sa tendre gardienne. La présence de Fru Astrid, le seul bruit de ses pas légers, la seule vue de son ombre qui passait, faisaient du bien à Suzanna. Toute chose qu'elle prenait de ses mains lui semblait agréable et salubre. Là se répandaient entre elles des relations pleines d'amour.

Fru Astrid, qui avait vu la jeune fille comme renaître par ses soins affectueux, conçut pour elle une affection qui la surprit elle-même, et qui en même temps la rendait heureuse. Forte et bien portante, Suzanna n'avait pas eu sa sympathie. Mais la malade, la faible, jeune fille, qui, dans sa faiblesse, était si enfantine et si, aimante, lui allait au cœur, et appelait : en elle comme un nouvel été de vie et d'amour.

Tel est l'effet de la vraie affection, de tout amour pur — dans chaque âge de la vie, car l'amour est le soleil de la vie et du cœur.

Aussitôt que la connaissance revint à Suzanna, elle demanda des nouvelles de ceux qui avaient été ses compagnons dans le voyage de la montagne. Elle apprit avec surprise et bonheur que Fru Astrid avait découvert dans Harold le fils de sa sœur, et qu'ainsi les ombres de sa vie s'étaient dissipées.

Les informations reçues du sergent Roun, et celles qu'on obtint par d'autres investigations, établirent clairement l'identité d'Harold avec l'enfant perdu. Elles apprirent que Herre K. était le confident de l'œfwerste,

et qu'il avait un cœur assez mauvais pour s'être rendu le complice d'un crime, dans l'espoir de gagner de l'argent ; il avait pris sans peine la charge d'effacer peu à peu de l'esprit de l'enfant le souvenir de ses premiers parents. La maladie ; vint en aide à ses cruels procédés. Après avoir été peu de mois dans la maison de Herre K. le pauvre garçon se trouvait si hébété, si insensible, que K. accepta l'offre de Herre Bergman ; sans aucune crainte que cela pût conduire à découvrir le secret. Il avait donc livré avec empressement l'enfant dont la présence était pour lui un reproche journalier.

Les soins habiles d'un médecin de Bergen avaient rétabli la santé de Harold peu après son arrivée dans cette ville.

Après avoir assisté au mariage d'Alette, Harold avait voyagé dans les pays lointains ; mais il devait retourner à Semb dans le courant de l'été, pour s'y établir et se dévouer à la parente bien aimée qu'il venait de retrouver.

Le guide, — l'honnête vieux paysan d'Hallingdale, — avait perdu la vie sur les montagnes. Son petit-fils fût trouvé pleurant sur le corps de son grand-père, à moitié mort lui-même de froid, et de faim. Les gens que Fru Astrid et Harold envoyèrent à leur secours étaient parvenus à se frayer un chemin dans les masses de neige à Bjørœja-Saeter, et ils sauvèrent la vie au pauvre jeune garçon.

Suzanna donna quelques pleurs à la mémoire du vieillard ; mais en secret elle regrettait de n'avoir pas péri comme lui, car elle regardait dans l'avenir avec inquiétude.

Quand elle put aller en plein air, quand Fru Astrid l'y conduisit et qu'elle sentit la douce impression du printemps, qu'elle vit la mer et le ciel clair au delà des montagnes, les beaux jardins à leurs pieds, alors le sentiment de la beauté de la création éveilla de nouveau en elle l'amour de la vie. C'était avec admiration et délice qu'elle regardait les nouveaux objets qui l'entouraient, la grandeur de la nature, la vie active et les scènes animées de la ville. Elle se trouvait dans Bergen, si magnifiquement située, la plus grande ville commerciale de la Norvège, le lieu de la naissance d'Holberg, de Dahl et d'Ole-Bull. Mais bientôt elle devait quitter tout cela, et, ce qui lui était bien plus amer encore, elle allait se séparer de la dame bien-aimée, car Suzanna était bien fermement décidée à ne jamais revoir Harold. La rougeur lui montait au front quand elle songeait aux dernières paroles qu'elle avait prononcées dans les montagnes lorsqu'elle se croyait sur le point de mourir ; elle sentait qu'après cet aveu elle ne pourrait plus le

revoir, encore moins demeurer dans la même maison que lui, sans un embarras très-pénible pour tous les deux. Elle avait donc pris la résolution de ne jamais retourner à Semb. Aussitôt que ses forces le lui permettraient, elle se rendrait par eau de Bergen en Suède, pour retourner dans sa ville natale ; là, elle chercherait la guérison de son cœur sur le sein de sa petite sœur chérie, et recouvrerait la force de vivre et de travailler.

Mais pour Suzanna ce n'était pas chose facile que de communiquer son projet à l'œfwerstinna. Quand elle s'y décida, elle tremblait violemment et ne put retenir ses larmes.

Elle éprouva tout ensemble du soulagement et de l'agitation quand Fru Astrid, après l'avoir écoutée en silence, lui répondit avec beaucoup de calme :

— « Vous êtes libre, Suzanna, de faire ce que vous croirez le mieux ; mais dans trois ou quatre mois — mes affaires me retiendront ici ce temps-là, — dans peu de mois je retournerai à Semb, et je ne pourrais pas bien faire ce voyage sans vous.

« Alors j'irai avec vous, » dit Suzanna, heureuse de se sentir de quelque utilité.

— « Quelques mois encore ! » pensa Suzanna, avec un triste plaisir. Et ces mois se passèrent délicieusement et avec beaucoup de fruit pour elle. Fru Astrid s'était dévouée à elle, et dans bien des choses elle travailla à suppléer à ce qui manquait à son éducation si négligée. Suzanna était une élève bien intelligente, et chaque jour elle s'attachait davantage à la dame. Fru Astrid eut la preuve de la vérité de ce proverbe : « Le souffle de la jeunesse donne la vie. » Au commencement du mois de juillet, Fru Astrid traversa avec Suzanna ces montagnes qui les avaient menacées de mort ; mais dans cette saison le chemin, quoique toujours très-fatigant, n'était pas dangereux. L'œfwerstinna fut, pendant tout le voyage, d'une extrême gaîté, et chaque jour cette gaîté semblait s'accroître. Suzanna, au contraire, devenait plus triste de jour en jour. La gaîté de Fru Astrid ne faisait qu'ajouter à sa mélancolie ; elle se sentait extrêmement affectée.

Elles rentrèrent dans Heimdale par une belle soirée de juillet.

Le cœur de Suzanna saignait en revoyant les lieux et les objets qui lui avaient été si chers, et qu'elle devait bientôt quitter pour toujours. Jamais ils ne lui avaient paru si charmants. Les rayons de soleil qui tombaient sur la montagne de Cristal la faisaient songer aux sagas d'Harold. Elle voyait le bouquet de chêne où Fru Astrid s'asseyait et jouissait des parfums que la

main de Suzanna lui avait préparés en silence ; et le ruisseau où l'argentine poussait, le clair ruisseau auprès duquel elle avait passé des heures si fortunées. Suzanna en était presque altérée. Les fenêtres à Semb brillaient aux rayons du soleil couchant ; la maison semblait illuminée. — Là, elle avait travaillé ; et donné des ordres ; là elle avait aimé ; là, le feu de l'hiver brillait si gansent tandis qu'elle écoutait les histoires d'Harold ; la fumée s'élevait des huttes de la vallée où elle se regardait comme chez elle, où elle connaissait chaque enfant, chaque vache, où elle s'était intéressée à toutes les joies, où elle avait soulagé tous les besoins de ceux qui y habitaient. Là, elle avait appris à connaître Harold, — toujours Harold ; — elle trouvait son image au sein de tous ces souvenirs.

Mais maintenant, — bientôt, elle allait tout quitter, — quitter toutes ces beautés, toutes ses affections.

A leur arrivée à Semb, elles furent reçues par les joyeux aboiements d'Alfiero. Suzanna, les larmes aux yeux, appela autour d'elle toutes ses vieilles connaissances, les hommes et les animaux.

Les fenêtres de la chambre de Fru Astrid étaient ouvertes, et de là on pouvait apercevoir une délicieuse vue de la vallée, avec sa rivière, ses petites collines, ses bouquets de verdure, et, tout au fond, son paisible clocher. L'œfwerstinna y arrêta ses regards, et comme dominée par la beauté de la scène, elle s'écria, les yeux brillant d'admiration :

— Voyez, Suzanna, notre vallée n'est-elle pas magnifique ? Et ne serait-il pas délicieux de vivre ici, répandant le bonheur autour de soi et le ressentant en soi-même ?

— « Oui, » répondit vivement Suzanna, et elle quitta la chambre, car elle se sentait suffoquée, et encore une fois Barbara s'élevait en elle et lui disait :

— « Magnifique, oui, pour elle ! elle ne songe pas à moi, elle ne s'inquiète pas de moi le moins du monde, — ni Harold non plus. La pauvre servante, dont ils ont eu besoin dans la montagne, ils n'en ont plus besoin dans la vallée. Elle peut s'en, aller ; ils sont heureux ; ils se suffisent à eux-mêmes. Que leur importe si elle vit, si elle meurt ou si elle souffre ! C'est bon, je ne leur serai pas longtemps un fardeau. Je m'en irai — je m'en irai loin, bien loin d'ici. Je ne m'inquiéterai plus d'eux. Je les oublierai comme ils m'ont oubliée ! »

Mais involontairement des pleurs coulèrent sur les joues de la pauvre enfant, et à mesure qu'elle les répandait, l'esprit de Barbara s'évanouit et

Sanna reprit le dessus.

Oui, je m'en irai, mais je les bénirai partout où j'irai. Puissent-ils trouver une autre personne aussi dévouée que je le suis ! Puissent-ils ne jamais regretter Suzanna ! Et vous, ma petite Hilda, vous, ma chérie, ma seule joie, bientôt je serai près de vous. Je vous prendrai dans mes bras, et je vous porterai dans quelque coin tranquille où je pourrai travailler pour vous sans distraction. Un morceau de pain et un abri paisible, et, à coup sûr, je puis suffire aux deux. Et quand mon cœur souffrira, je vous presserai, vous, douce et chère enfant, sur mon sein, et je rendrai grâce à Dieu de m'avoir laissé sur la terre quelqu'un que je puisse aimer et qui m'aimera aussi ! »

Elle atteignit la porte de sa chambre, l'ouvrit et recula d'étonnement. Ses esprits étaient-ils troublés ou sortait-elle d'un rêve qui avait duré des années ? Elle se trouvait encore une fois dans la chambre où elle avait passé tant de jours de sa jeunesse, dans la petite chambre qu'elle avait arrangée elle-même, peinte et décorée ; la petite chambre dont si souvent elle avait parlé à Harold. Là, près de la fenêtre, le petit lit d'Hilda, avec le couvre-pied travaillé et les rideaux de mousseline blanche. Cette vue fit affluer le sang vers le cœur de Suzanna, et avec une précipitation presque sauvage elle s'écria : « Hilda, ma petite Hilda ! »

— Me voilà, Sanna ; voilà votre petite Hilda, » répondit une douce et claire voix d'enfant ; la couverture du lit agita ; une petite figure de chérubin en sortit, et deux petits bras entourèrent Suzanna.

Avec un cri de bonheur Suzanna courut vers elle et serra dans ses bras sa petite sœur.

Suzanna pleurait et riait tour à tour, et pendant quelques instants elle fut étrangère à tout ce qui était autour d'elle. Quand elle fut plus calme, elle se trouva assise sur le lit d'Hilda, l'enfant la tenait dans ses bras avec une profonde expression de tendresse et de douce émotion.

— « Petite Hilda, » dit Harold, « demandez à Suzanna de m'aimer aussi un peu, et de ne pas dire non à ce que vous m'avez promis. — Demandez-lui de me laisser appeler la petite Hilda ma fille, et votre Suzanna : ma Suzanna.

— Ah ! oui, Sanna, il faut que cela soit ! » cria la petite Hilda, en passant avec une chaleur enfantine ses bras autour du cou de Suzanna ; puis elle continua vivement ; « Oh ! aimez-le, Sanna, il m'aime tant ; il me l'a dit tant de fois ; c'est lui-même qui m'a conduit Ici pour vous rendre heureuse. Et voyez, il m'a donné ce beau ruban de cou, et il m'a promis de me conter

de si belles histoires l'hiver prochain. Il en sait tant ! Avez-vous entendu raconter Rypan dans Justedalen, Sanna ? Il me l'a contée. Et celle de la bonne dame qui, après la Mort-Noire, vint dans les vallées chercher les pauvres petits orphelins et leur servit de mère ? Oh ! Sanna, aimez-le, et laissez-le devenir mon père ! »

Suzanna, incapable de proférer une seule parole, laissait dire la petite babillarde. Elle cachait sa figure sur le sein d'Hilda, essayant de retrouver ses sens égarés.

« Suzanna, » dit Harold en suppliant, « ne voulez-vous pas me regarder ? Ne me direz-vous pas une seule bonne parole ? »

Suzanna leva sa figure en feu, toute baignée de pleurs, et dit : « Oh ! comment pourrai-je jamais assez vous remercier ? »

— « Comment ? » dit Harold, « en me rendant heureux, en devenant ma femme. »

Suzanna s'arrêta ; puis elle dit avec autant d'ingénuité que de tendresse : « Dieu sait combien je m'estimerai heureuse si je pouvais croire que ce fût pour votre propre bonheur et non pour le mien seulement. Ah ! je ne puis ; — je connais votre générosité, votre bonté. »

— Générosité ? C'est pour moi-même que je suis généreux. Je vous l'assure, plus que jamais je songe à me faire du bien, et dans ce moment je suis aussi égoïste que vous pouvez le désirer.

— Et votre sœur Alette, » continua Suzanna les yeux baissés, « je sais qu'elle ne souhaite pas m'avoir pour sœur, et...

— Si Alette a été folle une fois, » dit une douce voix, « elle est ici maintenant prête à vous en faire des excusés ; » Et Alette embrassait l'étonnée Suzanna, et elle continua : « Oh ! Suzanna, à vous seule mon frère doit apparnir ! Je vous connais maintenant et je sais qu'Harold ne peut être heureux que par vous. Je vous le demande, Suzanna, je vous en supplie, rendez-le heureux. Soyez sa femme, Suzanna, soyez ma sœur.

— « Et vous aussi, Alette, voudriez-vous me faire illusion par vos douces paroles ? Ah ! si vous pouviez me faire oublier que ma faiblesse, — que moi-même par ma confession... ; — mais je ne puis l'oublier, et je, ne puis vous croire, vous, chers et généreux amis ! et je vous demande, je vous supplie

— Quels discours entends-je ici ? » s'écria une voix sérieuse, et l'œfwerstinna se trouva au milieu du groupe en discussion, et dit avec une sévérité affectée : « Est-il possible que mon jeune parent et ma fille

Suzanna aient pris sur eux de discuter et de décider des matières aussi importantes sans m'avoir admise à leur conseil ? Oui, je vois à vos faces coupables qu'il en est ainsi, et je veux vous punir tous. Maintenant pas un seul mot sur ce sujet d'ici à huit jours, alors, comme souveraine dame et maîtresse de cette maison, je désire et commande que l'affaire en discussion soit portée devant moi, pour que j'aie ma voix dans la décision.

Suzanna pendant ce temps sera mise en sûreté, et j'entreprendrai moi-même d'être sa gardienne. Croyez-vous réellement, Suzanna, » et dans ce moment la voix de Fru Astrid prit l'expression de la plus grande tendresse, « croyez-vous réellement que vous m'échapperiez si facilement ? Non, non, mon enfant, vous vous êtes trompée. Du moment où vous nous avez sauvé la vie, vous êtes devenue nôtre pour la vie, vous et votre petite Hilda. Mais la table à thé est mise sous les tilleuls du jardin, tenez, mes enfants, allons prendre des forces pour la querelle qui se prépare. »

XXI. — Fin des Querelles.

Sur la terre tourmentée le vent des tempêtes s'élève : voyez comme il se rue sur les nuages qui s'entrechoquent ; puis il s'abaisse sur les sombres bois de sapins ; les grands arbres tremblent dans leurs antiques demeures ! La discorde et la terreur régneront ; — mais, au-dessus de tout, les étoiles immortelles les regardent et leur parlent de paix.

Il y a de la tristesse et des peines sur la terre ; il y a des maladies, du désespoir, et de longues et dévastatrices misères. Mais, Dieu soit loué ! il n'y a pas que cela. La terre contient aussi le bon, le beau, — des cœurs qui ne souffrent pas, des espérances qui n'ont pas été trompées.

La vie a ses moments de ravissement, ses années de paix bénies, de gaies fêtes de mariage, de paisibles et saints lits de mort.

Trois mois après le petit débat qui vient d'être raconté, une de ces fêtes de noce se célébrait à Semb, dans Heimdale. Le soleil de la nature et celui du cœur humain brillaient ensemble et faisaient de la terre un paradis, — un paradis qui pourrait être trouvé là, quoique souvent caché aux yeux des hommes, et dont l'entrée est défendue par le pouvoir des esprits qui ne sont pas saints.

Toujours, sur la face même de celui qui a failli, se conserve les nobles traces de son céleste lignage ; — le cœur de Daphné palpite encore sous son enveloppe.

TEGNER.

C'était un jour d'automne ; les éminences boisées de la vallée resplendissaient des plus purs rayons du soleil ; les sombres sapins, les pins d'un vert plus clair, les bouleaux dorés, les noisetiers avec leurs pâles feuilles, le frêne des montagnes se groupaient au-dessus d'elles. Là rivière

d'Heimdale, enflée par les pluies, coulait plus profonde et plus rapide que jamais. Des troupeaux qui descendaient vers les vallées, erraient sur ses flancs. Là cloche de la" chapelle résonnait gaîment dans les airs, tandis que ceux qui se rendaient à l'église passaient dans les sentiers qui conduisaient des cottages à la maison de Dieu.

Des bords de la rivière les plus rapprochés de Semb, on repoussait une petite flotte de bateaux gaîment décorés : Dans le principal bateau était assise la dame de Semb ; mais ce n'était plus cette femme lugubre qui pleurait sur un tombeau. Une nouvelle jeunesse animait ses joues et s'échappait de ses lèvres. Ses yeux se tournaient avec une joie tranquille, tantôt sur les scènes magnifiques de la nature, tantôt sur les objets encore plus beaux qu'elle avait à ses côtés : — deux heureuses créatures humaines. Près d'elle, plutôt comme un petit ange que comme un enfant, était assise la petite Hilda, une guirlande de fleurs sur ses boucles dorées. Mais les regards de tous étaient pour le mari et la mariée, et vraiment ils étaient beaux à voir, tant ils avaient l'air intérieurement heureux. Dans ; un bateau qui suivait, on voyait une petite lutte entre une jeune femme et son mari ; il essayait de l'envelopper d'un manteau qu'elle rejetait toujours. On ne pouvait s'empêcher de prendre le parti du mari dans ses tendres soins pour sa femme qui allait bientôt être mère. L'issue de la querelle fut qu'Alf gagna la victoire sur Alette. D'autres bateaux contenaient d'autres invités à la noce. Les hommes qui ramaient avaient tous des guirlandes sur leurs jaunes chapeaux de paille, et ainsi au son de la musique la plus gaie, la petite troupe passa la rivière pour se rendre à la chapelle. La chapelle était modeste, sans autre ornement qu'un beau tableau d'autel, et des fleurs et des branches d'arbre dont les murailles et le sol avaient été décorés pour cette occasion.

Le sermon fut simple et animé, — le chant était doux à l'oreille. En un mot, aucun son discordant ne venait troubler le service de Dieu, si bien fait en Norwége pour soutenir et exciter la piété.

Là, Suzanna et Harold conjurèrent le ciel de bénir le serment qu'ils se faisaient de s'aimer sur la terre dans la joie comme dans la peine.

Bien du monde était venu à la chapelle ce jour-là, et quand la noce retourna à la maison, plusieurs autres bateaux se joignirent à eux et les accompagnèrent avec des chants et des acclamations jusque sur l'autre rive.

Mais Suzanna ne se sentit entièrement heureuse que quand, retirée dans la chambre de Fru Astrid, elle mit sa tête sur ses genoux et sentit ses douces

maines qui répandaient sur elle les bénédictions maternelles.

— « Et moi aussi j'ai une mère, » s'écriait-elle en embrassant les genoux de Fru Astrid et en la regardant avec un amour d'enfant. « Ah ! je suis trop heureuse ! Dieu a donné à la pauvre fille isolée une maison et une autre mère. »

— Et un mari aussi, ne l'oubliez pas lui, je vous en prie, » dit Harold, en embrassant doucement Suzanna et en s'agenouillant auprès d'elle devant sa mère adoptive.

Fru Astrid les serra tous les deux dans ses bras, et dit doucement et tendrement en les conduisant à la fenêtre, d'où on apercevait la magnifique vallée dans toute son étendue :

Aujourd'hui nous commençons tous une nouvelle vie, et tous ensemble nous nous la rendrons heureuse. Dans ce moment, près de vous, je regarde devant moi comme vers un heureux avenir. Je crois que je vois clairement ce qu'il sera. Nous n'avons pas ici les richesses de l'art ou les scènes changeantes de la vie du grand monde pour nous égayer et nous animer ; mais, malgré cela, notre vie ne devra pas être monotone. Nous avons le ciel et là nature. Nous appellerons le ciel dans nos cœurs et dans notre maison ; nous questionnerons les secrètes merveilles de la nature, et, en les contemplant, nous élèverons nos âmes. De notre tranquille foyer nous observerons quelquefois le grand drame du monde, afin de retourner plus gaîment à nos petites scènes et de penser comment chacun doit faire pour y jouer le mieux possible son rôle.

« Et je vous le promets d'avance, » continuait-elle en plaisantant, « ce ne sera pas le mien souvent de prononcer des discours aussi longs que celui-ci. »

Mais Harold et Suzanna s'unirent pour l'assurer qu'elle n'en dirait jamais trop..... Bien alors ; si vous écoutez quelquefois mes prédications, moi, d'un autre côté, je vous serai souvent un enfant et j'apprendrai de vous. Je suis maintenant devenue très-curieuse de la nature, et je suis impatiente d'être mieux instruite à ce sujet. Cette pensée souffle comme l'air du printemps sur mon automne.

— « Vraiment, » dit Harold, « l'entretien avec la nature conserve au cœur sa jeunesse et sa santé. J'ai toujours pensé avec plaisir à ces paroles de Goëthe, quand, dans sa quatre vingt-sixième année, il retourna à son soleil natal. Heureux de son voyage dans son pays, il dit : J'ai été conversant avec les vignes, et je ne puis vous dire que de belles choses elles m'ont dites ! »

Ne pouvons-nous pas voir là l'aurore d'un nouvel âge d'or, dans lequel la voix de la nature se fait encore de nouveau entendre à l'homme, qui retire de ses enseignements la plus haute sagesse et la paix la plus parfaite ?

— « Notre sagesse, » dit Fru Astrid regardant autour d'elle en riant, « n'a pas été capable de retenir Suzanna, qui, plus sage que nous, est allée retrouver nos hôtes de la noce, que nous avions oubliés ; mais suivons-la maintenant. »

Après le repas de noce, qui fut égayé par les santés, les chants et une cordiale gaîté, l'œfwerstinna retourna dans sa chambre, laissant Alette remplir l'office d'hôtesse.

S'asseyant à sa table, Fru Astrid écrivit d'une plume rapide les lignes suivantes :

Venez maintenant ! venez, mon ami, mon père, et voyez vos souhaits et vos prophéties accomplis ; venez, et voyez le bonheur, l'inexprimable reconnaissance habiter dans le cœur qui si longtemps est resté fermé à tout espoir. Venez et écoutez mon repentir pour mon manque de foi, pour mes murmures contre là Providence. Venez et aidez-moi à réfléchir. Je suis impatiente de vous dire combien je suis changée ; combien les germes de vie et de bonheur, que je croyais éteints, se sont développés en moi. Tous les jours je m'étonne de mes propres sentiments, je me connais à peine moi-même. Ah ! mon ami, avec combien de vérité vous me disiez, *il n'est jamais trop tard !*

Ah ! si je pouvais parler à toutes les âmes tombées, désespérées, je leur crierais : Relevez VOS têtes ; croyez encore dans l'avenir, et pensez toujours, *il n'est pas trop tard*. Voyez, moi aussi j'étais écrasée par le chagrin ; la vieillesse m'entourait ; je croyais n'avoir plus de force ; je disais que ma vie, mes souffrances avaient été vaines. Et regardez ! ma tête s'est relevée ! mon cœur est entier, mon âme forte ; maintenant, dans ma cinquantième année, j'entre dans un nouvel avenir, entourée de tout ce que la vie a de beau et de bon.

Le changement de mon âme m'a appris à mieux connaître la vie et ses souffrances, et je sais aujourd'hui qu'il n'y a pas de souffrances sans fruit ; qu'aucune vertueuse manière de les endurer n'est vaine. La Providence a retiré le voile de mes yeux, tandis que je suis sur la terre ; pour plusieurs il ne sera levé que quand leurs yeux seront fermés pour cette vie. Tous verront alors et sauront ce que j'ai appris avec tant de joie et de reconnaissance.

Le chemin devant moi est maintenant clair et lumineux. Soutenue par mes enfants bien aimés, par l'ami et l'instructeur de ma jeunesse, qui passera, je l'espère, le soir de ses jours sous mon toit, le pays sera converti en une vallée de paix, et quand je quitterai tout ce que j'aime, puisse ma mémoire leur être aimable ! Et toi maintenant, vieil, âge qui s'avance, dont je sens déjà sur mon front la froide haleine, toi, crépuscule de l'hiver de la vie, dont les ombres m'entourent déjà, viens et sois le bienvenu ! je ne te crains plus.

Et dans la faiblesse de mon corps et dans les souffrances aussi, je reconnâtrai toujours la valeur de la vie, et le cœur ouvert à tout ce qui est beau et bon sur la terre, je dirai à mes chers bien-aimés :

« La paix du ciel est dans mon cœur. »

Comme Fru Astrid déposait sa plume et levait ses yeux humides vers le ciel, elle aperçut. Harold et Suzanna qui se promenaient bras dessus bras dessous dans la vallée. Ils marchaient gaîment, et cependant ils avaient l'air de se quereller. En vérité un point de la plus haute importance se discutait entre eux : qui des deux dans l'avenir aurait le *dernier mot*.

Harold insistait sur ce que c'était un droit qu'on ne pouvait pas disputer au mari et au maître de la maison. Suzanna déclara qu'elle ne s'inquiéterait pas de ses droits à lui quand elle croirait avoir raison, qu'elle le soutiendrait jusqu'au bout, qu'elle disputerait pour la vérité jusqu'à la fin.

Ils approchaient alors du ruisseau *aux eaux troublées* qui avait été le témoin de leurs disputes passées. Et maintenant comme alors, les pigeons secouaient leurs ailes en se baignant. Là, Harold prit, la main de Suzanna, et lui dit solennellement :

« Ma femme, jusqu'ici j'ai plaisanté, mais maintenant je parle sérieusement. Nos grands parents juraient par les eaux claires de Leipter, et je vous jure maintenant, par les eaux de ce clair ruisseau, que si dans l'avenir vous me contrariez au delà de ce que mon caractère peut le supporter, je vous imposerai silence ainsi. — »

— « Venez, Suzanna, » interrompit Alette, en riant, comme elle prenait le bras de la rougissante Suzanna, « venez, et laissons là ces hommes égoïstes, qui ont toujours besoin qu'on les suive ; laissons-les à eux-mêmes un

instant, et pendant ce temps-là nous nous promènerons ensemble et nous nous confierons notre opinion véritable sur leur compte.

— « Chère Alette, » dit Suzanna très-heureuse d'échapper aux plaisanteries du frère Lexaw, « combien je suis heureuse de vous voir si gaie et si bien, en dépit de votre voyage dans le Nord, que vous redoutiez tant. »

— « Ah ! » dit Alette, doucement et tendrement, « un mari comme mon Lexaw ferait trouver l'été par tout le monde ; cependant... » Et ici une ombre de mélancolie traversa la figure d'Alette, mais s'évanouit à l'instant, et elle continua gaîment : Mais nous ne sommes pas venues ici pour louer ces bons messieurs, qui, je le vois, n'ont rien de mieux à faire que de nous écouter. Aussitôt que nous aurons suffisamment apprécié mon mari, nous donnerons au vôtre sa part bien méritée. N'a-t-il pas des défauts choquants ? Entre nous, n'est-il pas terriblement égoïste et tyrannique ? »

— « Ceci je le nie, » s'écria Harold en se plaçant en face de Suzanna, « ceci je le nie, et vous, ma femme, contrariez-moi, si vous l'osez ! »

— « Si vous l'osez ! » s'écria Alette ; « elle doit l'oser, car vous confirmez mes paroles. N'est-il pas un tyran, Suzanna ? »

— « Suis-je un tyran, Suzanna ? je dis mille fois non !... qu'en dis-tu ? »

— « Je dis — rien, » répondit Suzanna, en se retirant un peu de côté, et s'approchant plus près d'Alette, « mais j'en penserai ce qu'il me plaira. »

— « C'est bien, » s'écria Harold, « j'ai trouvé le moyen d'avoir toujours le dernier mot. »

— « Avez-vous trouvé cela, mon frère, » dit Lexaw, en riant, « alors vous avez fait là une plus belle découverte que celle de Christophe Colomb. Faites-m'en profiter aussi, je vous en prie. »

— Cela ne vous serait d'aucun usage, Alf, » dit Alette, en se tournant vers lui avec une expression mêlée de tristesse et de gaîté ; « car mon *dernier mot* est bien différent du vôtre. »

— « Comment cela ? »

— « Mon dernier mot comme ma dernière pensée sera : Alf ! »

— « Alette, chère Alette, pourquoi ces pleurs ? »

— Suzanna, » dit Harold, je vous y préparerai d'abord ; mon dernier mot sera : Sanna ! »

— « Et le mien : Harold !.. »

Il est pénible, après avoir mis sous les yeux de nos lecteurs des scènes aussi gaies, d'être forcé de leur en présenter d'autres d'une nature tragique.

Mais le destin le veut ainsi, et nous sommes obligés, de raconter que, peu de jours avant le mariage de Suzanna, l'oie blanche et l'oie grise terminèrent leur vie de combats, et furent unies dans une magnifique *daube*, qui fut servie et consommée le jour du festin ; ce jour fut, pour Suzanna et Harold, le dernier jour de querelle et le premier d'une éternelle union.

Souvent, dans les années qui suivirent, Suzanna se tint auprès du clair ruisseau, entourée d'une flotte emplumée, tandis que, gaîment et le cœur heureux, elle chantait à deux hardis garçons aux yeux noirs, et à une belle et fraîche fille, cette petite chanson :

Si jamais mon cœur rebelle
Se révolte dans ma poitrine,
Alors l'amour, par son doux art,
Le charmera le forçant à la paix :
Dans la cage, l'oiseau peut agiter ses ailes sans repos,
Mais l'amour, avec un tendre mot,
Sait l'adoucir et le faire chanter.

Bon lecteur, maintenant que nous sommes heureusement arrivés à la fin de ces querelles, vous ne songez peut-être pas que vous avez toujours une dispute devant vous, — une dispute entre vous et moi. Cependant il en doit certainement être ainsi, s'il vous arrive quelquefois d'appeler « un roman » ce qui doit seulement s'appeler « vues, » — vues qui sont, à la vérité, liées ensemble, mais qui ne prétendent nullement à l'unité d'un roman. Mais si vous regardez mon récit comme des brins d'herbe, ou comme des fleurs de la prairie qui s'agitent au vent sur leurs tiges, ayant leurs racines sur le même sol, et recevant la douce influence du même soleil, alors nous vivrons en paix. — Laissez-moi espérer seulement que les scènes que j'ai décrites ont fait voir à votre cœur cette lumière qui se réfléchit sur tous les êtres ; ce printemps qui un jour viendra dans chaque cœur fidèle.

Et maintenant, lecteur, laissez-moi remercier les auteurs norwégiens, qui ont été mes guides dans le voyage de la montagne, et qui ont erré avec moi dans les légendes de leur terre. Du plus profond de mon cœur je remercie les chers amis que j'ai connus dans ce pays ; les bois de la Norvège où j'ai respiré l'air de la liberté ; les vallées pittoresques où j'ai trouvé une demeure paisible.

FIN.

1 Héla présidait, sur le Nifelheim, l'enfer préparé pour ceux qui mouraient sans gloire, de maladie ou de vieillesse. Sa triste demeure était fortement bâtie et défendue par des portails massifs. Sa salle, c'était l'angoisse ; sa table, la famine ; son couteau, la faim ; son lit, la maigreur ; le seuil de sa porte, un précipice ; ses suivantes, l'attente et le délai. Héla était une fille de Loke (le mal) et d'Angebode (messager de la mort).

2 Likstronde, le rivage des fantômes, recevait les âmes des assassins et des meurtriers.

3 Il est une demeure que le soleil ne visite jamais ; ses portes sont ouvertes du côté du Nord. Des poisons y coulent à travers mille crevasses. Cette demeure est formée de serpents et de scorpions ; leurs têtes sont tournées en dedans. De cet abîme de malheurs s'élève sans cesse une épaisse et sombre fumée. Là les âmes des méchants flottent sur des rivières de poisons, aussi noires que la poix, plus froides que la glace ! — *Edda*.

4 Nom donné, dans plusieurs parties de la Norvège et de la Suède, à de grandes pierres creusées, comme quelques-uns disent, par la main des hommes, et employées par les anciens Scandinaves dans leurs sacrifices. Les géologues cependant sont de l'opinion qu'elles ont été creusées, par l'action des eaux qui ont découvert jadis la plus grande partie de la Scandinavie.

5 De la morue qu'on a laissé tremper pendant plusieurs semaines dans la saumure. Ce plat est très-commun à Noël en Norvège et en Suède.

6 Le lecteur n'oubliera pas que c'est ici un PASTEUR protestant,

7 Ce plat se sert au commencement de chaque dîner en Norvège ; chaque convive a devant lui une assiette de soupe et un petit plat de harengs : il prend tour à tour quelques harengs et une cuillerée de potage..

8 Regnar Lodbrog était fils de Sigurd Ring, roi de Suède et de Danemarck. Ce fut l'un des plus célèbres héros des anciens Scandinaves. Il reçut le surnom de Lodbrog (lod, chevelu ; brog, vêtement), à cause du vêtement qu'il porta dans sa lutte contre le serpent venimeux qui gardait la princesse Thora. Il se fit un vêtement de la peau des bêtes sauvages, le poil en dehors, et plongea dans la mer au milieu de l'hiver ; l'eau forma d'épaisses écailles de glace sur ce vêtement velu, et, sous cette armure, impénétrable, il attaqua et vainquit le serpent. Après plusieurs expéditions guerrières, dans lesquelles il réussit, Regnar fut fait prisonnier, par Hella, roi de Northumbrie, qui l'enferma dans un donjon plein de serpents. Il expira sous leurs dards, soutenu par l'idée de la vengeance que ses fils tireraient du

meurtre de leur père, et en racontant les actions héroïques de sa vie. Le chant que Regnar est supposé avoir chanté dans la cave des serpents existé encore. Regnar était le plus fort et le plus beau de tous les hommes. C'est sur lui que la tradition a accumulé tous les plus hauts faits des peuples du Nord, pendant le huitième et le neuvième siècle ; ce n'est plus un personnage mythique, mais, comme Charlemagne, il est, dans les poésies, le type des exploits de la nature entière. — Le Bas.

9 Jotunheim, — la terre des géants. A l'extrémité du rivage était Utgard, appelé aussi Jotunheim, où demeuraient Nor et les géants. A cet endroit une muraille, une solide forteresse furent élevées pour le séparer d'Asgard, l'habitation des dieux. Là, sous la racine des arbres du monde, vivent les nains et les esprits follets ; là est la demeure du *Sommeil* qui se lève chaque nuit pour clore la paupière de l'humanité. »

10 La musique qui accompagne la plupart des ballades populaires est toujours sur des airs empreints d'une singulière tristesse. Au pied du Dovrefield nous rencontrâmes sur notre route le monument d'une victoire remportée par les Norvégiens sur un corps écossais, commandé par un capitaine Saint-Clair, au service de la Suède. Il existe sur cet événement une ballade devenue populaire. Nous nous la fîmes chanter par un paysan pour en connaître l'air. On ne se serait pas douté qu'il eût été fait pour un chant de triomphe, tant il était languissant et triste. Il en est de même de tous les chants populaires du Nord que les paroles expriment la gaîté ou un sentiment vif, la mélodie en est toujours traînante et plaintive. C'est que le caractère de la musique nationale ne traduit pas telle ou telle disposition passagère ; mais le fond même de l'âme d'un peuple ou, la tristesse est le véritable caractère du Nord. On l'y retrouve partout, dans le silence et la grandeur de la nature, dans le morne regard de l'homme, dans sa démarche lente et son chant plaintif, dans les brumes de la mer, dans les longues nuits et les longs crépuscules. — Ampère.

11 Les femmes de Tellemark portent une jaquette rouge, les pans noirs ornés de jaune par derrière, et une courte Tasse retenue par une ceinture à l'endroit où la jaquette finit. Un mouchoir de couleur attaché autour de la tête flotte par derrière. Les côtes des bas sont joliment travaillées, et les souliers sont ornés de larges boucles et de paillettes. Le costume des hommes est quelquefois semblable à celui dans lequel on peint Charles II d'Angleterre, ou à celui des combattants espagnols dans les combats de taureaux.

12 Bersærker. — « Les Bersærkers, ou champions, se dévouaient à la fortune des rois et des grands ; c'était à la faveur qu'ils étaient élus. Ces guerriers, qui servaient en quelque sorte de gardes-du-corps par terre et par nier, étaient saisis quelquefois d'une sorte de frénésie, ou de manie militaire, produite par les chants des Skaldes, célébrant leurs exploits guerriers, ou par leur imagination à la pensée de la guerre et de la gloire. Quand cette folie les prenait, ils commettaient les plus sauvages extravagances, attaquant sans discernement des amis, des parents, et dirigeaient leurs fureurs jusque contre des rochers, des arbres et d'autres objets inanimés. Quand ils ne pouvaient pas mieux faire, ils tournaient leurs armes contre eux-mêmes, et se défiaient les uns les autres à des combats à mort clans quelque île déserte et isolée. Le Saga d'Eyrbyggja raconte la singulière histoire d'Halli et de Leikner, deux Bersærkers, que Hakon Jarl présenta à Verimund, Chef islandais, et dont les caractères devinrent si fiers et si turbulents, qu'on fut obligé de les étouffer dans un bain rempli d'eau bouillante. » — Crihton Scandinavia.

13 Langoleik, instrument à quatre cordes, dont les paysannes de ce pays jouent souvent, même avec une habileté remarquable.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE DE SAGNIER ET BRAY,

A PARIS, RUE DES SAINTS-PÈRES, 64.

- ADIEUX DU PRÊTRE** (les), ou Nécessité, Obstacles et Moyens du Salut, par un Curé de province; 2 vol. in-12. 3 fr.
- AMIE DES JEUNES PERSONNES** (l'), par Mlle Anaïs MARTIN; ouvrage couronné par l'Académie Française; 2^e édit., revue et corrigée avec soin; 1 beau vol. in-12, avec gravures. 2 fr.
- ANGE DE PLUS AU PARADIS** (un). — Cris de la Terre, Voix du Ciel. — Cet ouvrage, approuvé et recommandé par Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy et de Toul; se vend au profit de l'Œuvre de la Sainte-Enfance; 1 vol. in-18. 1 fr. 25 c.
- ANNALES DE L'ARCHICONFRÉRIE** du Très-Saint et immaculé Cœur de Marie, publiées par M. l'abbé DUFRICHE-DESGENETTES, par bulletin de 80 pages d'impression, format in-8°. Les 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e et 5^e bulletins sont en vente.
Prix de chaque bulletin : 75 c.
- ANTOINE**, ou LE RETOUR AU VILLAGE, par l'abbé de VALETTE, aumônier du collège Henri IV, à Paris; 2^e édition, considérablement augmentée, ornée d'une jolie gravure; 1 volume in-12. 1 fr. 50 c.
- ARCHICONFRÉRIE** (l'), ou Guide des âmes pieuses dans la dévotion au Cœur immaculé de la Mère de Dieu, par Théodore NISARD; 1 vol. grand in-32. 40 c.
Ce petit livre est destiné aux personnes peu riches qui désirent connaître l'Archiconfrérie. Il renferme les prières essentielles de l'Association.
- ART DE CONVERSER AVEC DIEU**, ou Méthode d'Oraison mentale, par demandes et par réponses, augmenté de Pratiques de piété, par A. M. D. G.; in-18. 80 c.
- AVENTURES DE TÉLÉMAQUE** (les), précédées d'une Notice sur les manuscrits et les éditions de ce livre, et d'un Discours sur le poème épique, par FÉNELON; 1 vol. in-8°. 2 fr.
- BEAUTÉS DU CULTE CATHOLIQUE**, par l'abbé M.-X. RAFFRAY; nouvelle édition; 2 beaux vol. grand in-18 anglais. 2 fr. 50 c.

- ornés de 80 gravures. Chaque volume se vend séparément,
broché. 30 c.
- Cartonné élégamment. 40 c.
- La BIBLIOTHÈQUE DE L'ENFANCE est la collection des charmants ouvrages de MM. Schmidt, Nelk, Lang, etc., traduits et imités de l'allemand par une Société d'Écclésiastiques français. Nommer les auteurs des *Oeufs de Pâques*, de *l'Écrin*, de *la Croix de la Forêt*, etc., c'est assez faire l'éloge d'une publication qui a le plus grand succès en Allemagne, et qui, en France, n'est pas accueillie moins favorablement.
- BERTHE, ou Mémoires d'une jeune Fille, par Mlle Alexandrine DESVES, 1 vol. in-12. 1 fr. 75 c.
- BLANCHE DE BOURBON, chronique du XIV^e siècle, par la même; 1 vol. in-12. 1 fr. 75 c.
- CATÉCHISME DOGMATIQUE ET LITURGIQUE, ou le Chrétien Catholique instruit dans les Sacraments, le Sacrifice de la Messe, les Cérémonies et les Observances de l'Eglise, par Mgr CHALLONER, évêque de Debra; trad. de l'anglais sur la 14^e édit.; 2 vol. in-12. 2 fr.
- CATÉCHISME DE L'UNIVERSITÉ, ou un Écolier catholique et des Professeurs universitaires, par un Montagnard Vivarais; 3^e édit.; 1 vol. in-18. 1 fr.
- CATÉCHISME DOGMATIQUE ET MORAL, ouvrage utile aux peuple, aux enfants et à ceux qui sont chargés de les instruire, par M. J. COUTURIER, ancien curé de Léry; 7^e édit., augmentée de sous-demandes; 4 gros vol. in-12. 14 fr.
- ABRÉGÉ; 1 gros vol. in-12. 3 fr.
- CATÉCHISME HISTORIQUE, par FLEURY; nouvelle édition, précédée d'un Avertissement où l'on rend compte de quelques corrections que l'on a faites au texte de l'auteur; 1 volume in-12. 1 fr. 25 c.
- CENT FABLES (les), par J.-M.-A. du Bois-Halbran; 1 vol. in-18. 80 c.
- M. du Bois-Halbran ne pouvait être plus heureusement moraliste qu'en écrivant des vers que l'enfant peut lire avec attrait, et le penseur avec fruit.
- CHANTS DE L'ARCHICONFRÉRIE (les), recueillis et mis en musique par M. ANDRÉ, maître de chapelle à l'église Notre-Dame-des-Victoires, précédés d'une Attestation de M. DUFRICHE-DESGETTES; in-8^o. 1 fr. 25 c.
- CHARITÉ MÈNE A DIEU, histoire contemporaine, par Adolphe ARCHIER; 1 vol. in-12. 2 fr.
- CITÉ DE DIEU (la) de S. Augustin; 2^e partie, trad. nouv., par L. MOREAU; 1 vol. grand in-18 anglais. 3 fr. 50 c.
- COMBAT SPIRITUEL (le), par le R. P. SCUPOLI, Théatin, suivi d'un Traité de la paix de l'âme, du bonheur d'un cœur qui meurt à lui-même pour vivre à Dieu; trad. en français par le R. P. BRIGNON;

- CONDUITE DE SAINT IGNACE DE LOYOLA** menant une âme à la perfection par les exercices spirituels, avec des remarques et un extrait des exercices dont la lecture est marquée pour les jours de la retraite. par le P. Ant. VATIER ; nouvelle édition, approuvée par Mgr l'évêque du Mans ; 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.
- CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS**, par le R. P. LACORDAIRE, tome 1^{re}, années 1835, 1836, 1843 ; 1 beau vol. grand in-8°. 7 fr.
- 1^{re} Livraison du tome II (année 1844). 2 fr. 50 c.
- CONFÉRENCES SUR LES CÉRÉMONIES DE LA SEMAINE SAINTE A ROME**, par Mgr WISEMAN, évêque de Mellipotamos ; 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.
- CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN** (les), trad. nouv., par L. MOREAU, suivie de Notes biographiques ; 2^e édition ; 1 volume grand in-18 anglais. 3 fr. 50 c.
- CONVERSION DE MARIE-ALPHONSE RATISBONNE**, relation authentique par M. le baron Th. de BUSSIÈRES ; suivie de la lettre de M.-A. Ratisbonne à M. l'abbé Desgenettes ; 1 vol. in-18 orné d'une belle grav. représentant la vision miraculeuse. 75 c.
- DEUX CHANCELIERS D'ANGLETERRE**, Bacon de Vérulam et saint Thomas de Cantorbéry, par M. OZANAM, prof. de litt. étrang. à la Sorbonne ; 1 vol. in-8°. 4 fr.
- Édition in-12. 1 fr. 50 c.
- DEVOIRS D'UNE FEMME**, histoire contemporaine, par Adolphe ARCHIER ; 1 fort vol. in-12. 2 fr. 75 c.
- DEVOIRS INTELLECTUELS DE LA JEUNESSE CHRÉTIENNE** (des), par M. Léon BORÉ, professeur d'histoire au collège de Juilly ; in-8°. 40 c.
- DOCTEURS DU JOUR DEVANT LA FAMILLE** (les), par M. BRUCKER (MICHEL-RAYMOND) ; 1 vol. grand in-18 anglais. 5 fr.
- DOULOUREUSE PASSION** (la) de N.-S. J.-C., d'après les méditations d'Anne-Catherine EMMERICH, religieuse Augustine du couvent d'Agnetenberg à Dulmen, morte en 1824 ; par M. de CAZALÈS ; 1 vol. in-8°, 4^e édition. 6 fr.
- ABRÉGÉ** du même ouvrage ; 1 vol. in-18. 80 c.
- ÉCOLIER VERTUEUX** (l'), par l'abbé PROYARD ; nouv. éd. ; in-18. 60 c.
- ÉCOLIERS VERTUEUX** (les), ou Vies édifiantes de plusieurs jeunes gens proposés pour modèles, par l'abbé CARRON ; 5^e édit. ; 2 v. in-18, fig. 1 fr. 50 c.
- ÉLÉVATIONS A DIEU** sur tous les Mystères de la Religion Chrétienne, par BOSSUET, avec une Introduction, par M. Émile CHAVIN DE MALAN, auteur de *l'Histoire de saint François d'Assise* ; 1 beau vol. grand in-18 anglais. 3 fr. 50 c.

prononcée dans la cathédrale de Nancy, le 28 août 1844, par le
R. P. LACORDAIRE, in-8°. 1 fr.

ÉPREUVES DES ÉLUS (les), le Jardin des Roses, la Vallée des
Lys, traduits du latin du B. Thomas à Kempis, par M. l'abbé
COUHARD; approuvés par Mgr l'évêque de Dijon; 1 beau vol. in-32
de plus de 500 pages. 1 fr. 75 c.

ÉTUDES SUR SAINT FRANÇOIS DE SALES, sa vie, son cœur,
ses œuvres, ses écrits et sa doctrine, par l'abbé BOULANGÉ;
2 beaux vol. in-8° avec portrait. 12 fr.

Tout lecteur pieux aimera à connaître le livre de M. l'abbé Boulangé; il y
trouvera l'onction et la piété, l'élégance et la pureté du style. Pénétré de son
sujet, l'auteur a toujours devant lui son modèle, il le fait bien connaître et
inspire le désir de l'aimer davantage. Le lecteur croit vivre avec le héros
du livre, le suivre pas à pas du berceau à la tombe. On sent son âme se
réchauffer aux feux qui embrasent celle du saint pour la cause de Dieu.
(Extrait de la *Bibliographie catholique*, décembre 1844.)

EXPLICATION HISTORIQUE, DOGMATIQUE, MORALE ET
LITURGIQUE DU CATÉCHISME, par M. l'abbé Ambroise GUIL-
LOIS; ouvrage approuvé et recommandé aux fidèles par Mgr l'é-
vêque du Mans; 2 vol. in-12. 5 fr.

EXPLICATION LITTÉRALE ET MORALE DES ÉPÎTRES ET
ÉVANGILES des Dimanches et des principales Fêtes de l'année,
des séries de l'Avent et de tous les jours de Carême; avec des
Notions liturgiques où l'on expose la raison et les origines des
principales cérémonies de l'Eglise catholique; par M. l'abbé Am-
broise GUILLOIS; ouvrage approuvé par NN. SS. les évêques du
Mans et de Chartres; 2^e édition; 1 gros vol. in-12 de 700
pages. 3 fr.

EXPOSITION DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE, divisée en trois
parties comprenant: 1^o L'histoire abrégée de l'ancien et du nou-
veau Testament, suivie d'une instruction sur l'Eglise; 2^o l'expli-
cation des dogmes de l'Eglise rapportés à la justification de
l'homme; 3^o la pratique des Commandements de Dieu et de
l'Eglise, des conseils évangéliques, et des divers exercices de
piété; par le P. BOUGEANT, prêtre de la Compagnie de Jésus;
2 forts vol. in-8°. 9 fr.

ÉVANGILE EN ACTION, ou l'histoire de la vie des principaux
Saints honorés dans l'Eglise catholique; ouvrage rédigé d'après
les Bollandistes et les hagiographes les plus célèbres, et publié
par M. l'abbé Ambr. GUILLOIS; 5 forts vol. in-12. 7 fr. 50 c.

— ABRÉGÉ; 1 gros vol. in-12. 2 fr.

ÉVIDENCE DE LA DIVINITÉ DU CHRISTIANISME ET DU
CATHOLICISME, par J. M. E. B.; 1 vol. in-12. 2 fr.

Le fond de cet ouvrage est tiré de l'*Évidence de la religion chrétienne* de
JENNINGS et de la *Démonstration évangélique* de Mgr DUVOISIN.

Gaulois jusqu'à la révolution de 1830, par DELANDINE DE SAINT-ESPRIT. Cet ouvrage, en 12 volumes, se vend en collection ou en volumes séparés. Prix du vol. : 2 fr. 50 c. ; prix de la collection : 30 fr.

FRÈRES DE LAIT (les), par BRIAC et HOERTEL ; 1 vol. in-18 avec fig. 1 fr. 25 c.

GLAIVE RUNIQUE (le), ou la Lutte du Paganisme scandinave contre le Christianisme ; Drame, par K.-A. NICANDER ; traduit du Suédois, précédé d'une *Introduction et suivi de Notes historiques et mythologiques sur les pays du Nord*, par LÉOUZON LE DUC.

GUIDE CONSOLATEUR (le) des âmes découragées ; 1 volume in-18. 1 fr. 25 c.

GUIDE DES ENFANTS DE MARIE (le) ; 1 vol. in-18 de 780 pages. 2 fr. 50 c.

GUIDE DE L'ENFANT CHRÉTIEN (le) ; Prières et Instructions pour l'enfance et la jeunesse, avec l'*Office du Dimanche* et les Hymnes des principales fêtes, par G.-M. DE VILLIERS ; 1 vol. grand in-32. 2 fr.

Cet ouvrage est approuvé et recommandé par NN. SS. les évêques de Nancy, de Limoges et de Châlons.

GLOIRES DE LA FRANCE (les), 22 vol. grand in-18 anglais, contenant chacun la matière d'un fort vol. in-8°. Prix de chaque volume : 3 fr.

VIE DE MADAME DE SÉVIGNÉ, par M. le vicomte WALSH.

VIE DE SAINT VINCENT DE PAUL, par M. l'abbé ORSINI.

VIE DE JEANNE DE VALOIS, par M. PIERQUIN DE GEMBOUX.

VIE DE GODEFROI DE BOUILLON, par M. d'EXAUVILLEZ.

VIE DE BAYARD, par M. DELANDINE DE SAINT-ESPRIT.

VIE DE SUGER, par M. A. NETTEMENT.

VIE DE LA REINE BLANCHE, par M. TH. NISARD.

VIE DE RANCÉ, par M. d'EXAUVILLEZ.

VIE DE COLBERT, par M. A. DE SERVIEZ.

VIE DE MADAME DE CHANTAL, par Madame A....

VIE DE CHARLES V, par M. l'abbé BARTHÉLEMY.

VIE DU CONNETABLE DE CLISSON, par Madame DE CLISSON.

VIE DE CHARLEMAGNE, par M. TH. NISARD.

VIE DE BUFFON, par M. le marquis DE CUESNEL.

VIE DE PIERRE CORNEILLE, par M. GUSTAVE LEVAVASSEUR.

VIE DE DOM MABILLON, par M. ÉMILE CHAVIN DE MALAN.

VIE DE HENRI IV, par M. le vicomte DE NOGENT.

VIE DE CRILLON, par M. A. DE SERVIEZ.

VIE DE DUGAY-TROUIN, par de LA LANDELLE.

VIE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par A. FLEURY.

VIE DE JEAN GERSON, par RAYMOND THOMASSY.

HISTOIRE D'ABULCHER BISCIAH, par M. Adolphe de Bouclon; avec approbation de Mgr l'évêque d'Evreux; 1 vol. in-12. 1 fr. 30 c.

Cette histoire offre autant d'édification que d'intérêt; elle fait connaître la vie d'un pieux jeune homme, qui fut un digne émule de Louis de Gonzague et de Stanislas de Kostka.

HISTOIRE DE L'ABBAYE DE CLUNY, depuis sa fondation jusqu'à sa destruction à l'époque de la Révolution française; suivie de nombreux fragments de la correspondance de Pierre-le-Vénérable et de saint Bernard; par M. P. LORAIN, ex-doyen de la Faculté de Droit de Dijon; 1 vol. in-8°. 2^e édition. 6 fr.

HISTOIRE CRITIQUE ET LITTÉRAIRE DE NOTRE-DAME-DE-LORETTE, par A.-B. CAILLAU, prêtre de la Société de la Miséricorde; 1 gros vol. grand in-18 anglais. 3 fr. 50 c.

HISTOIRE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, traduite de l'allemand, du comte de STOLBERG, par l'abbé JAGER; 1 volume grand in-18 anglais. 3 fr. 50 c.

HISTOIRE CRITIQUE ET LÉGISLATIVE de l'Instruction publique et de la Liberté d'Enseignement en France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1844; par H. DE RIANCEY; 2 vol. in-8°. 10 fr.

Nous pouvons dire que l'auteur a rendu un grand service à la cause de la liberté d'enseignement. Tous ceux qui ont intérêt à l'étudier feront bien de consulter son livre, que nous recommandons aux partisans comme aux adversaires de la liberté d'enseignement. (*Bibl. cath.*, 1844.)

IMITATION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST (1^{re}), avec pratique et prière à la fin de chaque chapitre, par le R. P. DE CONNELIEU; suivie des prières du matin et du soir et de la manière d'entendre saintement la messe; par le R. P. SANADON; 1 vol. in-12 de 450 pages, en gros caractères. 1 fr. 30 c.

IMITATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE, sur le modèle de l'Imitation de Jésus-Christ, par l'abbé; 1 vol. in-18. 80 c.

IMITATION de S. Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne, suivie d'une Neuvaine, de la Messe, des Vêpres et du Petit Office du Saint, par A. M. D. G.; 1 vol. in-18 de 600 pages. 1 fr. 50 c.

JEANNE D'ARC, ou le récit d'un preux Chevalier, chronique française du xv^e siècle, par MAXIME DE MONT-ROD; avec un beau portrait en pied de l'héroïne, d'après le modèle de la princesse Marie. Seconde édition, augmentée de documents historiques; 1 vol. in-12. 1 fr. 30 c.

L'auteur s'est livré aux recherches les plus consciencieuses pour rendre son travail le plus complet possible, et il fait surtout ressortir les faits qui prouvent le caractère surnaturel de la mission de Jeanne d'Arc. Son style est simple, clair, rapide, parfaitement adapté au sujet. On aime à y rencontrer quelques expressions de nos vieilles annales. (*Revue critique*, 1844.)

JÉSUS-CHRIST PARLANT AU CŒUR DE LA JEUNE PEN-

- Ouvrage imité d'un opuscule italien de Zama-Mellini, par l'abbé ***; 1 vol. in-32. 80 c.
- JÉSUS-CHRIST PARLANT AU CŒUR DE LA RELIGIEUSE**, méditation pour chaque jour du mois; 1 vol. in-32. 1 fr. 25 c.
- KEEPSAKE RELIGIEUX**, LIVRE DES SAINTES; grand in-8° sur très-beau papier. Douze gravures en double, sur papier ordinaire et sur papier de Chine. 5 fr.
- LETTRES A MA FILLE SUR L'ÉDUCATION**, par M. le baron de MENCIN-FONDRAGON; 1 vol. in-18. 1 fr. 25 c.
- LITANIES DU SAINT NOM DE JÉSUS**, méditées devant le très-saint Sacrement; dédiées aux associés de l'adoration perpétuelle; un beau volume grand in-32 de 90 pages ornées de vignettes; approuvées par Mgr l'archevêque de Paris. 50 c.
- Cartonné à l'anglaise. 60 c.
- LITANIES DE LA SAINTE VIERGE**, méditées devant l'autel du Saint Cœur de Marie, dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, dédiées à l'Archiconfrérie et approuvées par Mgr l'Archevêque de Paris; in-16 orné de portraits et de vignettes avec couvertures moirées. 25 c.
- Les mêmes, avec couverture imprimée en or. 40 c.
- LES LITANIES DU SAINT NOM DE JÉSUS et de la SAINTE VIERGE**, réunies en un vol. in-32, cartonné à l'anglaise avec soin. 80 c.
- LIVRE DES PEUPLES ET DES ROIS** (le), par M. Charles SAINTE-FOY; 1 vol. in-8°; 2^e édition, corrigée et augmentée. 6 fr.
- LIVRE DE LA JEUNE FEMME CRÉTIENNE** (le), ou Lettres à ma Filleule, pour les différents âges de la vie; 1 gros volume in-12, couverture glacée. 4 fr.
- LIVRE DE LA JEUNE PENSIONNAIRE EN VACANCES** (le), ou Exercices de piété, Offices, Réflexions, Lectures, Conseils pour le temps des vacances; 1 vol. in-18, avec grav. 1 fr. 50 c.
- MANUEL D'INSTRUCTIONS ET DE PRIÈRES** à l'usage des membres de l'Archiconfrérie du Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie, établie dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris; suivi d'une histoire de l'Archiconfrérie; par M. l'abbé DUFFRÈS-DESGENETTES; 11^e édition; 1 fort vol. in-12. 2 fr.
- ABRÉGÉ, 1 vol. in-18, 2^e édition. 1 fr.
- MANDEMENT DE MONSIEUR MENJAUD**, évêque de Nancy et de Toul, à l'occasion de la mort de Mgr de Forbin-Janson, son prédécesseur; in-4°. 60 c.
- MANUEL DES FRÈRES ET SŒURS DU TIERS-ORDRE DE LA**

MARIANNE AUBRY, par mademoiselle LOUISE D'AULNAY (Julie Gouraud); 1 volume in-12. 1 fr. 50 c.

Marianne Aubry est l'histoire d'une servante bretonne; qui passe successivement par toutes les phases de la vie d'une domestique, et qui, dans les circonstances diverses de cette humble existence, trouve moyen de faire l'application de toutes les vertus chrétiennes.

MÉDITATIONS, SOLILOQUES ET MANUEL DE S. AUGUSTIN, précédés d'un abrégé de la vie du Saint, par P. LAMAGNE, traduct. nouv. par C. L.; 2 vol. in-12. 2 fr.

MÉMOIRES SUR LA VIE ET LES VERTUS DE SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL, fondatrice de la Visitation; recueillis par la Mère de CHAUGY, sa nièce; publiés par l'abbé T. B.; avec une Introduction et une Notice sur la Mère de Chaugy; 1 beau vol. in-8°. 6 fr.

MÉMOIRES DE SILVIO PELLICO. — *Mes Prisons*, 2 volumes in-18. 1 fr. 50 c.

Tout le monde connaît et aime les *Mémoires* de Silvio Pellico; il n'est pas d'ouvrage plus attrayant à lire et plus propre à faire germer la vertu dans les cœurs.

MENDIANT (le), par M. l'abbé Devoille, auteur d'*Andréas* et des *Chants de l'Exil*; 2 vol. in-18. 4 fr.

MOIS DE MARIE, ou Vie pratique de la très-sainte Vierge, avec nouvelles prières pour la messe, choix de pieuses prières, nouveaux sujets de gloses ou méditations, et douze cantiques; par M. l'abbé C.-M. LE GUILLOU; 6^e édition; ouvrage approuvé par un grand nombre d'évêques; 1 beau vol. in-52. 1 fr. 50 c.

NEUVAINES A MARIE ET LIVRE COMPLET DE PRIÈRES, par M. l'abbé C.-M. LE GUILLOU; ouvrage approuvé par Mgr l'Archevêque de Paris et par plusieurs autres prélats; 2^e édition; 1 beau et fort vol. grand in-18. 2 fr. 75 c.

NOUVEAU TESTAMENT, traduction de LEMAISTRE DE SACY, suivi de la sainte Messe, des Vêpres du dimanche et Complies; 1 gros vol. grand in-18. 1 fr.

NOUVELLES HÉROINES CHRÉTIENNES, ou Vies édifiantes de dix-sept jeunes personnes, par l'abbé CARRON; 1 v. in-18, papier raisin, fig.; 11^e édit. 1 fr. 50 c.

NOTRE-DAME DE CONSOLATION, par M. l'abbé DEVOILLE, auteur d'*Andréas*, du *Mendiant* et des *Chants de l'Exil*; 2 volumes in-12. 4 fr.

OFFICE ET PRIÈRES DE L'ARCHICONFRÉRIE du Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie; seconde édition revue et augmentée de l'Office complet, mis en chant nouveau par A. LECLERCQ. 1 fr.

ORIGINE DES DIEUX, des Héros, des Fables et des Mystères du Paganisme; 2 vol. in-12. 4 fr.

ORPHELINES (les) par Bathild Roumier - in-8° orné de 5 belles

OEUVRES DE SAINTE THÉRÈSE, traduites en français par Arnould d'ANDILLY; nouv. éd.; un fort vol. in-8° de 700 pages à deux col., avec une belle grav. 8 fr.

PASSION MÉDITÉE D'APRÈS LES QUATRE ÉVANGÉLISTES (la), ou Elévations pour chaque jour du Carême sur les souffrances et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ouvrage traduit de l'italien de M. l'abbé Louis MARCHETTI; précédé d'une introduction et augmenté de considérations empruntées à nos orateurs sacrés les plus célèbres, par M. H. DENAIN; 1 beau et fort vol. grand in-32. 2 fr.

PETITE CHOUANNERIE (la), ou Histoire d'un Collège breton sous l'empire; par A. F. RIO, auteur de la *Poésie Chrétienne*; 1 vol. in-8°. 5 fr.

PETIT LIVRE D'OFFICE, à l'usage des jeunes enfants, par un *Curé de campagne*; 3^e édition, augmentée de *l'Enfant chrétien*; in-32 cartonné, avec couv. imp. 30 c.

PLAIES SANGLAN TES DU CHRIST (les), reproduites dans trois vierges chrétiennes, vivant actuellement dans le Tyrol; traduit de relations anglaises, italiennes et allemandes, auxquelles on a joint une esquisse sur la *Stigmatisée de la Provence*, et une introduction sur la stigmatisation, par M. WEYLAND, professeur à Metz; 1 très-fort vol. in-18. 2 fr. 75 c.

PRATIQUE DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE, du R. P. Alphonse RODRIGUEZ, traduit de l'espagnol par l'abbé REGNIER-DESNARAIS; 3 vol. petit in-8°. 7 fr.

— Abrégé du même ouvrage, 2 vol. in-12. 2 fr.

LES QUATRE SAISONS SANCTIFIÉES par la dévotion au Cœur immaculé de la vierge Marie, mère de Dieu, par le R. P. G^{***}; 1 vol. in-18 de 690 pages; prix net: 1 fr. 25 c.

RÉCRÉATIONS INNOCENTES DE LA JEUNESSE, ou Recueil d'anecdotes, saillies, naïvetés, scènes de police correctionnelle, traits piquants, etc., par M. l'abbé DEVIN, principal du Collège d'Aire; 2 vol. in-12. 4 fr.

RÉFLEXIONS DOGMATIQUES ET PRATIQUES sur tous les Évangiles des dimanches et des principales Fêtes de l'année, et aussi sur les principales Fêtes de la Sainte Vierge, approuvées par Mgr l'Archevêque de Paris; 1 vol. in-12. 1 fr.

ROME CHRÉTIENNE, ou Tableau historique des Souvenirs et des Monuments chrétiens de Rome, par M. Eugène de LA GOUINERIE; 2 vol. in-8°. 12 fr.

SAINT FRANÇOIS DE SALES, ou le Guide du Cœur pour tous les jours de l'année, par l'abbé Théodore BOULANGÉ, aumônier de la Visitation, au Mans; 1 vol. in-12. 4 fr.

- de Toulouse, les évêques de Cahors et d'Aire; 2^e édition; 1 vol. in-18. 2 fr.
- SOUVENIRS D'UN PETIT ENFANT**, Contes à la Jeunesse, par mademoiselle ÉLISA MOREAU; 1 vol. in-18. 1 fr.
- SOUVENIRS DE L'ORIENT**, par M. le comte de MARCELLUS, ancien ministre plénipotentiaire; avec cartes itinéraires et gravures. (Ouvrage approuvé par l'Université.) 2 gros vol. in-8°. 12 fr.
- SOUVENIRS ET EXEMPLES**. Petites Notices offertes aux jeunes chrétiennes, avec un règlement de vie; 2^e édition, revue et augmentée; 1 beau vol. in-12. 2 fr. 25 c.
- SUICIDE** (le). — Roman moral et qui a toutes les apparences de la vérité en ces temps déplorables; 1 vol. in-18. 40 c.
- TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU**, par le comte de STOLBERG; traduit par MM. ANTONY LUIRARD et H***; précédé d'une notice historique, par M. l'abbé FOISSET; 1 vol. gr. in-18. 1 fr. 50 c.
- TRIOMPHE DE L'ÉVANGILE**, traduit de l'espagnol par BUYNAND DES ECHELLES; 1 gros vol. in-8° de 824 pages. 4 fr. 25 c.
- TABLEAU DE LA MISÉRICORDE DIVINE**, par l'abbé BERGIER; in-8°. 3 fr.
- Le même, 1 gros vol. in-12; belle édition. 2 fr.
- THÉODULE**, ou l'Enfant de bénédiction, modèle pour la jeunesse, par le père MARIN; 1 vol. in-18. 40 c.
- TRÉSOR EUCHARISTIQUE** de l'âme pieuse au Très-Saint-Sacrement de l'autel; 1 vol. in-32. 1 fr. 50 c.
- TRÉSOR DE PERSÉVÉRANCE**, ou Recueil de prières et de pratiques propres à fortifier les âmes chrétiennes dans la vertu; 1 vol. in-18. 2 fr.
- VIE DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU, PIERRE-DU-MOULIN BORIE**, missionnaire de la Congrégation des Missions-Étrangères, élu évêque d'Acanthe et vicaire apostolique du Tonquin occidental, martyrisé en Cochinchine le 24 novembre 1838. — Deuxième édition augmentée considérablement et suivie d'un *Appendice étendu sur les Missions chez les Infidèles*, ornée de 2 magnifiques gravures; 1 vol. in-12. 1 fr. 80.
- VIES DES SAINTS NOUVELLEMENT ÉCRITES**, par une réunion d'Écclésiastiques et d'Écrivains Catholiques, sous la direction religieuse du comité nommé par Mgr l'Archevêque de Paris. Le prix de chaque livraison est de 60 c. Chaque livraison contenant la vie d'un Saint, illustrée d'une gravure sur bois, forme une œuvre complète et peut être achetée séparément. Il paraît une livraison chaque semaine depuis le 27 mars 1845.
- VIES DES PÈRES, DES MARTYRS ET DES AUTRES PRINCIPAUX SAINTS**, ouvrage trad. de l'anglais d'Alban Butler, par l'abbé GONSCARD; édition augmentée du *Traité des Fêtes mobiles*

- sur la Canonisation des Saints, d'Articles refondus, de Notes importantes et d'un très-grand nombre de Vies nouvelles; par M^{ss}, vicaire général de l'archevêché de Paris; 20 vol. in-8°. 40 fr.
— Le même, 20 vol. in-12. 30 fr.
- VIE DE SAINT DOMINIQUE, par le R. P. LACORDAIRE; 1 vol. in-12. 2 fr.
- VIE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER, apôtre de la Chine et du Japon, tirée d'une Vie plus étendue du P. Bouhours; dédiée à l'Association de la Propagation de la Foi; par Mgr PALLEGOIX, 1 vol. in-12. 80 c.
- VIE DE LA BIENHEUREUSE LIDWINE, vierge, écrite par le vénérable père Jean BRUGHMAN; 1 vol. in-12. 1 fr. 30 c.
- VIE DU PÈRE MARIE EPHREM, ou Histoire d'un moine de nos jours, mort à l'abbaye de la Trappe d'Aiguebelle; suivie d'une notice intéressante sur sa sœur *Marie Ephrem*, religieuse trappistine; 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.
- VIE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE, de la Compagnie de Jésus, par le P. CÉPARI; traduite de l'italien par CALPIN; suivie de la vie de saint Stanislas de Kostka, par le P. D'ORLÉANS; 1 volume in-18. 1 fr. 40 c.
- VIE DE BERNARD OVERBERG, supérieur du séminaire de Münster, par SCHUBERT; traduit de l'allemand par M. Léon BORÉ; 1 vol. in-18. 60 c.
- VISITES AU SAINT SACREMENT ET A LA SAINTE VIERGE pour demander la conversion des pécheurs; suivies d'un choix de Prières à l'usage des associés de l'Archiconfrérie du Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie; par M. l'abbé ARNAULT, chanoine de Tours, vicaire de Saint-Louis-d'Antin; 1 très-beau vol. grand in-32 sur papier Jésus. 1 fr. 50 c.

GRAVURES.

PORTRAIT DE SAINT VINCENT DE PAUL, gravé d'après un tableau contemporain du Saint.

Prix : Sur papier blanc.... 15 cent. — Le cent, 12 fr.

Sur papier de Chine.. 25 cent. — Le cent, 20 fr.

La beauté de la gravure, les dimensions qui permettent de la relier avec des livres d'un format in-12, in-18 ou grand in-32, la feront rechercher par toutes les personnes qui admirent et vénèrent le héros de la charité.

BELLE GRAVURE représentant exactement la *chapelle de l'Archiconfrérie*; telle qu'elle est aujourd'hui, avec la relique de *saint Aurélie* donnée par N. S. P. le Pape.—Le vénérable M. DESCHAMPEL, à genoux au bas de l'autel, est très-ressemblant. — Cette gravure a 55 centimètres de hauteur sur 40 de largeur. 1 fr. 25 c.
— Sur papier de Chine. 2 fr.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

- Les Voisins**, par Mlle Fr. BREMER ; traduit du suédois par Mlle R. DU PUGET. 2 vol. in-8°. 7 fr.
- Les Filles du Président**, par Mlle Fr. BREMER ; traduit du suédois par Mlle R. DU PUGET. 1 volume in-8°. 6 fr.
- Les Cousins**, par Mme la baronne DE KNORRING ; traduit du suédois par Mlle DU PUGET ; 1 vol. in-8°. 7 fr.
- La Maison du Cap**, nouvelle bretonne, par HIPPOLYTE VIOLEAU, auteur des *Loisirs poétiques* et du livre des *Mères Chrétiennes*. 1 beau vol. in-12. 2 fr.
- Privilage de Saint-Romain**, par Ad. ARCHIER, auteur de *Charité mène à Dieu*, des *Devoirs d'une Femme*, etc. 1 très-fort vol. in-12. 2 fr. 75
- Un Intérieur**, ou *Influence de la vertu au sein de la famille* ; par M. DEVOILLE, auteur d'*Andréas*, *Vengeance*, *Mendiant*, etc. 2 vol in-12. 4 fr.
- Fioretti**, ou *Petites Fleurs de saint François d'Assise*, chronique du moyen âge, traduite de l'italien par M. l'abbé A. RICHE. 1 vol. in-18 anglais. 3 fr.
- Florence Raymond**, esquisse morale, par Mlle Julie GOURAUD. 1 beau vol. in-18 anglais. 2 fr.
- Le Glaive Runique**, ou *la Lutte du Paganisme scandinave contre le Christianisme*, drame, par C.-A. NICANDER ; traduit du suédois, précédé d'un Essai sur l'établissement et la destinée du Christianisme dans les pays du Nord, et suivi de notes historiques, mythologiques et littéraires, par LÉOUZON-LEDUC. 1 beau vol. in-8. 5 fr.
- Le même, à l'usage de la jeunesse. 1 vol. in-12. 2 fr.
- Guerres de la Vendée et de la Bretagne**, 1790-1832 ; par E. VEUILLOT. 1 très-beau vol. in-8°. 5 fr.
- Voyage en Chine, Cochinchine, Inde et Malaisie** ; par AUGUSTE HAUSSMANN, délégué commercial, attaché à la légation de M. de Lagrené, ministre plénipotentiaire de France. 3 vol. in-8°. 24 fr.
- Le Kérontza**, voyage en Moldo-Valachie ; par STAN. BELLANGER. 2 vol. in-8°. 15 fr.
- Le Rhin et les Provinces Rhénanes**, par A. POIGNANT. 1 beau vol. in-8°. 5 fr.

HEURES CHOISIES, ou Recueil de Prières pour tous les besoins de la vie, avec des instructions pratiques pour toutes les fêtes de l'année, par madame la marquise d'ANDELARRE; nouvelles éditions revues, corrigées et augmentées par Mgr MORLOT; 1 vol. in-32, 10^e édition. 1 fr. 80 c.

1 vol. grand in-32, 14^e édition, avec titre doré et lettres-vignettes. 2 fr.

1 vol. in-18, 15^e édition, titre doré et lettres-vignettes. 2 fr. 40 c.

1 vol. grand in-18, 7^e et belle édition, gros caractères et lettres-vignettes. 5 fr.

1 vol. in-16, 12^e et magnifique édition, ornée de 4 gravures, avec titre enluminé et encadrements illustrés à chaque page. 7 fr.

Lepieux et savant archevêque de Tours, en retouchant ce livre qui respire la piété la plus tendre et la plus éclairée, lui a assuré un succès général et soutenu. La beauté de ces éditions, imprimées avec le plus grand soin, le rendront plus digne encore des suffrages des lecteurs religieux.

HEURES PAROISSIALES, contenant les offices des principales fêtes de l'année, en latin et en français, la Messe et les Cérémonies du Mariage, les Cérémonies du Baptême, les Prières et les Actes avant et après la Communion (70 gravures sur acier); avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Paris; 1 vol. grand in-18. 8 fr.

La distribution des gravures et des ornements est surtout digne d'attention. Le sujet de chaque gravure est l'exposition fidèle, la traduction heureuse du texte qui l'accompagne. La gravure fait corps avec le texte, elle l'encadre, et en donne le commentaire vivant et animé.

HISTOIRE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE, duchesse de Thuringe, par M. le comte de MONTALEMBERT, pair de France: 1 vol. grand in-8^o avec gravures et appendice. 10 fr.

— 4^e édition, 1 vol. grand in-18 anglais de 728 pages. 5 fr.

— ABRÉGÉ du même ouvrage, 1 vol. in-18. 1 fr. 50 c.

HISTOIRE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE (1182-1226), par M. Emile CHAVIN DE MALAN; 1 beau volume in-8^o orné d'un portrait; 2^e édition, approuvée par NN. SS. les évêques de Langres et de Saint-Flour. 6 fr.

— ABRÉGÉ, 1 vol. in-18. 1 fr. 50 c.

HISTOIRE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE, par M. Emile CHAVIN DE MALAN; 2 vol. in-8^o (sous presse).

HISTOIRE DE SAINT PIE V, pape, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, par M. le vicomte de FALLoux; 2 vol. in-8^o. 12 fr.

LOUIS XVI, par le vicomte de FALLoux; 1 vol. grand in-8^o de 530 pages, papier vélin. 8 fr.

HISTOIRE DE SAINTE RADÉGONDE, reine de France au vi^e siècle et patronne de Poitiers. par M. Ed. de FLURY: 4 vol.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*Guerre et paix, scènes en Norvège, par Mlle Frédérique
Bremer, traduit du suédois par M. A. Villeneuve. Seconde
édition*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5622685s>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages

déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr